

895

2109/10
A V I S
A U P E U P L E
S U R S A S A N T É ,

Par M. TISSOT,

D. M. de Montpellier, de la Soc. Royale de
Londres, de l'Académie Médico-Phys. de
Basle, de la Société Œconom. de Berne.

NOUVELLE ÉDITION

*Conforme à la seconde originale, à laquelle on a joint
la traduction de la Préface Allemande de M. HIRZEL,
& des Notes par M*** D. M.*

TOME PREMIER.



A L Y O N ,

Chez } JEAN - MARIE BRUYSET,
Imprimeur-Libraire, rue S. Dominique;
BENOIT DUPLAIN le jeune,
Libraire, rue Merciere.

M. D C C. L X V I.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

18

HTO19741825

DV-E-48: 1/2

G2018/D4/90

1402 438 01



AUX TRÈS-ILLUSTRES,

TRÈS-NOBLES

ET MAGNIFIQUES SEIGNEURS

LES SEIGNEURS PRÉSIDENT

& Conseillers de la Cham-

bre de Santé de la ville &

République de Berne.

MES TRÈS-HONORÉS SEIGNEURS;

J *E ne pensois pas assez*
favorablement de cet ou-
vrage quand je le publiai ,

Tome I.

a ij

jv ÉPITRE.

pour oser vous l'offrir ; mais
 votre attention continuelle sur
 tous les objets qui ont quel-
 que rapport à l'importante par-
 tie de l'administration de l'E-
 tat confiée à vos soins , vous
 le fit appercevoir , & vous avez
 jugé qu'il pouvoit être utile ,
 & que c'étoit toujours un but
 louable que de travailler à dé-
 truire les préjugés , ces tyrans
 cruels , qui s'opposent conti-
 nuellement au bonheur des peu-
 ples , sous le Gouvernement
 même le plus propre à l'affer-
 mir. Votre approbation & les

É P I T R E. V

marques éclatantes de bien-
veillance dont vous m'avez ho-
noré, ont relevé à mes yeux
le prix de ce Livre, & m'ont
fait espérer, TRÈS-ILLUSTRES,
TRÈS-NOBLES ET MAGNIFI-
QUES SEIGNEURS, que vous
voudriez bien permettre que
cette nouvelle édition parût sous
vos auspices, & que le pu-
blic, instruit de vos bienfaits,
le fût de ma reconnoissance.
Puisse cet Ouvrage en remplis-
sant mes vœux, ne pas trom-
per votre attente, & veuillez
en accepter l'hommage, com-

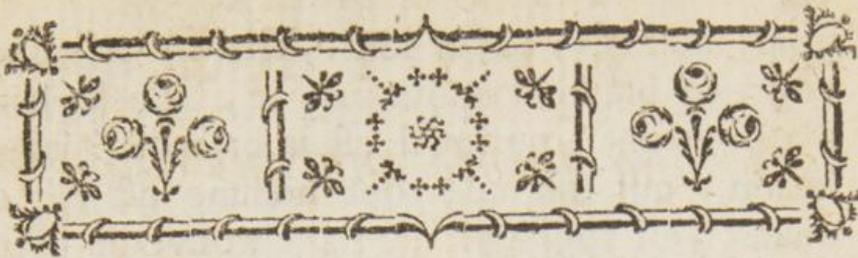
vj ÉPITRE.

*me une foible marque du pro-
fond respect avec lequel j'ai
l'honneur d'être,*

TRÈS-ILLUSTRES, TRÈS-
NOBLES ET MAGNIFIQUES
SEIGNEURS,

A Laufane le 3
décembre 1762.

*Votre très-humble &
très-obéissant serviteur,*
TISSOT.



PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

 I c'est souvent par vanité que l'on parle de soi, il y en auroit quelquefois davantage à n'en rien dire ; & l'accueil qu'on a fait à *l'Avis au Peuple*, a été tel, qu'on auroit droit de me soupçonner de cet orgueil le pire de tous, qui reçoit les éloges avec indifférence, parce qu'il se croit au-dessus, si je paroissais ne pas sentir tout ce qu'il a de flatteur pour moi.

Touché du sort du peuple malade dans les campagnes de ce pays, où il périt par la disette des secours utiles & l'abondance des nuisibles, mon seul but en écrivant étoit de le soulager. Je n'avois destiné ce livre qu'à une petite enceinte de pays & à un petit nombre de personnes, & j'ai été très-surpris en apprenant que cinq ou six mois après sa publication, il étoit l'un des Livres les plus répandus en Europe, & l'un des Livres de Science qui a trouvé le plus de lecteurs dans tous les ordres. Voir ce succès avec indifférence, ce seroit en être indigne ; ce n'est

point mon cas , & j'ai senti , comme je le devois , ce plaisir d'amour-propre , bien légitime pourtant , puisqu'il est la base de l'émulation , qui fait que tout homme est flatté quand il est applaudi. J'en ai éprouvé un bien plus vif , comme ami de l'humanité , en jugeant par le succès de cet Ouvrage , de l'effet qu'on pouvoit s'en promettre ; effet qui passe beaucoup mes espérances , & me remplit de cette joie que tout homme honnête éprouve quand il peut en soulager d'autres. Enfin j'ai ressenti dans toute son étendue , celui que doivent procurer à toute personne qui pense , les marques publiques de l'approbation & de la bienveillance de son Prince , en recevant la médaille précieuse que *L'ILLUSTRE CHAMBRE DE SANTÉ DE LA RÉPUBLIQUE DE BERNE* me fit remettre peu de mois après la publication de cet Ouvrage , avec une lettre plus précieuse encore , dans laquelle elle m'assuroit de la *satisfaction extraordinaire* avec laquelle elle l'avoit vu paroître ; circonstance que je ne pouvois taire ici sans un excès de vanité & d'ingratitude , & qui a été un motif bien puissant pour m'animer à donner tous mes soins à cette nouvelle édition , dans laquelle j'ai fait plusieurs changements qui la rendent fort supérieure à la première , & dont je rendrai compte en peu de mots , après avoir dit quelque chose de celles qui ont paru ailleurs.

La première est celle que les Libraires *HEIDEGGER* publièrent en Allemand à *Zurich* , il y a un an. J'aurois été très-flatté de

La simple approbation de M. HIRZEL, premier Médecin du Canton de Zurich, &c. que la supériorité & l'universalité de ses talents, la profondeur de ses connoissances dans la théorie de la Médecine, l'étendue & les succès de sa pratique, ont placé dans le petit nombre des hommes rares de nos jours & qui vient de se concilier l'estime & la reconnaissance de l'Europe, par l'histoire d'un de ses Sages (a) ; mais je m'attendois peu à l'honneur qu'il m'a fait de traduire *l'Avis au Peuple* dans sa langue ; & quelque sensible que j'y sois, je conserve toujours des regrets qu'il ait perdu, à rendre mes idées à ses compatriotes, un temps qu'il eût employé bien plus utilement en nous communiquant les siennes.

Il a enrichi sa traduction d'une très-belle Préface, qui roule principalement sur les caractères du vrai & du faux Médecin, & dont je me serois fait un plaisir d'orner cette édition, si la grosseur déjà trop considérable du volume, n'avoit pas été un obstacle à une addition aussi considérable, & si la façon dont M. HIRZEL parle de l'Auteur, m'avoit permis de répandre moi-même son ouvrage (b). L'on m'a écrit qu'on en avoit fait dans le même temps deux autres traductions en Allemagne, mais j'ignore qui ; & la Préface de M. HIRZEL, ses notes & quelques additions que je lui avois fournies, rendent son édi-

(a) Le *Socrate rustique*, ouvrage que tout le monde devroit apprendre.

(b) On la trouvera à la suite de celle-ci.

tion supérieure à la première édition française, & aux autres traductions faites jusques à présent.

La seconde édition étrangère est celle que le Libraire DIDOT le jeune a publiée à Paris à la fin de l'hiver dernier. Il me fit demander des additions que je ne pus pas fournir.

La troisième édition est la traduction Hollandoise que publiera incessamment M. RENNIE AREMBERG, Libraire à Rotterdam. Il l'avoit fait commencer sur la première édition ; mais m'ayant écrit pour savoir si je n'avois point d'addition à faire, je l'ai engagé à attendre celle-ci. Mon sort est d'être heureux en traducteurs, & c'est M. BIKKER, Médecin célèbre à Rotterdam, & si connu dans l'étranger par sa belle dissertation sur la *Nature humaine*, dans laquelle le génie & le savoir marchent d'un pas égal, qui veut bien donner *l'Avis au Peuple* à sa patrie, & qui l'enrichira des notes nécessaires pour en rendre l'application plus sûre dans un climat différent de celui dans lequel j'écris. L'on m'a dit aussi qu'il y en avoit une traduction Italienne.

Après cette histoire des éditions étrangères, je reviens à celle-ci, qui est la seconde originale. Je ne dirai point qu'elle est corrigée par rapport au fond des matières ; je n'avois rien avancé dans la première qui ne fût d'une vérité bien démontrée ; ainsi il n'y avoit point de corrections essentielles à faire à cet égard ; mais 1^o j'ai fait un grand nombre de petits changements dans la diction, & de petites additions de mots, qui contribuent à rendre l'ou-

DE L'AUTEUR. xj

vrage encore plus simple & plus clair. 2^o La partie typographique est beaucoup mieux exécutée, pour le papier, l'encre, le caractère, l'orthographe, la ponctuation, l'arrangement. 3^o J'ai fait des additions considérables; elles sont de trois especes: ou j'ai ajouté de nouveaux articles sur des matieres déjà traitées, tels sont l'article sur les tartes ou gâteaux; les additions sur la convalescence; la préparation à la petite-vérole; une longue note sur le kina; une sur les esprits acides; une autre sur l'extrait de ciguë: ou j'ai inféré de nouvelles matieres, comme un article sur les boissons, un sur les convulsions des enfants, un sur les engelures, un autre sur les échardes, un sur la raison de la confiance aux charlatans, & tout le Chapitre XXXI: ou enfin j'ai étendu la tractation de quelques articles qui me paroissent un peu trop succints; il y a des changements de cette derniere espece presque par-tout, mais sur-tout dans les deux chapitres qui regardent les femmes & les enfants.

Le Chapitre XXXI a pour objet quelques accidents qui demandent des secours prompts, les évanouissements, les hémorragies, les accès de convulsions & de suffocation, les suites de la peur, les maux occasionnés par des vapeurs nuisibles, les poisons & les douleurs excessives.

L'omission de ce chapitre étoit un vuide réel dans le plan de cet ouvrage; l'Editeur de Paris, qui l'a très-bien senti, l'a très-bien suppléé; & si je n'ai pas employé son travail,

au lieu de travailler moi-même les articles qu'il a traités, c'est uniquement pour rendre l'ouvrage uniforme & éviter cette bigarrure inévitable quand on réunit l'ouvrage de deux personnes; d'ailleurs il n'a rien dit des articles qui occupent la plus grande partie de ce chapitre, les évanouissements, les suites de la peur, & les vapeurs nuisibles.

Je dois avant que de finir, me justifier auprès d'un grand nombre de personnes très-respectables, dans ce pays ou dans l'étranger, & aux demandes desquelles je ne me refuse qu'avec un vrai chagrin, sur ce que je n'ai pas fait les additions qu'elles désiroient; mais cela est impossible, puisque toutes avoient pour objet des maladies chroniques, qui sortent absolument de mon plan, auquel j'ai dû me tenir exactement attaché par plusieurs raisons. La première, c'est que mon but a été de remédier aux abus qui se commettent à la campagne dans le traitement des maladies aiguës, & d'indiquer la vraie manière de traiter ces maladies qui ne permettent pas d'attendre les secours, ou de transporter les malades pour aller se faire examiner dans les villes. Les maladies chroniques sont, il est vrai, sujettes à être mal traitées dans les campagnes; mais on a le temps & la facilité de conduire les malades dans les villes ou de faire venir des secours; d'ailleurs elles y sont bien moins fréquentes que celles dont j'ai parlé, & elles deviendront encore plus rares, dès qu'on traitera mieux les maladies aiguës, dont elles sont presque toujours la suite.

La seconde raison , & seule elle feroit bien fuffifante , c'est qu'il est impossible de mettre le traitement des maladies chroniques à la portée de gens qui ne font pas Médecins. Chaque maladie aiguë dépend le plus souvent d'une seule cause , & le traitement en est simple & uniforme ; ainsi les fymptomes qui font connoître la maladie , font connoître fa cause & fon traitement ; mais il en est tout autrement des maladies de langueur ; chacune peut dépendre d'un fi grand nombre de caufes , & c'est la cause qui doit décider le choix des remedes , que lors même qu'on connoît nettement la maladie , on est très-éloigné d'en connoître la cause , & de pouvoir fe décider sur le choix des remedes. C'est cette connoiffance des caufes qui exige néceffairement des perfonnes verfées dans l'étude & dans l'exercice de toutes les parties de la Médecine , & à laquelle il est impossible que des perfonnes qui l'ignorent parviennent jamais. D'ailleurs leur complication, la variété des fymptomes, les différens périodes de la maladie , la difficulté des dofes des remedes dont l'activité rendroit dangereufes les plus petites erreurs , &c. font autant de difficultés qui rendent le traitement de ces maladies pénible pour les Médecins même les plus exercés , & impossible pour tous ceux qui ne le font pas.

La troifieme raison , c'est qu'en fupposant même qu'on pût rendre ces matieres affez fimples pour être faifies par tout le monde , elles exigeroient un ouvrage d'une longueur exceffive & disproportionnée aux facultés de

ceux à qui on les destineroit ; il y a telle maladie chronique qui seule demanderoit un volume aussi long que celui-ci.

Enfin , en accordant que la chose est nécessaire , & qu'elle est possible , je déclare que je la trouve au-dessus de mes forces , & que je suis bien éloigné d'ailleurs d'avoir le temps nécessaire pour l'exécuter. Je souhaite que d'autres l'entreprennent & réussissent ; mais j'espère que les personnes qui me faisoient l'honneur de vouloir m'imposer cette tâche , sentiront la force de mes raisons , & n'imputeront point à opiniâtreté , ou à manque de condescendance un refus qui naît de la nature même de la chose.

J'ai appris que les citations avoient embarrassé quelques personnes ; il étoit difficile de le prévoir , mais il est aisé d'y remédier pour l'avenir. Il n'y a dans cet ouvrage que deux especes de citations ; les unes pour indiquer les remedes , les autres pour rapporter quelque passage du livre même , qui sert d'éclaircissement à l'endroit où l'on cite ; les unes & les autres étoient inévitables. La première est désignée ainsi , N^o avec le nombre , comme 1 , 2 , &c. elle marque que le remede que j'indique est décrit dans la Table des remedes au Numéro marqué ; ainsi quand on lit à la page 23 *l'infusion tiède* N^o 1 , *la tisane* N^o 2 , *ou le lait d'amande* N^o 4 , cela signifie qu'on trouvera ces remedes dans la Table aux N^{os} 1 , 2 , 4 ; & cette Table est à la fin de l'ouvrage.

Si je n'avois pas pris le parti de former

cette Table, & qu'au lieu d'indiquer les remèdes par leur N^o, j'en eusse donné la description toutes les fois que j'en conseille l'usage, j'aurois doublé ce volume, & la lecture en auroit été insoutenable.

Je dois dire ici, comme je l'avois déjà dit dans la première édition, où plusieurs personnes n'ont pas su le lire, que les prix des remèdes, ou au moins d'un grand nombre, sont ceux auxquels les Apothicaires peuvent les donner, sans y perdre, au payfan peu riche; mais il faut bien se garder de croire que c'est ceux auxquels on a droit de les exiger; cela seroit injuste pour quelques-uns; d'ailleurs il n'y a point de taxe dans ce pays, & ce n'est pas à moi à en faire une.

Les citations de la seconde espèce sont fort simples: l'on voit que tout l'ouvrage est divisé par paragraphes désignés par cette marque §. & pour ne pas le grossir par des répétitions inutiles, quand dans un endroit j'ai dû rappeler ce qui étoit déjà ailleurs, au lieu de le redire tout au long, je n'ai fait qu'indiquer le paragraphe où cela se trouve; ainsi quand on lit, §. 50, *quand la maladie est telle qu'elle est décrite* (§. 46), cela signifie que pour ne pas répéter la description que j'ai déjà faite, je renvoie à aller la chercher dans le §. que je cite.

L'usage de ces citations n'est rien moins que nouveau, & est extrêmement commode & aisé; mais n'y eût-il qu'un Lecteur qui dût en être embarrassé, je n'ai pas cru devoir

omettre cet éclaircissement ; je ne puis espérer d'être utile qu'autant que je ferai clair, & l'on sent que l'envie d'être utile est le seul motif de cet Ouvrage. J'ai eu depuis assez long-temps la satisfaction de voir que des personnes charitables & intelligentes en avoient fait usage avec un succès marqué, même dans des maladies très-graves, & je ferai au comble de mes vœux si je continue à apprendre qu'il contribue à adoucir les maux & à prolonger les jours de mes semblables.



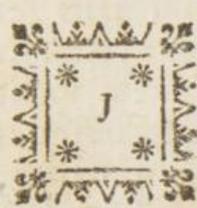


PRÉFACE

DE LA

TRADUCTION ALLEMANDE

DE M. HIRZEL.


 Je me disposois à me livrer aux de-
 voirs importants que m'impose de-
 puis peu la place de premier Méde-
 cin du canton, que nos très-gra-
 cieux Souverains ont bien voulu me
 confier, lorsque M. Tissot me fit présent de son
Avis au Peuple sur sa santé; le soin de celle de
 mes compatriotes fait l'objet le plus essentiel de
 mon état; mais je vois avec douleur dominer
 parmi eux les erreurs les plus dangereuses, des
 préjugés funestes qui rendent presque totalement
 inutiles l'exercice & les effets salutaires de celui
 de tous les arts qui importe le plus au salut de
 l'humanité. Tout le monde croit avoir le droit
 & les lumières nécessaires, non-seulement pour
 décider sur la pratique de cet art, mais pour
 donner des conseils dans les maladies, comme si
 la science du Médecin n'exigeoit pas du plus
 grand génie même qu'il eût acquis des connois-
 sances de la plus vaste étendue avant de pouvoir
 former un jugement dans des cas où il ne s'agit
 de rien moins que de la vie des hommes.

On regarde ordinairement comme une vérité
 hors de doute qu'il est des remèdes particuliers
 pour chaque maladie, qui operent d'une manière

Tome I.

b

inconcevable & miraculeuse ; en conséquence on n'exige autre chose du Médecin que de chercher à se procurer la connoissance de ces remedes & à les enlever à ceux qui les ont possédés jusqu'alors par toutes sortes de voies , par flatterie , par l'appas des récompenses , ou par artifice ; plus il possède de semblables remedes , plus il mérite la réputation de grand Médecin , & l'heureuse application de son art cesse de lui être nécessaire en ce que des remedes de cette espece n'ont pas moins d'efficace entre les mains de l'homme le plus stupide & le plus ignorant , qu'entre celles de l'homme le plus habile qui a puisé dans les bons ouvrages anciens & modernes tout ce qu'ils renfermoient de sage & d'instructif. Delà vient ce monstrueux essain de secrets & de spécifiques qu'on vend pour toutes les maladies imaginables , & qu'on fait prendre au pauvre malade ; delà vient qu'un Médecin sensé perd son temps à rechercher la nature & les causes des maladies pour déterminer les remedes qui sont propres à les combattre , & par conséquent à guérir & la maladie & les accidents qui en résultent ; delà vient que pendant qu'il dirige toute son attention vers les effets de la nature , qui , aidée de ses secours , doit mûrir peu à peu l'humeur affectée & en préparer l'évacuation ; ses conseils sont rejettés & ses remedes changés contre un secret vanté dont on attend dans peu de temps une guérison entiere : mais bientôt celui-ci est changé à son tour contre un autre qui fera dans peu place à un troisieme , jusqu'à ce que le tempérament du malade surmonte par ses propres forces & la maladie & les remedes qu'on a mis en usage , ou qu'il soit totalement ruiné. Delà vient qu'un Médecin judicieux est souvent troublé & interrompu au milieu de ses réflexions , par le malade ou les assistants , qui à chaque visite lui pro-

posent de nouveaux remedes infailibles, qui au moins produisent le funeste effet d'affoiblir la confiance qu'on a en lui & d'enlever par-là à ses remedes une partie de leur efficacité. Delà vient enfin qu'on rejette le régime comme une chose vaine & inutile, & qu'on quitte le Médecin austere & capricieux qui envie tout genre de plaisir & de consolation au malade, pour se jeter dans les bras d'un plus complaisant, qui sans lui interdire ni les mets qui lui sont le plus agréables, ni la satisfaction de ses goûts les plus favoris, lui promet dans peu de temps une guérison radicale.

Ces préjugés ont pris malheureusement tant d'empire parmi nous, qu'on ne fait aucune différence entre le Médecin le plus habile & le plus vil charlatan, & que l'art est tombé dans le dernier mépris aux yeux de bien des personnes sensées; on ne le regarde que comme un trafic auquel l'intérêt personnel a donné naissance, & à la faveur duquel une portion d'hommes tire des maladies leur subsistance & les moyens d'accumuler de grandes richesses. Ce seroit en effet la plus vile des professions que celle où l'on profiteroit des plus grands maux de la nature humaine pour tromper les hommes sur leur bien & par-là leur nuire doublement. Un pareil trafic ne mériteroit que trop bien la satyre la plus amere & le mépris général des gens raisonnables.

Mais qui reconnoitroit à ces traits l'art divin, qui, inventé dans de nobles vues, a été pendant une longue suite de siècles enrichi & perfectionné par le travail des plus grands génies? Ici les hommes les plus éclairés emploient leur vie entiere, leurs talents réunis à développer la structure merveilleuse du corps humain & les usages de ses parties, à observer avec la dernière sagacité les effets que produisent sur lui les affec-

tions de l'ame, à pénétrer dans les mysteres de la nature les plus secrets, à rechercher les loix admirables que suivent les changements des corps, pour jetter du jour sur la connoissance de ceux qu'éprouve le corps humain & sur l'influence des causes extérieures qui agissent sur lui, afin de pouvoir par-là découvrir les remedes qui dans l'état de maladie produisent en lui les changements nécessaires pour éloigner les causes naissantes du mal. Là, muni de cette connoissance acquise par un travail non-interrompu de nombre d'années, l'ami de l'humanité se dérobe à la société attrayante de ses amis, pour assister de ses conseils, pour consoler son frere malade & jouir dans l'heureux succès de ses travaux du plaisir d'avoir soulagé le malheureux; il dévoue à cet objet seul tous ses instants: les heures de la nuit nécessaires au repos de son corps ne sont point à sa disposition, il quitte le sommeil sans regret quand il peut, au prix de sa propre tranquillité, procurer à l'indigent quelque soulagement ou par la douceur de ses conseils, ou par l'application des remedes qui lui sont salutaires.

Il est vrai qu'on peut m'objecter que chaque Médecin se vante de ces nobles sentiments, qu'il dit qu'il doit son habileté à une application assidue de plusieurs années, & qu'il a consacré sa vie entiere au service du Public. Cependant on voit journellement combien on y est trompé & combien il est difficile, s'il n'est pas tout-à-fait impossible, d'apprécier le mérite d'un Médecin, sur-tout quand on voit tellement régner parmi eux la désunion & la jalousie, qu'ils cherchent à se décrier mutuellement. Les uns se glorifient de leur savoir & regardent les autres comme des charlatans & des empyriques qui n'ont aucunes lammieres pour décider de la nature des maladies & d'une cure fondée sur cette connoissance; ceux-

ci au contraire méprisent les premiers comme des gens qui perdent leur temps à de vaines spéculations, & qui méditant sans cesse sur la théorie, négligent la pratique dont l'usage & l'expérience sont la base. Dans ces circonstances il ne reste pas d'autre ressource que celle de juger par les effets & de réputer bon tel Médecin ou tel remède dont on aura vu le succès de ses propres yeux.

Mais rien n'est plus sujet à erreur que cette méthode, en ce qu'elle suppose nécessairement qu'on fait discerner avec justesse & déterminer les maladies: plusieurs d'entr'elles se ressemblent par leurs symptômes, quoique leur nature soit différenciée à l'infini; il est très-certain qu'il existe une foule innombrable de remèdes qui ont une propriété déterminée pour combattre avec succès le principe particulier de chaque maladie; mais ces mêmes remèdes sont un vrai poison quand ils sont mal appliqués: il faut donc un jugement exercé pour distinguer la nature particulière des maladies; l'estomac peut, par exemple, être irrité par une humeur âcre bilieuse, il s'ensuit les plus vives douleurs, des inquiétudes, des maux de tête, une forte effervescence du sang, &c.: un simple vomitif peut faire disparaître tous ces symptômes; mais s'ils étoient produits par l'inflammation de l'estomac, alors ce remède ne feroit qu'augmenter l'inflammation & la violente effervescence du sang; il pourroit aisément occasionner la gangrene & la mort.

Il est donc hors de doute que dans toutes les maladies les soins & la sage direction d'un Médecin habile & judicieux sont d'une nécessité indispensable, & que le salut d'un homme, dans les instants de sa vie les plus critiques, dépend d'en savoir faire le choix; c'est pourquoi je vais rapporter quelques-uns des signes auxquels tout hom-

me sensé peut distinguer le vrai d'avec le faux Médecin.

Platon dit, dans le premier livre de sa République : » nous appellons Médecin celui qui guérit, & non-pas celui qui amasse des trésors. « Je trouve dans ces paroles les caractères distinctifs du vrai & du faux Médecin ; le premier n'a d'autre dessein que d'être utile à son prochain par la guérison de ses maladies ; il aura choisi dans sa jeunesse cet état parce que l'intérêt de ses semblables le lui fait préférer à tout autre ; une compassion affectueuse pour la misère commune des hommes remplit son ame sensible ; son plus grand plaisir est de donner à l'indigent des secours & de la consolation ; il recherchera les Médecins les plus habiles & les plus remplis de droiture pour s'instruire de leur art ; il consacre tout son temps à la connoissance de la nature humaine, à celle qu'elle suppose des propriétés générales des corps, & des remèdes épars dans les différents regnes de la nature ; en s'exerçant assidument à observer, il forme son esprit à lier ensemble ses utiles observations près du chevet du malade.

De tous les états qui concourent au bien de la société, aucun ne fournit d'occasions plus fréquentes de satisfaire une ame compatissante que la médecine. Les maladies sont un mal si universel qu'aucun homme n'en est exempt, & c'est alors ordinairement que les voies de la consolation sont fermées, parce que les maux du corps portent atteinte à l'ame & ôtent le pouvoir de soulager le mal extérieur par la consolation intérieure. Ainsi tous les hommes ont besoin dans ces instants de secours & d'assistance ; mais jamais ils n'en trouvent moins ; leurs meilleurs, leurs plus tendres amis, leurs alliés qui doivent partager avec

Eux leur bonheur, souffrent trop s'ils ont l'ame sensible & ont eux-mêmes besoin de consolation; les autres hommes fuient dans le malheur leurs camarades de divertissement, semblables au feu-folet qui se dissipe aux cris du voyageur, ou s'ils ont encore quelque compassion, ils cherchent à égayer le malade par des plaisanteries qui lui sont alors plus insupportables que les reproches les plus amers d'un ennemi. Combien donc est heureux celui qui rencontre des Médecins amis de l'humanité, qui pensent qu'il est de leur état d'assister les hommes dans ces conjonctures, & non-seulement de leur administrer des remèdes capables de soulager leurs maux, mais encore d'encourager & de rassurer leur esprit?

Le vrai Médecin fait de la visite du malade son occupation la plus chérie; il étudie son caractère pour chercher les moyens de gagner sa confiance, & lui rendre à la fois, s'il est possible, la tranquillité & la santé. On reconnoît aisément si son intention est sincère, car dans la compassion l'ame se peint toute entière sur le visage de l'homme. Hors de la maison du malade il montrera pour lui la même affection & la même tendresse; l'amitié poussera dans son cœur des racines assez profondes pour se manifester dans toutes les occasions, lors même que son malade jouira de la santé. Dans la recherche de la maladie il a soin de s'informer exactement de toutes ses circonstances & de les comparer attentivement entr'elles; il met par une explication claire le malade lui-même à portée de juger combien il possède à fond la connoissance de son état: connoissance sur laquelle sera fondée le choix du régime & des remèdes. Il tâche de lui donner une idée distincte de la façon dont ils agissent sur les causes de la maladie, afin d'exciter, en l'éclairant sur ces objets, sa confiance pour les

remedes qu'on lui prescrit ; il ne cherchera point à la captiver par l'énumération fastueuse de ses cures , dans laquelle le faux Médecin tait les remedes qu'il a employés comme des secrets de grand prix. Il établira le régime sur une connoissance exacte des principes du mal , & tâchera de gagner l'affection de son malade , non par une lâche condescendance , mais par sa franchise & son ingénuité ; il l'encouragera & tranquillifera son esprit par l'espérance de la guérison ; car la tranquillité de l'ame concourt beaucoup à aider les efforts de la nature & à chasser la maladie. Il n'ira cependant pas jusqu'au point de lui cacher totalement le danger & de l'empêcher par là d'avoir soin du salut de son ame ; il instruira à chaque fois les assistants du véritable état du malade & leur découvrira quel est , suivant ses lumieres , le degré du danger. Dans ses fonctions il montre un zele égal pour les pauvres & pour les riches , & proportionne le nombre de ses visites à l'exigence des cas & non aux richesses du malade ; il paroîtra souvent à ces derniers moins soigneux qu'ils ne l'attendoient , parce qu'il emploie mieux son temps , soit à faire des visites plus fréquentes à des pauvres dangereusement malades , soit à augmenter sans cesse ses connoissances par un travail infatigable. Quelque flatteuse que soit pour lui la confiance de son prochain , il ne s'empresse jamais d'exposer , sans en être prié , son sentiment sur une maladie ; il dit qu'il ne peut porter aucun jugement sans une perquisition exacte des circonstances ; sa conscience ne lui permettra pas de blâmer les travaux des autres Médecins , même les plus ignorants , s'il n'est appelé à dire son avis , parce qu'il est convaincu que dans la structure mécanique de nos corps , Dieu a placé en nous des forces qui travaillent d'elles-mêmes à la guérison des maladies , & qui ont besoin d'être entretenues.

entretenues par la tranquillité de l'esprit & la confiance dans le Médecin. S'il est invité à consulter avec ses confreres, il se donnera bien de garde de faire soupçonner l'habileté du Médecin qui l'a précédé, & d'attribuer son peu de succès à la mauvaise application de ses soins; mais il emploiera toute son attention à rechercher exactement la nature de la maladie, & communiquera avec candeur à son confrere les idées que cet examen lui aura fournies sur la disposition de la cure; il aura soin de s'exprimer avec une grande clarté & de ne rien cacher; au contraire il montrera un désir sincère ou d'être mieux instruit ou d'être raffermi dans son sentiment par les raisons de ses confreres. Si c'est à lui que le malade s'est d'abord adressé, il se fera une joie de consulter des Médecins expérimentés, & il accomplira toujours ponctuellement ce qui aura été résolu dans la consultation. Dans les sociétés il ne fatiguera personne, ni par le récit de ses travaux, ni en vantant son habileté; mais si on l'y incite, il rendra volontiers compte de l'un & de l'autre, en observant la loi inviolable qu'il s'est faite d'éviter toujours, autant qu'il est possible, de se servir des termes de l'art, afin de mettre ses amis en état de le juger; il s'accoutume à méditer tellement sur son art, que toutes les fois qu'on lui demandera son avis, il est en état de répondre sans hésiter, & ses discours, ses actions seront toujours l'expression fidelle de sa pensée.

Le faux Médecin au contraire n'a d'autre vue dans l'exercice de la médecine que celle de s'enrichir; ni le prix des connoissances qu'elle suppose, ni le plaisir que donne à la vertu le soulagement des maux du prochain, n'ont d'attraits pour lui; il les regarde l'un & l'autre comme des idées chimériques: la sagesse lui paroît un fantôme vain, si elle ne fournit point à sa sub-

sistance, & il juge du mérite d'un homme par les biens temporels que sa prudence lui a acquis. Il ne s'occupe que des moyens de paroître grand Médecin, & s'inquiete peu de l'être en effet; il ne cherche point des guides qui le menent par de longs chemins à la connoissance de la nature humaine, des maladies & des remedes; qui exigent qu'on ait des idées claires des corps simples avant de pouvoir acquérir quelques lumieres sur le corps humain le plus compliqué de tous; il les fuit comme des gens minutieux qui s'attachent à des choses inutiles, & se livre à la conduite de ceux dont le train brillant, les habits & l'équipage somptueux annoncent le savoir; qui par de prétendues guérisons miraculeuses se sont acquis une grande renommée & une grande affluence de monde. Auprès des uns il cherche à s'instruire de l'art secret par lequel ils se sont élevés à ce point de grandeur; auprès des autres à apprendre quelques termes de l'art qui peuvent servir à donner plus de poids à ses discours aux yeux du malade: il fait tous ses efforts pour découvrir chaque remede qui a eu quelque réputation; & s'il n'en vient pas à bout, il tâchera de le contrefaire extérieurement, & le débitera pour le secret vanté. Il respectera comme des trésors de sagesse le recueil de ces fameuses recettes, & s'embarrassera peu de savoir dans quelles occasions on doit les rejeter, ou dans quels cas déterminés des maladies on peut en attendre de bons effets. Il vantera dans les sociétés l'habileté de ceux dont il a appris son art & la sienne propre; il en apportera pour preuves des témoignages de gens de rang ou de considération, de personnes titrées ou remarquables par leurs richesses. Ses discours sont parés de mots grecs & latins dont le choix lui coûte peu, pourvu qu'ils soient incompréhensibles: aussi arrive-t-il sou-

vent qu'on l'entend employer des mots qui se contredisent entièrement. Dès qu'on parle d'un malade, il propose son avis; à peine a-t-il entendu nommer la maladie qu'il offre un remède qui a produit des effets merveilleux sur telle & telle personne distinguée; il saisit chaque occasion de s'introduire dans la maison du malade, & pour lors il met à profit l'impatience naturelle de celui-ci pour décréditer le Médecin qui le voit; il tâche de gagner sa confiance par un verbiage confus, accompagné d'un air important, & semblable à une pièce de marquetterie par les différentes langues qu'il y fait entrer; à la faveur de ses discours il cherche à lui faire désirer les remèdes qu'il lui propose, remèdes qui doivent très-sûrement le guérir en peu de temps, sa maladie fût-elle la suite naturelle de plusieurs circonstances liées ensemble depuis nombre d'années; il ne s'embarrasse point du régime, parce qu'on lui attribuerait une grande partie de la guérison, & qu'il diminuerait par-là la considération qu'on a pour le remède. Comme son but est moins de guérir le malade que de se le concilier, il ne le fatigue point en s'opposant à ses désirs, ni ne le chagrine point en lui reprochant que sa maladie est le fruit d'une mauvaise conduite: il le laisse ainsi se livrer à tous ses penchans; mais s'il en métrarrive ensuite, il rejette prudemment toute la faute sur le mauvais régime à l'égard duquel le malade n'a rien voulu se laisser prescrire; dans le traitement de son mal il attend tout de l'effet réuni des remèdes & rien des mouvements de la nature, à l'aide desquels les symptômes même les moins ordinaires se dissipent peu à peu quand le traitement est déterminé d'après les principes de la maladie. Il donne pour chaque symptôme un remède particulier, quand même il devroit contrecarrer entièrement ceux qui

l'ont précédé ; delà vient que la chambre du malade est remplie d'une quantité monstrueuse de remedes differents , marque certaine de l'étendue des connoissances du Médecin. Dans les rapports qu'il fait de l'état de la maladie , il se regle toujours sur l'inclination de celui qui le consulte ; il fait espérer au malade jusqu'à son dernier soupir une guérison parfaite ; il lui persuade par de vains discours , mêlés de grec & de latin , qu'en dépit de l'augmentation continuelle du mal & du dépérissement de ses forces , il se trouve mieux du remede , & le malade n'ose pas par honnêteté le contredire après que ce langage lui a été tenu si souvent avec l'impudence la plus assurée ; d'une autre part il rassure un héritier impatient par la funeste nouvelle de l'état dangereux dans lequel se trouve le malade malgré l'art & ses soins ; il rend toujours des rapports entièrement opposés à différentes personnes , parce que de cette maniere il est assuré que l'infailibilité de ses prédictions aura toujours quelques témoins ; l'affection pour le malade n'occupe jamais son cœur , elle est toujours chez lui proportionnée au salaire ; aussi n'apercevra-t-on jamais en lui , à la mort du malade , une vraie tristesse , & le verra-t-on parler du défunt avec mépris & avec ressentiment , s'il n'est pas récompensé de ses soins comme il l'espéroit. Il visite sans nécessité les riches lorsqu'il leur survient l'incommodité la plus légère ; & par un genre de flatterie qu'il s'est appropriée , il exagere extraordinairement leur indisposition , & donne à des accidents qui méritent à peine d'être appellés maladies , les noms les plus redoutables ; aussi la sottise des gens de cette classe lui donne-t-elle occasion d'exalter comme une chose miraculeuse la cure la plus facile. Il abandonne au contraire le pauvre à son sort , & rarement se donne-t-il seulement la peine de

le visiter ; il fait croire au riche qu'il y a une différence infinie entre le traitement de l'homme pauvre & de l'homme aisé. S'il est appelé à consulter avec un autre Médecin , il le contredira sur tous les points , & fera valoir comme de très-grande importance les moindres changements qu'il a conseillé de faire dans le traitement ; quand même ils n'auroient rien produit , il leur attribuera toute l'efficacité. Souvent il imputera l'effet du traitement à une légère différence dans la préparation des remèdes ; le moindre syrop aura quelquefois tout l'honneur des bons effets que le malade aura ressentis. La plupart du temps il se réservera dans la consultation des remèdes secrets qu'il prétend ne pouvoir communiquer sans se faire tort , & dans l'absence des autres Médecins , il fera au malade de fréquentes visites jusqu'à ce qu'il l'ait engagé à le garder seul. S'il est appelé le premier , & qu'on lui propose de faire une consultation , il se croira offensé & dépriserà l'habileté des Médecins proposés ; le plus grand prétexte qu'il emploiera dans ce dessein sera leur amour pour l'étude ; il est fâcheux , dira-t-il , qu'un homme comme celui-là soit sans cesse collé sur les livres , & que totalement livré à la théorie , il néglige la pratique ; d'autres fois il se fonde sur la clarté avec laquelle il s'énonce , pour faire mépriser ses avis comme fort ordinaires , comme n'exigeant pas une grande habileté & se trouvant dans tous les Auteurs. Il est généralement ennemi du savoir ; un homme sage à son avis ne communique point ses secrets ; il les garde pour son propre intérêt : & l'étude n'est bonne qu'aux commençants. En un mot , il n'a pas d'autre vue dans ses discours que celle de se faire valoir & de leurrer les hommes à son avantage particulier ; l'intérêt guide tous ses pas , & autant son cœur s'intéresse peu au salut du ma-

lade, autant son esprit est vuide de connoissances. A la vue de ces traits tracés d'après nature, tout homme qui n'est pas entièrement dépourvu de sens peut juger des qualités qu'il doit rechercher dans le choix d'un Médecin; savoir, un jugement exercé, de la droiture & l'amour de ses semblables. Quand elles se trouvent réunies dans une personne livrée par état & par choix à la médecine, on en peut conclure avec certitude qu'elle possède également les qualités particulieres qui regardent son art; & un homme judicieux peut avec sûreté placer en lui sa confiance, bien qu'on ne puisse sur ces qualités générales former un jugement exact qui supposeroit la connoissance entiere de toutes les parties de la médecine. Si je vois dans un homme tous les talents qu'exige l'exercice d'une profession, portés à un haut degré de perfection; si je suis outre cela persuadé de sa droiture & de son amour pour les hommes, comment oserai-je douter qu'il n'emploie tous ses talents dans celui des arts le plus important de tous, qui a pour objet le bien le plus cher, la santé & la vie? Si au contraire je trouve en lui, hors même des fonctions de son état, un jugement foible, de l'ignorance, de la présomption, de la mauvaise foi, l'intérêt personnel, je peux en conclure avec assurance qu'avec de semblables défauts il réussira peu dans son art, tout inconnu qu'il est pour moi. Ceci prouve combien le caractère du philosophe s'accorde avec celui du vrai Médecin, & montre la vérité de ces paroles de l'immortel Hippocrate: » il faut, dit-il, * appliquer la philosophie à la médecine & lier la médecine à la philosophie. Le Médecin philosophe est semblable aux Dieux: il n'y a entr'eux & lui aucune différence. Toutes les qualités du Philoso-

* Hippocrat. de decenti habitu.

» phe l'état de Médecin les exige, ——— l'indiffé-
 » rence pour les richesses, l'amour du travail, la
 » modestie, l'humilité, l'austérité, le jugement,
 » la paix de l'ame, l'affabilité, la pureté de
 » mœurs, le savoir, la religion, l'incorruptibi-
 » lité, l'éloignement de toute superstition, & la
 » grandeur & l'élevation de l'ame, toutes ces
 » qualités sont nécessaires pour triompher de
 » l'intempérance, de l'ignorance, de l'insatia-
 » bilité, de la volupté & de la soif des richesses.
 » C'est cette science dont il a besoin dans le
 » public comme dans le familier, qui doit lui
 » apprendre à se conduire envers ses enfants &
 » dans les diverses conjonctures de la vie. C'est
 » delà que résulte la liaison intime & réelle de
 » la médecine avec la philosophie. «

Cette affinité qu'elles ont entr'elles tombe tel-
 lement sous les yeux, qu'à peine peut-on les en-
 visager séparément l'une de l'autre. Nulle part
 un homme ne trouve d'occasions plus fréquentes
 de s'exercer à la sagesse que dans les fonctions du
 Médecin ; la connoissance de l'homme fait assi-
 dument l'objet de ses méditations, & c'est se
 faire illusion que d'en exclure les connoissances
 du Psychologiste & du Moraliste, l'union de l'ame
 avec le corps étant une des plus grandes sour-
 ces des changements qu'il éprouve ; c'est par cette
 raison que tous les secours physiques tournent
 souvent en pure perte, si l'on ne peut en mê-
 me temps diriger vers son but les affections de
 l'ame. De plus, a-t-on nulle part des occasions plus
 favorables pour apprendre à connoître la consti-
 tution morale de l'homme qu'auprès du lit des
 malades & des mourants ; où sera-t-on plus péné-
 tré, plus convaincu du prix de la sagesse & de
 la vertu, du néant & de la fragilité des biens
 temporels que dans la fréquentation continuelle
 des malades de tous les âges, de tous les états,

de toutes les fortunes ? Aussi trouve-t-on tout à la fois parmi les plus grands Médecins les plus grands modeles de vertu & de sagesse. Le passage d'Hippocrate que nous venons de citer est une preuve de la grandeur de son ame ; le serment qu'il impose à ses jeunes disciples , par lequel ils s'engagent à la vie la plus sainte & la plus vertueuse , serment si expressif & si concis que dans les Académies chrétiennes on a cru devoir en éclaircir & en développer le sens , & mille autres endroits de ses ouvrages , nous montrent dans le plus grand Médecin l'ame la plus vertueuse & la plus pure. Je ne puis jamais lire sans attendrissement les dernières volontés de notre grand Conrad Gesner , qu'il joignit à un fidéicomis pour les enfants de son frere : entr'autres choses il leur prescrivit un festin annuel , duquel seroient exclus tous les membres de la famille qui auroient vécu entr'eux dans quelque mésintelligence , s'ils ne s'étoient réconciliés auparavant ; il leur traça particulièrement le plan sur lequel ils devoient diriger leurs soins dans l'éducation des pauvres enfants ; il leur donna des instructions sur les moyens de s'exciter à la crainte de Dieu , à l'étude , à l'activité , à la persévérance , & leur recommanda de renouveler entr'eux à chaque occasion l'engagement d'un amour & d'une union que rien ne pût altérer. J'admire dans ces dispositions la grande ame de cet homme immortel , également illustre par sa vaste érudition & par son génie , & on voit quels en ont été les heureux effets , soit dans l'accroissement constant de cette excellente famille qui a toujours prospéré , soit dans les grands génies qui l'ont illustrée , elle & leur patrie. Boerhaave , qui fut l'ornement & la gloire du genre humain , posséda dans un même degré de force toutes les sciences qui ont trait à la philoso-

phie, & sa générosité fut égale à son génie & à l'étendue de ses connoissances; j'en citerai un exemple que je tiens de M. Gefsner, digne émule du grand Conrad, & Professeur de mathématique & de physique; Boerhaave étoit bien aise d'avoir occasion de donner à feu son frere & à son cousin des preuves de sa vénération pour Conrad Gefsner: il prit l'affection d'un pere pour les neveux de ce grand homme; sa maison, sa bibliotheque, son jardin leur furent toujours ouverts, & il ne voulut recevoir pour ses leçons aucune rétribution. Il remplit ponctuellement le serment d'Hippocrate, & crut devoir cette marque de reconnoissance au grand homme qu'il regardoit comme le meilleur de ses maîtres. Quiconque connoît la vertu trouvera là des marques de cette grandeur d'ame qui fit de cet illustre Médecin, au lit de la mort, le vrai modele d'un héros chrétien, & qui a donné lieu à M. Jacobi de montrer en lui quelle est la force de la vertu contre les frayeurs de la mort. De pareils exemples ne sont pas rares dans l'histoire des Médecins; ma patrie a eu plus d'une fois & jouit encore actuellement du bonheur de posséder dans les mêmes personnes les plus grands Médecins & les patriotes les plus zélés; leur modestie seule m'empêche de mettre ici leurs noms qui sont gravés profondément dans le cœur de leurs concitoyens.

M. Tissot, Médecin de Lausanne, Auteur de cet ouvrage-ci, mérite à des titres particuliers d'être associé à ces grands hommes; sa description des fievres bilieuses épidémiques, qui ont fait en 1755 tant de ravages à Lausanne, ses lettres au Baron de Haller & à M. le D. Zimmermann son émule & son ami, sur l'hydropisie, l'apoplexie, la maladie noire, la petite-vérole, &c. & ses autres écrits, sont un témoignage des lumieres profon-

des qu'il possède dans la partie pratique de la médecine. Il observe avec l'exacritude d'Hippocrate les circonstances de la maladie & les effets des remedes , qu'il ne détermine ni ne censure point d'après l'adoption d'une hypothese vague , mais d'après des observations fines & judicieuses. Jusqu'à présent je n'ai trouvé nulle part plus de pénétration dans l'examen de la force déterminée des remedes simples , un jugement plus sûr fondé sur l'expérience ; nulle part je n'ai rencontré un amour de la vérité plus sincere & plus dégagé de préjugés que dans les ouvrages de cet homme admirable. On peut sans flatterie dire de lui que si , quant à la partie théorique de la médecine , le monde envie dans ce siecle-ci à notre patrie l'honneur de posséder le grand Haller , il ne l'illustre pas moins quant à la partie pratique. *L'Avis au Peuple* est un témoignage aussi avantageux de ses lumieres que des grandes qualités de son cœur ; à chaque ligne on y reconnoît le patriote zélé , sincèrement intéressé au salut & à la vie de ses concitoyens. Il découvre avec une noble confiance des préjugés funestes à leur santé ; & pour montrer qu'il l'a fait dans les vues les plus droites , éloigné de tout motif d'intérêt & de jalousie , il met , par une explication très-claire de la nature des maladies & des remedes qu'elles exigent , ses Lecteurs à portée de reconnoître & de voir eux-mêmes combien ces préjugés sont dangereux ; il les instruit ensuite des remedes salutaires qui doivent être substitués à ceux qu'il rejette. Son ouvrage est si complet à cet égard , que toute personne sensée peut avec son secours être soi-même son Médecin , ou du moins juger avec certitude de la capacité de celui auquel il veut donner sa confiance. On admirera dans ce livre le véritable ami des hommes , & on reconnoitra la noblesse de sa façon

de penser aux sentiments de vertu & d'humanité dont est remplie l'Épître dédicatoire à son pere; elle m'a paru si belle que je me reprocherois comme une injustice d'en priver mes Lecteurs. » Dès » le moment de ma naissance, « ainsi s'exprime ce digne fils, » chacun de mes jours a été marqué par les bienfaits du meilleur des peres, » & m'a donné lieu de bénir la Providence qui » m'a fait votre fils & celui de la plus tendre des » meres.

» Je ne dois point mettre de bornes à ma reconnaissance, pour qu'elle soit proportionnée » aux obligations que je vous ai. Celle à laquelle » je suis le plus sensible, c'est au soin constant » que vous avez pris de m'inculquer des principes vertueux de conduite, dans un temps où » ils commençoient déjà à ne plus entrer dans » le plan de l'éducation.

» S'il en est un dont je sois pénétré autant que » je dois l'être, c'est celui de cette bénéficence » générale dont vous m'avez donné l'exemple » plus encore que le précepte, qui vous intéresse si vivement au bonheur de tous les hommes, & qui vous a, à juste titre, concilié » le respect & l'estime de tous ceux qui vous » connoissent.

» Je ne vous appartiendrois pas si je n'aimois » mes semblables de quelque ordre qu'ils soient, » & si l'envie de leur être utile n'étoit pas ma » principale affaire. C'est ce sentiment qui m'a » dicté cet ouvrage & qui vous le fera recevoir » avec plaisir. Vous partagerez ma joie si vous » apprenez qu'il soit utile: & vous me rappellerez, » si je pouvois l'oublier, cette vérité qu'il seroit » si dangereux de perdre de vue, que, s'il en résulte du bien, je n'en suis que l'instrument. » Son heureux pere a joui de cette satisfaction toute » entiere; car ce livre, reçu avec une approbation

générale, est bientôt devenu, par son importance & l'étendue de son utilité, le *breviaire* des familles.

A la première vue d'un ouvrage de cette nature, sorti des mains d'un homme tel que son Auteur, je formai la résolution de le traduire dans ma langue maternelle, à l'usage de mes concitoyens; je ne crus pouvoir en aucune manière mieux m'acquitter des devoirs de mon état: les préjugés que M. Tissot combat avec tant de courage & de zèle, & leur funeste influence sur la santé & la vie des hommes, sont les mêmes parmi nous; les mêmes maladies qu'il traite emportent parmi nous le plus grand nombre d'hommes, & j'avois éprouvé moi-même pour la plupart les effets des remèdes qu'il propose; ainsi je vis avec une véritable satisfaction, exécuté par une habile main, le projet que j'avois formé, mais que jamais, j'en fais volontiers l'aveu, je n'aurois exécuté d'une manière aussi solide & aussi complète, & duquel je n'aurois pas osé espérer que ma patrie pût tirer autant de fruit; car par une foiblesse généralement attachée à l'humanité, on juge avec plus d'impartialité & l'on profite plus d'un bien qui nous vient de loin que de celui que nous avons à notre portée; l'intérêt de mes concitoyens est le premier but de tous mes travaux, je laisse à de plus grands génies l'honneur d'instruire l'Univers: pour moi bornant mes desirs à être utile à ma patrie, je me fais une joie de profiter dans ce dessein des travaux des grands hommes, & j'ai toujours regardé le désir immodéré des nouvelles découvertes comme un des plus grands obstacles qui s'opposent aux progrès de la vérité. Le vrai & le bon ne s'améliorent point, s'ils sont une fois trouvés; l'ambition des découvertes nous jette dans le chemin de l'erreur; celui-là seul mérite le nom de sage, qui cherche à étendre les progrès de la vérité & à en tirer avantage pour le bien.

de la société ; & cette seule route nous conduit quelquefois à découvrir de nouveaux rapports.

Mes Lecteurs exigeront fans doute que je leur rende compte de ma traduction : je me suis attaché particulièrement à être clair pour me mettre à la portée des gens de la campagne ; cependant je me suis fait une loi de n'être pas inintelligible pour le Lecteur Allemand ; & à cet effet , j'ai mis après chaque terme de l'art celui qui est particulièrement usité parmi nous. Dans la table des remedes , toutes les fois que le nom d'une plante ou d'un remede , soit simple , soit composé , pouvoit n'être pas entendu , j'y ai ajouté , pour éviter toute ambition , le nom latin sous lequel il est connu dans les apothicaireries. Il est à regretter qu'il regne dans la langue Allemande , parmi les dénominations de cette espece , une confusion presque universelle , & telle que , si dans un ouvrage de médecine on veut se faire entendre dans toutes les parties de l'Allemagne , & éviter souvent des équivoques dangereuses , on est obligé de donner au style une forme très-désagréable par le mélange des termes latins qu'il faut y faire entrer.

Je dois encore faire mention des changements qui donnent à ma traduction une supériorité réelle sur l'original Français ; je les dois à la bonté particuliere de l'Auteur qui m'a communiqué généreusement , dès le premier avis de mon entreprise , les changements & les additions qu'il destinoit à une nouvelle édition ; ainsi je jouis du rare avantage de donner ma traduction sur une seconde édition , corrigée & augmentée avant même qu'elle ait été mise sous presse. Le paragraphe important *sur les effets de la peur* & celui *sur les échardes qui entrent dans la peau* , ainsi que quelques autres petites additions , y appartiennent en entier. J'ai de plus mis à leur place

les augmentations que l'Auteur avoit inférées dans l'errata de la premiere édition.

Je souhaite que mes Lecteurs prennent , à la lecture de cet excellent ouvrage , autant d'intérêt & de plaisir que j'en ai eu à le traduire ; car je n'ai jamais quitté mon travail sans être devenu meilleur & sans avoir acquis de nouvelles lumieres. L'accomplissement de ce souhait seroit pour moi une récompense auprès de laquelle j'envierois peu la réputation du plus grand génie.





I

A V I S
A U P E U P L E
S U R S A S A N T É .

I N T R O D U C T I O N .



A diminution du nombre des habitants dans la plupart des Etats de l'Europe , est une vérité de fait qui frappe tout le monde , dont on se plaint par-tout , & que les dénombrements démontrent. Cette dépopulation se remarque principalement dans les campagnes. Elle a plusieurs causes ; je me croirois heureux si je pouvois contribuer à remédier à une des principales , qui est la mauvaise méthode employée dans les campagnes pour traiter les malades : c'est-là mon unique objet ; mais l'on me permettra d'indiquer les autres causes concourantes. On peut les réduire à deux classes générales. Il sort plus de monde des campagnes qu'autrefois , & l'on peuple moins par-tout.

Il y a plusieurs especes d'émigrations : l'on sort pour se mettre dans les troupes de terre & de mer , ou pour prendre différents états hors de son pays ; on se fait domestique , commerçant , &c.

Le service , tant de terre que de mer , nuit à la population , de plusieurs façons. Premièrement ,

il ne rentre pas autant d'hommes qu'il en sort ; les combats , les dangers & les fatigues de la guerre , les affaires particulières , les mauvaises nourritures , les excès dans le boire & le manger , la débauche & les maladies qui en font les suites , le mal du pays ; les maladies épidémiques , pestilentielles ou contagieuses , causées par l'air pernicieux de Flandres , de Hollande , d'Italie , de Hongrie ; les longues croisières , les voyages aux Indes Orientales & Occidentales , en Guinée , &c. en emportent un grand nombre. La désertion d'ailleurs , dont ils craignent les suites en rentrant chez eux , en oblige plusieurs à s'expatrier pour toujours. D'autres , au sortir du service , embrassent des établissemens dont le service leur a fourni l'occasion , & qui les éloignent de tout retour. En second lieu , en supposant même qu'ils revinssent tous , le pays souffriroit également de leur absence , parce qu'ils sont absents dans le temps de la plus grande aptitude à la population ; parce que , quand ils reviennent , ils ont perdu cette aptitude par l'âge , les infirmités , les débauches ; parce que souvent , s'ils se marient , leurs enfans , victimes des dérèglements paternels , sont foibles , languissans , maladifs , meurent jeunes , ou vivent incapables d'être utiles à la société ; enfin , parce que le goût du libertinage qu'ils ont contracté en empêche plusieurs de se marier. Mais quoique ces inconvénients soient réels & très-connus , cependant , comme le nombre de ceux qui peuvent sortir de cette façon est borné , qu'il est même peu considérable , relativement au nombre des habitans que le pays devoit avoir ; que cette expatriation a peut-être été nécessaire dans un temps , & pourroit le redevenir si les autres causes de dépeuplement finissoient , c'est , sans doute , la moins fâcheuse , & la dernière qui demandera quelque considération.

L'expatriation ,

L'expatriation, qui a pour objet le changement d'état, est encore plus considérable ou plus nombreuse; elle a ses inconvénients particuliers qui sont en grand nombre, & malheureusement c'est une épidémie dont les ravages vont en croissant; par une raison simple, c'est que le succès d'un seul en détermine cent à aller courir les mêmes hazards, & que peut-être quatre-vingt-dix-huit échouent. L'on est frappé du bien, l'on ignore le mal. Je suppose qu'il soit parti, il y a dix ans, cent personnes pour aller ce qu'on appelle *chercher fortune*; au bout de six mois ils étoient tous oubliés, excepté de leurs parents: qu'il en soit revenu un cette année avec quelques biens au-dessus de son patrimoine, ou qu'il y en ait un qui ait une place où il y ait peu à travailler, tout le pays en est instruit & s'en occupe; une foule de jeunes gens sont séduits & partent, parce que personne ne pense que des quatre-vingt-dix-neuf qui étoient partis avec lui, la moitié a péri; une partie est misérable, & le reste est de retour, sans avoir gagné autre chose que l'incapacité de s'occuper utilement dans son pays & dans sa première vocation, & ayant privé le pays d'un grand nombre de cultivateurs qui, en faisant valoir les terres, y auroient attiré beaucoup d'argent & l'aisance. Le petit nombre qui réussit est publié; la foule qui échoue reste dans un profond oubli. Le mal est très-grand & très-réel. Quel pourroit en être le remède? Il suffiroit peut-être de faire connoître le danger, & le moyen est aisé: il n'y auroit qu'à tenir annuellement un registre exact de ceux qui sortent, & au bout de six, huit, dix ans, en publier la liste avec le succès de leur voyage. Je suis trompé, ou au bout d'un certain nombre d'années, l'on ne verroit pas autant de gens quitter leur lieu natal, dans lequel ils peuvent vivre heureux en travaillant, pour aller dans les pays étrangers chercher des établissemens, dont les listes que je propose leur démontrent

4 INTRODUCTION.

treroient l'incertitude, & combien l'état qu'ils auroient eu dans leur patrie est préférable à celui qu'ils ont eu. L'on ne partiroit qu'avec des avantages presque sûrs ; il sortiroit beaucoup moins de gens ; trouvant moins de concurrents, ils réussiroient mieux ; trouvant moins de leurs compatriotes hors de chez eux, ils y reviendroient plus souvent ; par-là même il resteroit plus d'habitants au pays, il en rentreroit davantage, & ils y rapporteroient plus d'argent. Le pays seroit plus peuplé, plus riche & plus heureux, parce que le bonheur d'un peuple qui vit sur un sol fertile, dépend beaucoup de la population, & un peu des richesses pécuniaires.

Non-seulement l'on sort beaucoup du pays, & par-là même il y a moins de gens pour le peupler ; mais ceux qui y restent, peuplent, à nombre égal, moins qu'autrefois ; ou, ce qui revient au même, parmi le même nombre de personnes il y a moins de mariages, & le même nombre de mariages fournit moins de baptêmes. Je n'entre point dans le détail des preuves ; il ne faut que regarder autour de soi pour en être convaincu. Quelles en sont les causes ? Il y en a deux principales ; le luxe & la débauche, qui nuisent à la population par plusieurs endroits.

Le luxe oblige le riche qui veut figurer, & l'homme à revenus médiocres, mais son égal au moins à tout autre égard, & qui veut l'imiter, à craindre une nombreuse famille, dont l'éducation consumeroit des revenus consacrés aux dépenses d'apparat ; & d'ailleurs s'il falloit partager son bien entre plusieurs enfants, ils en auroient tous très-peu, & seroient hors d'état de soutenir le train des peres. Quand le mérite est apprécié par la dépense extérieure, l'on doit nécessairement tâcher de se mettre & de laisser ses enfants dans une situation propre à soutenir cette dépense. Delà peu de mariages quand on n'est pas

riche , peu d'enfants quand on est marié.

Le luxe nuit d'une autre façon. La vie déréglée qu'il a introduite , affoiblit la santé , ruine le tempérament , & la propagation s'en ressent nécessairement. La génération qui passe , compte des familles de plus de vingt enfants ; celle qui vit , ne compte pas vingt germains : malheureusement ce raisonnement contraire à la population , se fait jusques dans les villages ; & on n'y est plus convaincu que le nombre des enfants fait la richesse du cultivateur : celle qui vient ne connoîtra plus les freres.

Un troisieme inconvenient du luxe , c'est que le riche se retire des campagnes pour vivre en ville , & qu'il augmente son domestique , en le tirant de la campagne ; cette augmentation de domestiques est préjudiciable aux campagnes qu'elle prive de cultivateurs , & à la population : ces domestiques n'étant pas à l'ordinaire occupés suffisamment , ils prennent le goût de la vie oisive ; ils deviennent incapables de reprendre le labeur de la campagne , pour lequel ils étoient nés : étant privés de cette ressource , ils ne se marient pas , soit parce qu'ils craignent d'avoir des enfants , soit par libertinage , & parce que beaucoup de maîtres ne veulent pas de gens mariés , ou ils se marient tard ; ainsi il naît moins de citoyens.

L'oïveté les affoiblit par elle-même , & les conduit à la débauche , qui les affoiblit encore davantage ; ils n'auront jamais que peu d'enfants mal-sains , qui ne seront point en état de fournir des bras aux terres ; ou qui , élevés dans les villes , ne voudront pas aller à la campagne.

Ceux qui se conduisent le plus sagement , qui conservent des mœurs , qui font quelques épargnes , accoutumés à la vie de la ville , craignant la peine de celle des champs , dont ils ignorent d'ailleurs la conduite , veulent devenir petits-marchands ou artisans ; & c'est une perte pour

INTRODUCTION.

le peuplement, parce qu'un nombre de laboureurs crée plus d'enfants qu'un nombre égal de citadins, & que, sur un nombre donné, il meurt plus d'enfants à la ville qu'à la campagne.

Les mêmes maux ont lieu pour les domestiques du sexe. Après dix ou douze ans de service, les servantes de la ville ne peuvent pas redevenir bonnes campagnardes; & celles qui embrassent cet état, succombent bientôt à ce travail, pour lequel elles ne sont plus faites. Si l'on revoit une femme mariée à la campagne, un an après qu'elle a quitté la ville, il est aisé de remarquer combien ce genre de vie l'a vieillie; souvent la première couche, dans laquelle elles n'ont pas tous les soins que leur délicatesse exigeroit, est l'écueil de leur santé; elles restent dans un état de langueur, de foiblesse, de dépérissement; elles n'ont plus d'enfants; elles deviennent, & elles rendent leurs maris des membres inutiles à l'augmentation du peuple.

Les avortements, les enfants dépayés après une grossesse cachée, l'impossibilité de trouver des épouseurs, sont souvent les effets de leur libertinage.

Il est à craindre que ces maux n'aillent en croissant, depuis que, manque de sujets, ou par des vues d'économie, on commence à prendre pour domestiques des enfants dont les mœurs & le tempérament ne sont point formés, & se ruinent d'un pas égal par le séjour de la ville, la fainéantise, le mauvais exemple & les mauvaises compagnies.

Il resteroit, sans doute, bien des choses à dire sur ces importants objets; mais outre que je ne veux point trop allonger cet ouvrage, & que beaucoup d'autres occupations ne me laissent point de temps pour tout ce qui n'est pas médecine, je craindrois de sortir de mon sujet: tout ce que j'ai dit jusqu'à présent en fait partie, puisqu'en donnant au peuple des avis sur sa santé, il falloit lui

indiquer les causes qui la corrompent ; mais ce que je pourrois dire de plus paroîtroit peut-être étranger.

Je n'ajoute qu'un mot. Ne pourroit-on pas, pour remédier à des maux qu'il est impossible de prévenir, choisir quelque canton du pays dans lequel on chercheroit par des récompenses, 1^o à arrêter tous ses habitants ; 2^o à les encourager, par d'autres récompenses, à une population plus abondante. Ils n'en sortiroient point ; ainsi ils n'iroient pas s'exposer à tous les maux dont j'ai parlé ; on ne s'y marieroit point à des étrangers qui pourroient y apporter le désordre ; ainsi vraisemblablement ce quartier, au bout d'un certain temps, seroit trop peuplé, & pourroit fournir des colonies pour les autres.

Une cause plus puissante que celles que l'on a rapportées, a produit jusqu'à ce moment en France la dépopulation ; c'est la décadence de l'agriculture : les habitants de la campagne fuyant la milice, les corvées, les impôts, & attirés à la ville par l'intérêt, la paresse & le libertinage, ont laissé les campagnes presque désertes. Ceux qui y sont restés, n'étant point encouragés au travail, ou ne suffisant pas pour ce qu'il y a à faire, se sont contentés de cultiver ce qu'il leur falloit absolument pour subsister ; ils ont gardé le célibat, ou se sont mariés tard ; ou, à l'exemple des habitants des villes, ils ont refusé à l'état, à leur femme, à la nature ce qu'ils leur doivent. La terre privée de cultivateurs par cette expatriation & cette inaction, n'a point rapporté, & la dépopulation des campagnes a augmenté tous les jours, parce que la mesure de la subsistance est celle de la population, & que l'agriculture peut seule multiplier les subsistances. Une seule comparaison fera sentir l'importance & la vérité de ces principes, à ceux qui n'en ont pas vu le développement & la démonstration dans les ouvrages de l'Ami des Hommes. » Un ancien Romain, toujours prêt à retourner labou-

» rer son champ, vivoit lui & sa famille d'un ar-
 » pent de terre : un sauvage qui ne seme ni ne la-
 » boue, consume seul le gibier que cinquante ar-
 » pents de terre peuvent nourrir; conséquemment
 » Tullus Hostilius, avec mille arpents de terre,
 » pouvoit avoir cinq mille sujets, tandis qu'un chef
 » de Sauvages, borné au même territoire, auroit
 » à peine vingt hommes : telle est la disproportion
 » immense que l'agriculture peut établir dans la
 » population; c'en sont ici les deux extrémités.
 » Un Etat se dépeuple à proportion de ce qu'il
 » s'éloigne de l'une & se rapproche de l'autre. «
 On voit évidemment que s'il y a quelque part aug-
 mentation de subsistance, il y aura bientôt aug-
 mentation de population, qui à son tour facilitera
 l'augmentation de la subsistance. Dans un tel pays,
 il y aura abondance d'hommes, qui, après avoir
 fourni le nombre nécessaire au service des armes,
 au commerce, à la religion, aux arts & aux pro-
 fessions de toute espece, &c. donnera encore des
 colonies, qui iront porter au loin le nom & le bon-
 heur de leur Nation; il y aura abondance de cho-
 ses, dont le superflu sera transporté chez l'étran-
 ger, pour en avoir d'autres que le pays ne fournit
 point; & l'excédent de l'échange, donné en argent,
 rendra la Nation riche, & par-là redoutable à ses
 voisins & heureuse. L'agriculture en vigueur peut
 produire tant d'avantages, & ce siecle aura la
 gloire de l'avoir renouvelée en favorisant les Agri-
 culteurs, en les encourageant, & en établissant les
 sociétés d'agriculture.

Je passe enfin à la quatrieme cause de dépopu-
 lation; c'est la façon dont le peuple est conduit
 dans les campagnes quand il est malade. J'en ai
 été pénétré de douleur plusieurs fois. J'ai été témoin
 que des maladies qui auroient été très-légères, de-
 venoient mortelles par le traitement; & je suis
 convaincu que cette cause fait seule autant de rava-
 ge que les précédentes; elle mérite bien sans doute

INTRODUCTION. 9

toute l'attention des Médecins, dont la vocation est de travailler à la conservation de l'humanité. Pendant que nous donnons nos soins à sa partie la plus brillante dans les villes, sa moitié la plus nombreuse & la plus utile périt misérablement dans les campagnes, ou par des maux particuliers, ou par des épidémies générales, qui, depuis quelques années, paroissent dans différents villages, & y font des ravages considérables. Cette réflexion affligeante m'a déterminé à donner ce petit Ouvrage, qui est uniquement destiné pour ceux que leur éloignement des Médecins met dans le cas d'être privés de leurs secours. Je ne détaillerai point ici mon plan, qui est fort simple; je me contente de dire que j'ai donné tous mes soins à le rendre le plus utile qu'il m'a été possible; & j'ose espérer que, si je n'ai pas montré tout le bien qu'on peut faire, au moins j'ai fait connoître les traitements pernicious qu'il faut éviter. Je suis intimement convaincu qu'on peut faire mieux que moi; mais ceux qui seroient en état, ne l'entreprennent pas: j'ai plus de courage, & j'espère que les gens qui pensent, me sauront quelque gré d'avoir donné un Ouvrage dont la composition est rebutante par sa facilité même, par les détails minutieux qu'il exige, par la nécessité de ne dire que les choses les plus connues, & par l'impossibilité d'y traiter aucune matière à fond, ou d'y développer aucune vue nouvelle & utile; c'est le travail d'un Pasteur, qui écrirait un cathéchisme pour des petits enfants.

Je n'ignore pas cependant que l'on a déjà quelques ouvrages destinés pour les malades de la campagne, qui sont privés de secours; mais les uns, quoique faits dans un bon but, produisent un mauvais effet: de cette espece sont tous les recueils de remedes, sans description de maladie, & par-là même sans aucune regle sûre pour l'application; tels, par exemple, que le fameux recueil de Madame FOUQUET, & quelques autres

dans le même goût. Les autres se rapprochent du plan du mien ; mais plusieurs ont embrassé trop de maladies, & par-là même sont devenus trop volumineux ; d'autres ont été trop courts sur chaque article : d'ailleurs ils n'ont point assez insisté sur les signes des maladies, leurs causes, le régime général & les mauvais traitements ; leurs recettes ne sont point généralement aussi simples & aussi aisées à préparer qu'elles doivent l'être ; enfin ils paroissent la plupart s'être ennuyés de cet ouvrage vraiment triste, & l'avoir expédié trop promptement. Il n'y en a que deux, que je dois nommer avec respect, & qui, s'étant proposé un plan fort semblable au mien, l'ont rempli avec une supériorité qui mérite toute la reconnoissance du public. L'un est M. ROSEN, premier Médecin du royaume de Suede, qui, depuis quelques années, s'est servi de son crédit pour faire le plus grand bien aux peuples. Il a fait retrancher dans les almanachs ces contes ridicules, ces aventures extraordinaires, ces conseils d'astrologie pernicieux, qui, en Suede, comme ici, ne servent qu'à entretenir l'ignorance, la crédulité, la superstition, & les préjugés les plus faux sur la santé, les maladies & les remèdes ; & il a pris la peine de composer sur les maladies populaires des traités simples, qu'il a substitués à ces tas de sottises : mais ces petits ouvrages, qui paroissent annuellement dans chaque almanach, n'ont point encore été traduits du Suédois, & par-là même je n'ai pu en tirer aucun parti. L'autre est M. le Baron de SWIETEN, premier Médecin de Leurs Majestés Impériales, qui a bien voulu se donner les soins de faire, il y a deux ans, pour les armées, ce que je fais aujourd'hui pour les campagnes. Quoique mon ouvrage fût en grande partie composé quand le sien m'est parvenu, j'en ai pris différents morceaux ; & si nos vues eussent été précisément les mêmes, j'aurois cru rendre

un plus grand service en cherchant à répandre son livre, qu'en en publiant un nouveau; mais comme il n'a rien dit sur plusieurs articles que je traite fort au long; qu'il a traité de plusieurs maladies qui n'entrent pas dans mon plan; qu'il ne dit rien de quelques autres dont je suis obligé de traiter; nos deux ouvrages, sans parler de la supériorité du sien, sont très-différents relativement au fond des maladies: mais dans les maladies que nous examinons l'un & l'autre, je me fais une gloire d'être presque toujours dans ses principes.

Cet ouvrage n'est point fait pour les vrais Médecins; mais peut-être, outre mes amis, quelques-uns le liront. Je leur demande une grâce, c'est de vouloir bien entrer dans l'esprit de l'Auteur, & ne point le juger comme Médecin d'après ce livre: je les avertis même ici qu'ils feront mieux d'en quitter la lecture, qui ne doit rien leur apprendre. Ceux qui lisent pour critiquer, trouveront un plus vaste champ dans les autres brochures que j'ai publiées. Il n'est pas juste qu'un ouvrage, qui n'a de but que l'utilité de mes compatriotes, me procure du désagrément: l'on doit être exempt de la critique quand on a eu le courage d'entreprendre un travail qui ne peut mériter aucun éloge.

Après ces généralités, je dois entrer dans quelques détails sur les moyens qui me paroissent les plus propres à faciliter les bons effets que j'espère de mes soins. Je donnerai ensuite l'explication de quelques termes dont j'ai été obligé de me servir, & qui ne sont peut-être pas généralement connus.

Le titre d'*Avis au Peuple* n'est point l'effet d'une illusion qui me persuade que ce livre va devenir une pièce de ménage dans la maison de chaque paysan. Les dix-neuf vingtièmes ne sauront sans doute jamais qu'il existe; plusieurs ne sauroient

pas le lire ; un plus grand nombre , quelque simple qu'il soit , ne le comprendroit pas : mais je le destine aux personnes intelligentes & charitables qui vivent dans les campagnes , & qui , par une espece de vocation de la Providence , sont appellées à aider de leurs conseils tout le peuple qui les environne.

L'on sent aisément que j'ai en vue premièrement Messieurs les Curés : il n'y a point de village , de hameau , de maison foraine dans tout le pays , qui n'ait droit à la bienfaisance d'un d'entr'eux ; & je fais qu'il en est un grand nombre , qui touchés du triste sort de leurs ouailles malades , & effrayés des horreurs de leur situation , ont désiré cent fois d'être à même de pouvoir leur donner des soins pour le corps , dans le temps même qu'ils les disposent à se préparer à la mort , ou à tirer parti de la maladie , pour vivre dans la suite plus sagement. Je me féliciterai si ces Ecclésiastiques respectables trouvent ici quelques secours , qui puissent leur aider à satisfaire leurs intentions bienfaisantes. Le respect, l'amour de leur troupeau, leur vocation à de fréquentes visites dans les maisons , le devoir qui leur est imposé de détruire les préjugés fâcheux & la superstition , leur charité, leurs lumieres, la facilité que leurs connoissances physiques leur donnent à saisir toutes les vérités de ce petit ouvrage , sont autant de raisons qui me persuadent qu'ils auront toute l'influence possible sur la réforme qu'il est à souhaiter de faire dans la médecine du peuple.

J'ose en second lieu compter sur les Seigneurs de paroisse , dont les conseils , extrêmement respectés par leurs paroissiens , sont si propres à décréditer une mauvaise méthode , & à en accréditer une nouvelle, dont ils saisiront aisément tous les avantages. Les fréquents exemples que

J'ai vu de la facilité avec laquelle ils entroient dans le plan d'une cure , l'empressement qu'ils ont à faire soulager les malades de leurs villages , la générosité avec laquelle ils pourvoient à leurs besoins , me font espérer , en jugeant de ceux que je ne connois point par ceux que je connois , qu'ils saisiront avec empressement un nouveau moyen de faire du bien dans leur voisinage. La vraie charité sent que , manque de lumieres , elle peut nuire , & cette crainte la tient en suspens ; mais elle saisit avidement toutes les lueurs qui peuvent la diriger.

En troisieme lieu , les personnes riches , ou au moins aisées , que leur goût , leurs emplois ou la nature de leurs fonds fixent à la campagne , où elles se réjouissent en faisant du bien , seront charmées d'avoir quelques directions dans l'emploi de leurs soins charitables.

Dans tous les villages où il y a quelques membres des trois classes que je viens d'indiquer , ils sont presque toujours informés très-promptement des maladies du lieu , parce qu'on s'adresse à eux pour du bouillon , de la thériaque , du vin , des biscuits ; en un mot pour tout ce dont on croit que les malades ont besoin. A l'aide de quelques questions aux assistants ou d'une visite au malade , ils jugeront au moins du genre de la maladie ; & par une sage direction ils préviendront une foule de malheurs. Ils donneront du nitre au lieu de thériaque , de l'orge ou du petit lait au lieu de bouillon ; ils ordonneront des lavements ou des bains de pied , au lieu de vin ; & des grus à l'eau , au lieu de biscuits. L'on ne croira qu'au bout de quelques années le bien qui peut résulter de ces attentions si aisées & souvent répétées. L'on aura d'abord un peu de peine à changer une vieille habitude ; mais quand elle sera détruite , la bonne s'enracinera

tout aussi fortement , & j'espere que personne ne fera d'efforts pour la détruire.

Il est inutile de dire que je fonde plus d'espérance sur les soins des dames que sur ceux de leurs époux , de leurs peres ou de leurs freres : une charité plus active ; une patience plus soutenue ; une vie moins ambulante , une sagacité que j'ai admirée chez plusieurs à la ville & à la campagne , & qui fait qu'elles observent avec une grande exactitude , & qu'elles démêlent les causes cachées des symptomes , avec une facilité qui seroit honneur aux meilleurs praticiens ; enfin un don marqué pour s'attirer la confiance du malade , sont autant de caracteres qui établissent leur vocation , & il y en a un grand nombre qui la remplissent avec un zele digne des plus grands éloges , & qui devroient servir de modeles.

Les maîtres d'école doivent encore être tous supposés avoir un degré d'intelligence suffisant pour tirer parti de cet ouvrage ; & je suis persuadé qu'ils pourroient faire un très-grand bien. Je voudrois que non-seulement ils cherchassent à connoître la maladie, c'est la seule chose un peu difficile , & je crois l'avoir applanie autant qu'on le peut ; mais encore qu'ils apprissent à appliquer les remedes. Plusieurs rasent : j'en ai vu qui saignoient , & qui donnoient des lavemens avec beaucoup d'adresse ; tous apprendroient aisément à le faire , & il ne seroit peut-être pas hors de place d'introduire l'usage d'exiger , dans leurs examens , qu'ils fussent saigner. Ces talents , celui de juger du degré de la fièvre , d'appliquer les vésicatoires & de les panser , seroient du plus grand usage dans les lieux où ils demeurent. Leurs écoles , souvent peu nombreuses , ne les occupent qu'un petit nombre d'heures par jour ; la plupart n'ont point de domaine à cultiver ;

quel meilleur usage pourroient-ils faire de leur loisir , que de l'employer au soulagement des malades ? Leurs opérations pourroient être taxées à un prix assez modique pour n'incommoder personne ; & ce petit revenant-bon rendroit leur situation encore plus douce : outre que cette distraction les préserveroit d'être entraînés quelquefois , par facilité & par désœuvrement , à prendre le goût de la boisson. Il y auroit encore un avantage à les accoutumer à cette espece de pratique , c'est que , soignant les malades , & ayant l'habitude d'écrire , ils seroient à même , dans les cas graves , de consulter ceux dont on croiroit avoir besoin.

Je ne doute point que parmi les laboureurs mêmes , il ne s'en trouve plusieurs tels que j'en connois qui , remplis de sens , de jugement & de bonne volonté , liront avec plaisir ce livre ; le saisiront & en répandront avec empressement les maximes.

Enfin j'espère que plusieurs Chirurgiens , répandus dans les campagnes , & qui exercent la médecine dans leur voisinage , voudront le lire , entreront dans les principes que j'y établis , & en adopteront les conseils , quoiqu'un peu différents peut-être de ceux qu'ils ont suivis jusqu'à présent. Ils sentiront qu'on peut apprendre à tout âge & de tout le monde , & ils ne se feront pas de peine de réformer quelques-unes de leurs idées , dans une science qui proprement n'est pas la leur , & à l'étude de laquelle ils ne se sont jamais livrés sur celles d'un homme qui s'en est uniquement occupé , & qui a eu plusieurs secours qui leur manquent.

Les sages-femmes pourront aussi rendre leurs soins plus efficaces , dès qu'elles voudront bien s'éclairer. Il seroit à souhaiter que généralement elles le fussent davantage sur l'art même qu'elles

exercer : les exemples de maux qu'on auroit évités avec plus d'habileté sont assez fréquents pour faire désirer qu'on pût les prévenir ; & cela ne seroit pas impossible : rien ne l'est quand ceux qui ont l'autorité veulent fortement ; mais il faudroit qu'ils fussent instruits du mal, qui est très-pressant.

J'ai donné les recettes des remèdes les plus simples, & j'ai indiqué la façon de les préparer, avec assez de détail pour espérer que personne ne sera embarrassé à cet égard ; mais qu'on ne croie point que cette simplicité nuit à l'utilité, & qu'ils sont moins efficaces : je déclare que ce sont les mêmes dont je me sers dans la ville, pour les malades les plus opulents. Cette simplicité est fondée en nature : le mélange d'un grand nombre de drogues est ridicule. Si elles ont les mêmes vertus, pourquoi les mêler ? Il vaut bien mieux se borner à celle qui est la plus efficace. Si elles ont des vertus différentes, l'effet de l'une détruit l'effet de l'autre, & le remède devient inutile.

Je n'ai donné aucun conseil, dont l'exécution ne fût aisée & très-praticable. L'on trouvera cependant que quelques-uns sont peu faits pour le gros du peuple, & je n'en disconviens pas ; mais je les ai mis, parce que je n'ai point perdu de vue les personnes qui, sans être peuple, vivent à la campagne, & qui ne peuvent pas toujours se procurer un Médecin, aussi-tôt, aussi souvent ou aussi long-temps qu'elles le voudroient.

Un grand nombre de remèdes se tire uniquement de la campagne, & peut s'y préparer ; mais il y en a cependant qui doivent se prendre chez les Apothicaires. J'ai marqué les prix auxquels je suis persuadé que tous les Apothicaires du pays les donneront au paysan peu riche ; & en les marquant, je ne l'ai point fait pour évi-

ter qu'on ne les lui fît payer trop cher ; je n'avois point cette crainte , mais pour que , voyant la modicité du prix , il ne craignît point d'aller à l'emplette. Il aura presque toujours la dose de remede nécessaire à chaque maladie , pour moins d'argent qu'il n'en mettoit à acheter de la viande , du vin , des biscuits , & d'autres choses qui le tuoient. Si le prix des remedes , tout modique qu'il est , excédoit ses facultés , sans doute les bourses des communes & des pauvres y suppléeroient : enfin il y a dans beaucoup de pays des maisons de Seigneurs , de particuliers qui font annuellement une certaine dépense charitable en remedes ; sans l'augmenter , je ne leur demanderai que d'en changer l'objet , & de vouloir bien distribuer les remedes indiqués ici , au lieu de ceux qu'ils distribuoiert auparavant.

L'on objectera encore que la plupart des campagnes sont très-éloignées des villes , & que le paysan n'est pas à portée , par-là même , de se procurer d'abord ce dont il a besoin. Je réponds qu'il y a effectivement plusieurs villages très-éloignés des villes où il y a des Apothicaires ; mais si l'on en excepte certains endroits des montagnes , il y en a peu qui soient à plus de trois ou quatre lieues de quelque petite ville , où il se trouve toujours quelque Chirurgien ou quelque Marchand qui vend des drogues. Ce n'a peut-être pas été jusqu'à présent celles que j'indique ; mais ils s'en fourniront dès qu'ils pourront en espérer le débit ; & ce sera pour eux une nouvelle branche de commerce. J'ai eu soin d'indiquer le temps que chaque remede pouvoit se garder sans risque. Il y en a d'un usage très-fréquent , dont les Maîtres d'école pourroient eux-mêmes avoir une certaine provision. Je suppose aussi , s'ils veulent bien entrer dans mes vues , qu'ils seront munis des instrumens

nécessaires aux soins qu'ils rendront. S'il s'en trouve pour qui des lancettes, un instrument propre à ventoufer, une seringue (qui peut être remplacée par des vessies) fussent une emplette trop considérable, les communes pourroient la faire, & les instruments passeroient au successeur. Il ne faut pas espérer que tous puissent ou veuillent apprendre à en faire usage; mais un seul peut suffire aux besoins de quelques villages voisins, sans que ses devoirs en souffrent.

L'exemple journalier de gens qui viennent me consulter du dehors, sans pouvoir répondre aux questions que je leur fais, & les plaintes de plusieurs Médecins à cet égard, m'ont engagé à donner le dernier chapitre. Je finirai celui-ci par quelques remarques propres à faciliter l'intelligence de quelques termes qu'il a fallu employer dans l'ouvrage.

Le pouls bat ordinairement chez une personne bien portante, depuis l'âge de dix-huit ou vingt ans jusqu'à soixante-dix, entre soixante & soixante-dix fois par minute: il se ralentit un peu quelquefois chez les vieillards, & chez les enfants il bat plus vite: jusqu'à trois ou quatre ans cette différence va au moins à un tiers; elle diminue ensuite peu-à-peu.

Une personne intelligente, qui aura touché souvent son pouls, & souvent celui des autres, jugera assez exactement du degré de fièvre d'un malade. Si le pouls n'est que d'un tiers plus vite, elle n'est pas extrêmement forte: elle est forte quand cette augmentation est d'une moitié; très-dangereuse, l'on peut presque dire mortelle, quand on est parvenu au point d'avoir deux battements au lieu d'un. Il ne faut pas juger du pouls seulement par la vitesse, mais encore par la force ou la foiblesse, la dureté ou la mollesse, la régularité ou l'irrégularité.

Il n'y a pas besoin de définir le pouls fort & le pouls foible : le fort est presque toujours d'un bon augure ; & s'il l'est trop , on peut l'affoiblir : le foible est souvent fâcheux.

Si le pouls , en frappant le doigt , fait sentir un coup sec , comme si l'artere étoit de bois ou de quelque métal , on l'appelle dur ; l'opposé s'appelle mou ; le dernier vaut généralement mieux. Si le pouls est fort & mou , encore qu'il soit vîte , on doit conserver beaucoup d'espérance. S'il est fort dur , cela indique ordinairement une inflammation , & demande la saignée & le régime rafraîchissant. S'il est petit , vîte & dur , le danger est très-grand.

L'on appelle pouls régulier celui dont tous les battements sont à des distances égales , dont il ne manque point de battements (s'il en manque , il est intermittent) & dont les battements se ressemblent , de façon qu'il n'y en a pas alternativement un fort & un foible.

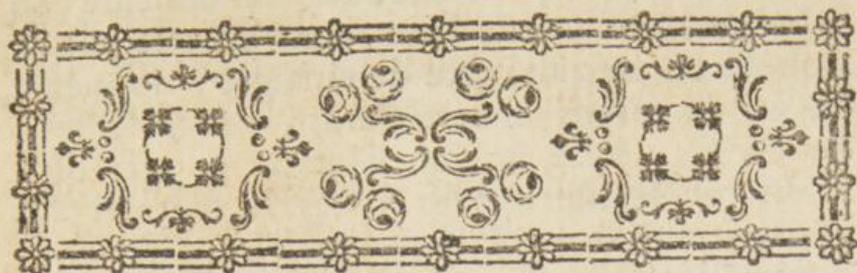
Tant que le pouls est bon , que la respiration n'est pas embarrassée , que le cerveau ne paroît pas fortement attaqué , que le malade prend les remèdes , qu'ils produisent l'effet qu'on en attend , qu'il conserve des forces , qu'il sent son état , l'on doit espérer de le guérir : quand tous ou le plus grand nombre de ces caractères manquent , il est dans un pressant danger.

Il est souvent question de la transpiration arrêtée. L'on appelle transpiration , cette humeur qui sort continuellement par les pores de la peau , & qui , quoiqu'elle soit peu visible , est cependant très - considérable , puisque si une personne bien portante a mangé ou bu huit livres dans un jour , il n'en sort pas quatre par les selles , ou par les urines , & que le reste se dissipe par la transpiration insensible. L'on sent aisément que si une telle évacuation vient

à s'arrêter , & si cette humeur qui devoit sortir par la peau , se jette sur quelque partie intérieure , il peut en résulter des maux fâcheux : c'est une des causes les plus fréquentes des maladies.

Je n'ajoute qu'un mot ; toutes ces directions sont destinées uniquement pour ceux qui ne peuvent point avoir de Médecin. Je suis bien éloigné de croire qu'elles puissent en tenir lieu , même dans les maladies que j'ai traitées le plus au long ; & au moment où il arrive , elles doivent être mises de côté. La confiance doit être nulle ou entière ; sur elle sont fondés les succès ; c'est au Médecin à juger du mal , & à choisir les remèdes ; & l'on doit sentir le peu de convenance qu'il y a à lui proposer d'en employer quelques autres préférablement à ceux qu'il conseille , uniquement parce qu'ils ont réussi chez un autre malade , dans un cas qu'on croit à peu près semblable : c'est proposer à un cordonnier de faire un soulier pour un pied , sur le modèle d'un autre , plutôt que sur la mesure qu'il a prise.





A V I S

A U P E U P L E

S U R S A S A N T É .

CHAPITRE PREMIER.

Causes communes des Maladies du Peuple.

§. I.



LES causes les plus fréquentes des maladies parmi les gens de la campagne, sont 1^o l'excès du travail pendant long-temps. Quelquefois ils tombent tout d'un coup dans

l'épuisement & dans un état de langueur dont ils se guérissent rarement : plus souvent ils sont attaqués de quelque maladie inflammatoire, comme esquinancie, pleurésie, inflammation de poitrine.

Il y a deux moyens de prévenir ces maux ; l'un, c'est d'éviter la cause qui les produit, mais souvent il est impossible ; l'autre, c'est, lorsqu'on est obligé à ces excès, de les tempérer par un grand usage de quelque boisson rafraîchissante ;

& sur-tout par du petit-lait ou du lait de beure (de la battue), ou par de l'eau, dans chaque pot de laquelle on met un verre de vinaigre, ou même de jus de raisins encore verds, de groseilles, de cerises : cette boisson salutaire & agréable, rafraîchit & soutient les forces. Je traiterai plus bas des maladies inflammatoires. L'épuisement, quoiqu'il ait des symptomes fort différents de ces maladies, s'en rapproche par sa cause, qui est un dessèchement général. J'en ai vu guérir par l'usage du petit-lait, ensuite des bains tiedes, & enfin du lait de vache. Dans ce cas, les remèdes chauds, & les nourritures succulentes tuent.

§. 2. Il y a une autre espece d'épuisement, qu'on peut appeller épuisement vrai, qui est produit par la grande pauvreté, le manque de nourriture suffisante, les mauvais aliments, la mauvaise boisson, l'excès du travail ; c'est dans ce cas où il convient de donner de bonnes soupes & un peu de vin : mais ce cas est très-rare dans ce pays ; je le crois fréquent dans quelques autres, & sur-tout dans plusieurs provinces de France.

§. 3. Une seconde cause très-ordinaire de maladies, c'est de se reposer dans un endroit froid, ayant extrêmement chaud : l'on arrête tout-à-coup la transpiration, & cette humeur se rejettant sur quelque partie intérieure occasionne plusieurs maladies très-violentes ; sur-tout des esquinancies, des inflammations de poitrine, des pleurésies & des coliques inflammatoires. L'on est toujours maître de prévenir le mal en évitant la cause, qui est une de celles qui tuent le plus de gens ; mais quand il est fait, des qu'on commence à sentir les premiers symptomes de maladie, ce qui n'arrive quelquefois qu'au bout de plusieurs jours, il faut, sur le champ, se faire saigner, mettre les jambes dans de l'eau médiocrement chaude,

& boire abondamment de l'infusion tiède N^o 1. Ces secours préviennent souvent la maladie, qui devient au contraire plus fâcheuse, si l'on cherche à se faire suer par des choses chaudes.

§. 4. Une troisième cause, c'est l'eau froide qu'on boit quand on a fort chaud : cette cause agit comme la précédente, mais ses suites fâcheuses sont ordinairement plus promptes & plus violentes. J'en ai vu les plus terribles exemples ; des esquinancies, des inflammations de poitrine les plus fortes, des coliques, des inflammations du foie, & de toutes les parties contenues dans le ventre, avec un gonflement prodigieux, des vomissements, des suppressions d'urine & des angoisses inexprimables. Les meilleurs remèdes sont une ample saignée dès le commencement du mal, une abondance d'eau tiède, à laquelle on joint une cinquième partie de lait, ou la tisane N^o 2, ou les laits d'amandes N^o 4, le tout bu tiède ; des fomentations d'eau tiède sur la gorge, la poitrine, le ventre, des lavements d'eau tiède & d'un peu de lait. Dans ce cas, & dans le précédent, un demi-bain tiède, après la saignée, a quelquefois soulagé très-promptement.

Il est bien étonnant que les laboureurs se livrent si souvent à cette mauvaise coutume dont ils connoissent le danger, même pour leurs bêtes. Il n'y en a point qui n'empêche ses chevaux de boire quand ils ont chaud, sur-tout s'ils doivent se reposer : il fait que s'il les laissoit boire, peut-être ils en creveroient ; mais il ne craint point de s'exposer au même danger. Ce n'est pas, au reste, le seul exemple dans lequel il paroît faire plus de cas de la santé de ses bêtes que de la sienne.

§. 5. Une quatrième cause qui influe sur tout

le monde, mais plus cependant sur le laboureur, c'est l'inconstance des temps. Nous passons tout-à-coup, quelquefois plusieurs fois par jour, du chaud au froid, & du froid au chaud, d'une façon plus marquée & plus prompte que dans le plus grand nombre des autres pays. C'est là ce qui rend les maladies catharales & rhumatismales si fréquentes. La grande précaution qu'on doit avoir, c'est d'être ordinairement un peu plus vêtu que la saison ne l'exige, de prendre des habits d'hiver de bonne heure en automne, & de ne pas se presser de les quitter au printemps. Les ouvriers prudents, qui se déshabillent pendant le temps du travail, ont soin de remettre leurs habits le soir en se retirant (1). Ceux qui par négligence se contentent de les remporter perchés sur leurs outils, s'en trouvent quelquefois très-mal (2). Il y a quelques endroits, mais en très-petit nombre, où l'air est mal-sain, plus par sa nature que par ses variations, comme à *Villeneuve*, à *Noville* sur-tout, & dans quelques autres villages situés dans les marais qui bordent le Rhône: ces pays sont sujets à ces fièvres d'accès dont je dirai un mot ailleurs.

(1) Les variations dans la température de l'air, ou les changements du chaud au froid & à l'humide, qui sont très-fréquents & subits dans ce pays-ci, doivent faire suivre aux ouvriers de tout genre, le conseil que l'on donne ici sur les habillements: cela est encore plus important dans les lieux où des rivières, des bois, des montagnes entretiennent une humidité considérable, & où les soirées sont froides & humides en tout temps.

(2) Il y a beaucoup d'endroits dans ce royaume où l'air est très-mal-sain, soit parce qu'il y a beaucoup d'eau qui étant sans mouvement, se corrompt, & infecte l'air d'exhalaisons putrides; soit parce que des montagnes ou des bois y entretiennent l'humidité, empêchent que l'air ne se renouvelle, & mettent ces lieux à l'abri des vents salutaires du Nord & de l'Est, qui pourroient dissiper les exhalaisons & l'humidité.

§. 6. Ces variations promptes amènent souvent des ondées de pluie & même de pluie froide, au milieu du jour le plus chaud, & l'ouvrier baigné dans une sueur chaude, est tout-à-coup trempé dans de l'eau fraîche; ce qui occasionne les mêmes maux que le passage prompt du chaud au froid, & exige les mêmes remèdes. Si le soleil ou un air chaud revient d'abord, il n'y a pas un grand mal; si le froid dure, souvent plusieurs en sont incommodés.

Un voyageur est quelquefois mouillé en route, sans pouvoir l'empêcher; le mal n'est pas fort grand, moyennant qu'en arrivant il quitte ses habits; mais j'ai vu des pleurésies mortelles, pour avoir négligé cette précaution. Quand on a eu le corps ou les jambes mouillés, il n'y a rien de plus utile que de se laver avec de l'eau tiède. Quand il n'y a eu que les jambes mouillées, un bain tiède de jambes est très-utile. J'ai guéri radicalement des personnes sujettes à avoir des coliques violentes, toutes les fois qu'elles avoient eu les pieds mouillés, en leur donnant ce conseil. Le bain est encore plus efficace si l'on fait fondre dans l'eau un peu de savon.

§. 7. La cinquième cause à laquelle on ne pense guère, & qui produit en effet des accidents moins violents, mais qui nuit cependant très-réellement, c'est l'usage ordinaire dans presque tous les villages d'avoir les courtines ou fumiers précisément dessous les fenêtres: il s'en exhale continuellement des vapeurs corrompues, qui à la longue ne peuvent que nuire & contribuer à produire des maladies putrides. Ceux qui sont accoutumés à cette odeur, ne s'en apperçoivent plus; mais la cause n'en agit pas moins; & ceux qui n'y sont pas accoutumés, jugent de toute la force de l'impression.

§. 8. Il y a des villages dans lesquels, après

que les courtines sont enlevées, on conserve des mares dans la même place. L'effet en est encore plus dangereux, parce que cette eau pourrie, qui croupit pendant toutes les chaleurs, laisse exhaler ses vapeurs avec plus de facilité, & plus abondamment que les courtines. Etant allé à *Pully-le-grand* en 1759, à l'occasion d'une fièvre putride épidémique, qui y faisoit des ravages, je sentoisi, en traversant le village, l'infection de ces mares, & je ne pus pas douter qu'elles ne fussent la principale cause de cette maladie, & d'une semblable qui y avoit régné cinq ans auparavant. Le village est d'ailleurs dans une exposition saine. Il seroit à souhaiter qu'on prévint ces accidents en renonçant aux mares, ou du moins en les éloignant, ainsi que les fumiers, le plus qu'il est possible, du lieu que l'on habite & où l'on couche.

§. 9. L'on peut joindre à cette cause le peu de soin que le paysan a d'aérer sa chambre. L'on fait qu'un air trop renfermé occasionne les fièvres malignes les plus fâcheuses, & le paysan ne respire jamais chez lui qu'un air de cette espece. Il y a de très-petites chambres qui renferment jour & nuit le pere, la mere, sept ou huit enfants & quelques animaux, qui ne s'ouvrent jamais pendant six mois de l'année, & très-rarement pendant les six autres. J'ai trouvé l'air si mauvais dans plusieurs de ces chambres, que je suis persuadé que si ceux qui les habitent n'alloient pas souvent au grand air, ils périroient tous en peu de temps. Il est aisé de prévenir les maux que cette cause produit, en ouvrant journellement les fenêtres. Cette précaution si simple auroit les plus heureux effets.

§. 10. Je mets pour sixieme cause l'ivrognerie, qui ne produit pas des épidémies, mais qui tue en détail, dans tous les temps, & par-tout.

Les

Les misérables qui s'y livrent, sont sujets à de fréquentes inflammations de poitrine & pleurésies, qui souvent les emportent à la fleur de l'âge : s'ils réchappent quelquefois de ces maladies violentes, ils tombent, long-temps avant l'âge de la vieillesse, dans toutes ses infirmités, & sur-tout dans l'asthme, qui les conduit à l'hydropisie de poitrine. Leurs corps usés par les excès, ne répondent point à l'action des remèdes, & les maladies de langueur, qui dépendent de cette cause, sont presque toujours incurables. Heureusement la société ne perd rien, en perdant ces sujets qui la déshonorent, & dont l'ame abrutie est en quelque façon morte long-temps avant leur corps.

§. II. Les aliments sont aussi souvent une cause de maladie pour le peuple : cela arrive, 1^o quand les grains, mal mûrs ou mal recueillis, dans les étés fâcheux, ont acquis une mauvaise qualité. Heureusement cela est rare, & l'on peut diminuer le danger de leur usage par quelques précautions, telles que celles de laver & de sécher exactement la graine, de mêler un peu de vin à la pâte en la pétrissant, de la laisser lever un peu plus long-temps, & de cuire davantage le pain. 2^o Les graines les plus belles & les mieux recueillies, s'alterent très-souvent dans la maison du paysan, ou parce qu'il ne se donne pas les soins qu'il devrait se donner, ou parce qu'il n'a pas d'endroit propre à les conserver, même d'un été à l'autre. Il m'est très-souvent arrivé, en entrant dans quelqu'une de ces maisons, d'être frappé d'une odeur de graine gâtée. Il y a des moyens aisés & connus de parer à cela avec un peu de soin ; mais je n'entre-rai là-dessus dans aucun détail ; il suffit de faire sentir que la graine étant notre principale nourriture, la santé souffre nécessairement quand

elle n'est pas bonne. 3^o Avec de la bonne graine, on fait souvent de mauvais pain, en ne le laissant pas assez lever, en le cuisant trop peu, & en le gardant trop long-temps. Tous ces défauts ont des suites fâcheuses pour tous ceux qui en mangent, mais d'une façon plus marquée chez les enfants & les valétudinaires (1).

Les tartes ou gâteaux sont un abus du pain, qui dans quelques villages est porté à un point très-nuisible. C'est une pâte presque toujours mal, & souvent point levée, mal cuite, grasse, & chargée de choses ou grasses ou aigres, qui en font un des aliments les plus indigestes que l'on ait inventé. Ce sont les femmes & les enfants qui en font le plus d'usage, & auxquels ils conviennent le moins; les petits enfants surtout, qui vivent quelquefois plusieurs jours de suite de ces tartes, sont hors d'état la plupart d'en faire parfaitement la digestion; ils contractent un principe d'obstructions dans les viscères du bas-ventre, & d'épaississement glaireux dans toute la masse des humeurs, qui les jette dans plusieurs maladies de langueur, fièvre lente, phthisie, noueures, humeurs froides, foiblesse pour le reste de leurs jours, &c. Il n'y a peut-être rien de plus mal-sain qu'une pâte mal levée, mal cuite, grasse, & rendue aigre par l'addition des fruits. En envisageant les tartes du côté de l'économie, on trouveroit qu'elles dérangent aussi le paysan à cet égard.

Il y a quelques autres causes de maladies, tirées des aliments, mais moins fâcheuses ou moins générales, & dans le détail desquelles il est impossible d'entrer. Je finirai par cette re-

(1) On a vu plusieurs fois dans quelques provinces de France des maladies épidémiques, accompagnées des symptômes les plus terribles, causées par l'usage du seigle ergoté.

marque générale; c'est que l'attention que le payfan a de manger lentement, & de mâcher avec beaucoup de soin, diminue infiniment les dangers d'un mauvais régime; & je suis convaincu que c'est une des plus grandes causes de la santé dont il jouit. Il faut y ajouter l'exercice qu'il prend, le long séjour qu'il fait au grand air, où il passe les trois quarts de sa vie, & ce qui est aussi un avantage très-considérable, l'heureuse habitude de se coucher de très-bonne heure, & de se lever de grand matin. Il seroit à souhaiter qu'à tous ces égards, & peut-être à bien d'autres, les gens de la campagne servissent de modele à ceux des villes.

§. 12. L'on ne doit point omettre, dans le dénombrement des causes des maladies du peuple, la construction de ses maisons, dont un grand nombre sont, ou appuyées contre un terrain élevé, ou un peu creusées en terre. L'une ou l'autre de ces situations les rend humides; ceux qui les habitent en sont incommodés, & s'ils ont quelques provisions, elles se gâtent & deviennent une nouvelle source de maladies. Le manœuvre robuste ne sent pas d'abord les influences de cette habitation marécageuse, mais elles agissent à la longue, & j'en ai vu sur-tout les mauvais effets les plus sensibles sur les femmes en couche, les enfants, & les convalescents. Il seroit fort aisé de remédier à cet inconvénient, en élevant le sol de la maison de quelques pouces au-dessus du niveau, par une couche de sable, de petits cailloux, de brique pilée, de charbon, ou d'autres choses semblables; & en évitant de bâtir contre un terrain plus élevé. Cet objet mériteroit peut-être l'attention de la Police; & j'exhorte fortement tous ceux qui bâtissent à prendre les précautions nécessaires à cet égard. Une autre attention, qui coû-

teroit encore moins , c'est de tourner les maisons au midi oriental ; c'est l'exposition , toutes choses d'ailleurs égales , la plus salutaire & la plus avantageuse ; cependant je l'ai vue très-souvent négligée , sans qu'on pût assigner la moindre raison pour ne l'avoir pas choisie.

Ces conseils paroîtront peu importants aux trois quarts du public. J'avertis qu'ils le sont plus qu'on ne pense ; & tant de causes contribuent à détruire les hommes , qu'il ne faut négliger aucun des moyens qui peuvent contribuer à leur conservation.

§. 13. Le paysan boit dans ce pays , 1^o de l'eau pure , 2^o du vin , 3^o du vin fait avec des poires sauvages , ou quelquefois avec des pommes , & 4^o ce qu'il appelle de la piquette , c'est-à-dire , une eau qui a fermenté avec le marc. L'eau est la boisson générale ; il ne boit presque du vin que quand il est employé par le riche , ou par débauche. Les vins de fruits & les piquettes ne sont pas en usage dans tous les quartiers , l'on n'en fait pas toutes les années ; elles ne se conservent que quelques mois.

Nos eaux sont généralement assez bonnes ; ainsi nous avons peu besoin de secours pour les purifier , & ils sont généralement connus dans les pays où ils sont nécessaires (1). Les artifices

(1) La mauvaise qualité de l'eau est encore une cause ordinaire des maladies dans les campagnes , où les eaux sont mauvaises par le terrain dans lequel elles se trouvent , comme lorsqu'elles coulent & reposent sur des bancs de coquilles , où elles le deviennent par le voisinage ou l'égout des fumiers ou des mares.

Lorsqu'on a de l'eau trouble , il suffit le plus souvent de la laisser en repos pour qu'elle s'éclaircisse en déposant ; si cela n'arrive pas , ou si l'on a de l'eau limoneuse , bourbeuse , il n'y a qu'à la jeter dans un vaisseau rempli à moitié de sable fin , ou à son défaut de

dangereux pour bonifier les mauvais vins , ne sont pas encore assez répandus dans ce pays pour que j'en traite ici ; & comme les nôtres ne sont pas nuisibles en eux-mêmes , ils font du mal par la quantité plus que par la qualité. L'usage des vins de fruits & des piquettes , est peu considérable , & je n'en ai pas remarqué de mauvais effets ; ainsi les boissons ne peuvent être regardées comme causes de maladies dans ce pays , qu'autant qu'on en

traie , & l'y agiter & remuer violemment pendant quelques minutes. Quand l'agitation sera cessée , le sable en retombant au fond du vaisseau y entraînera les salerés que l'eau tient suspendus : ou ce qui est encore mieux & très-facile , on peut approcher deux tonneaux , dont l'un sera beaucoup plus élevé que l'autre ; le plus élevé sera rempli de sable à moitié , on y mettra l'eau trouble , bourbeuse , limoneuse , elle se filtrera à travers ce sable , sortira claire par une ouverture pratiquée au fond du tonneau , & tombera dans celui qui est plus bas , & qui servira de réservoir. Lorsque l'on a de l'eau séléniteuse , c'est ce qu'on nomme ordinairement de l'eau dure , parce que le savon s'y fond difficilement , & que les semences farineuses & les légumes y deviennent durs au lieu de s'amollir , il faut exposer cette eau au soleil , ou la faire bouillir , & y mettre quelques légumes ou du pain grillé ou non grillé. Quand on a de l'eau corrompue , on peut la garder jusqu'à ce qu'elle ait repris son état naturel , qui succédera à la putréfaction ; si on ne peut attendre , on y fera fondre un peu de sel marin ; on y mêlera du vinaigre , on y fera cuire quelque plante aromatique. Il arrive fort souvent que les eaux des puits publics sont infectés par un limon qui est au fond , & par des animaux qui y tombent & s'y putréfient. Il faut éviter de boire l'eau de neige aussi-tôt qu'elle est tombée ; il paroît que c'est cette eau qui cause les goîtres aux habitants de quelques montagnes , & des coliques à beaucoup de personnes. L'eau étant d'un usage si fréquent , on doit être attentif à en avoir de bonne : la mauvaise est , après l'air , la cause la plus commune des maladies , & celle qui en produit davantage & de plus fâcheuses : elle cause souvent des épidémies.

abuse. Il n'en est pas de même dans plusieurs autres pays. (1) C'est aux Médecins qui les habitent, à indiquer à leurs compatriotes les pré-servatifs & les remèdes nécessaires.

(1) Plusieurs personnes dans la vue de conserver leurs vins, y ajoutent du plomb en grain, ou des préparations de ce métal, de l'alun, &c. La Police générale devroit interdire, sous les plus rigoureuses peines, toutes ces falsifications qui donnent lieu aux coliques les plus vives, à des obstructions, & à une foule de maux dont on a peine ensuite de pénétrer les causes, & qui abrègent les jours, ou tourmentent cruellement ceux qui, trop crédules, tirent leurs vins de mauvaises sources, ou les prennent indistinctement dans tous les cabarets.

C H A P I T R E I I.

*Causes qui augmentent les maladies du Peuple.
Attentions générales.*

§. 14. **L** Es causes que j'ai détaillées dans le premier chapitre, produisent les maladies; & le mauvais régime que le peuple observe quand il en est attaqué, les rend beaucoup plus fâcheuses, & beaucoup plus souvent mortelles.

Il est imbu d'un préjugé qui coûte toutes les années la vie dans ce pays seul à quelques centaines de personnes; c'est que toutes les maladies se guérissent par la sueur, & que, pour procurer la sueur, il faut prendre beaucoup de choses chaudes & échauffantes, & se tenir fort au chaud. C'est une double erreur funeste à la population de l'état; & l'on ne peut trop inculquer aux gens de la campagne, qu'en cherchant à se faire suer au commencement de la maladie, ils se tuent. J'ai vu des cas dans lesquels les soins qu'on s'étoit donné pour forcer cette sueur,

avoient procuré la mort du malade , aussi évidemment que si on lui avoit cassé la tête d'un coup de pistolet. La sueur emmene ce qu'il y a de plus liquide dans le sang ; elle le laisse plus sec , plus épais , plus enflammé ; & comme dans toutes les maladies aiguës , excepté un très-petit nombre qui sont très-rares , il est déjà trop épais , elle augmente évidemment le mal. Bien loin d'ôter l'eau du sang , l'on doit chercher à lui en donner. Il n'y a point de paysan qui ne dise , quand il a une pleurésie ou une inflammation de poitrine , que son sang est trop épais , & qu'il ne peut pas circuler. En le voyant dans le vase , il le trouve noir , sec , brûlé , ce sont ses termes : comment le sens commun ne lui dit-il pas que bien loin de faire sortir l'eau d'un tel sang par les sueurs , il faut y en ajouter ?

§. 15. Mais quand il seroit aussi vrai qu'il l'est peu , que la sueur est utile au commencement des maladies , les moyens qu'on emploie pour la procurer , n'en seroient pas moins mortels. Le premier , c'est d'étouffer le malade par la chaleur de l'air & des couvertures. L'on redouble de soins pour empêcher qu'il n'entre de l'air frais dans la chambre , où par-là même il est bientôt extrêmement corrompu ; & l'on procure une telle chaleur , par le poids des couvertures , que ces deux causes seules sont capables de produire dans un homme sain la fièvre la plus ardente , & une inflammation de poitrine. Plus d'une fois je me suis senti saisi d'une difficulté de respirer , en entrant dans ces chambres , que je dissipois en faisant ouvrir toutes les fenêtres. Les gens instruits devroient se faire un plaisir de faire comprendre au peuple , dans les fréquentes occasions qui s'en présentent , que l'air nous étant plus nécessaire que l'eau ne l'est au poisson , dès qu'il cesse d'être pur , notre santé souffre nécessaire-

ment ; & rien ne le corrompt plus promptement que les vapeurs qui sortent du corps de plusieurs personnes renfermées dans une petite chambre qu'on n'aère point. Il n'y a qu'à vouloir ouvrir les yeux pour sentir le danger de cette conduite. Si l'on donne de l'air frais à ces pauvres malades , & qu'on les découvre , on voit sur le champ la fièvre , l'oppression , l'angoisse , les rêveries diminuer.

§. 16. Le second moyen qu'on emploie pour faire suer les malades , c'est de ne leur donner que des choses chaudes , & sur-tout de la thériaque , du vin , du saltranck , dont la plupart des herbes ou fleurs sont dangereuses dès qu'il y a de la fièvre , & du safran , qui est encore plus dangereux. Dans toutes les maladies fiévreuses , il faut rafraîchir & tenir le ventre ouvert ; tous ces remèdes échauffent & resserrent ; & l'on peut juger quel mauvais effet ils produisent. Un homme bien portant tomberoit infailliblement dans une fièvre inflammatoire , s'il prenoit la quantité de vin , de thériaque , de saltranck que le paysan prend quelquefois lorsqu'il est déjà attaqué d'une de ces maladies. Comment pourroit-il n'en pas mourir ? Aussi il en meurt , & quelquefois avec une promptitude étonnante. J'en ai cité de terribles exemples , il y a quelques années , dans un autre ouvrage ; ils sont journaliers , & malheureusement chacun peut en voir autour de soi.

§. 17. L'on me dira peut-être que souvent les maladies se guérissent par la sueur , & que l'expérience doit guider. Je réponds que la sueur guérit , il est vrai , quelques maladies dès le commencement , comme ces points qu'on appelle fausses pleurésies , quelques autres douleurs de rhumatisme , quelques fluxions ; mais c'est seulement quand ces maladies dépendent unique-
ment

ment d'une transpiration arrêtée, que la douleur se déclare tout de suite, & que sur le champ, avant que la fièvre ait épaisi & enflammé les humeurs, ou qu'il se soit formé quelque engorgement, on donne quelques boissons chaudes, comme du faltranck & du miel, qui en rétablissant la transpiration enlèvent la cause du mal. Alors même il faut éviter de produire un trop grand mouvement dans le sang, qui empêcheroit plus qu'il n'aideroit la sueur; & la fleur de sureau me paroît préférable au faltranck. La sueur est aussi utile dans les maladies, quand à force de boire on en a détruit les causes: elle sert alors à entraîner avec elle une partie des humeurs malades, après que les plus grossières ont passé par les selles & par les urines, & à évacuer cette quantité d'eau qu'on avoit été obligé de mettre dans le sang, & qui y est devenue superflue. Il est à cette époque extrêmement important de ne pas l'empêcher volontairement ou par imprudence; il y auroit souvent autant de danger à le faire, qu'il y en a à vouloir faire suer dans le commencement; & cette sueur, si on l'arrête, se rejettant sur quelque partie intérieure, produit souvent une nouvelle maladie plus dangereuse que la première. Il faut donc être aussi attentif à ne pas arrêter imprudemment la sueur qui vient naturellement à la fin des maladies, qu'à ne pas l'exciter au commencement; celle-là est presque toujours utile, celle-ci presque toujours dangereuse. D'ailleurs si elle étoit nécessaire, on s'y prendroit très-mal pour la faire venir, puisqu'en échauffant si fort les malades, on allume une fièvre prodigieuse, on les met en feu, & la peau reste extrêmement sèche. L'eau tiède est le meilleur des sudorifiques.

Si les malades suent abondamment pendant un ou deux jours, ce qui leur procure un soula-

gement de quelques heures , bientôt ces sueurs finissent , sans que la réitération des mêmes remèdes puisse les rappeler. On double les doses , on augmente l'inflammation , le malade meurt dans des angoisses horribles , & avec une inflammation générale. L'on attribue sa mort à ce qu'il n'a pas assez sué , pendant qu'elle dépend réellement de ce qu'il a trop sué au commencement , & de ce qu'il a pris des remèdes sudorifiques & du vin. Il y a long-temps qu'un habile Médecin Suisse a averti ses compatriotes , que le vin leur étoit mortel dans les fièvres ; je le réitere ; mais je crains fort que ce ne soit avec aussi peu de succès.

Le paysan , qui naturellement n'aime pas le vin rouge , le boit en maladie par préférence , & c'est un grand mal , parce que le vin rouge empêche les selles plus que le vin blanc , n'aide pas autant les urines , & augmente la force des vaisseaux & l'épaississement du sang , qui sont déjà trop considérables.

§. 18. L'on augmente encore tous leurs maux par les aliments qu'on leur donne. La maladie affoiblit nécessairement , & la folle crainte que le malade ne meure de foiblesse , porte à lui donner des aliments qui , en augmentant sa maladie , le tuent par la fièvre. Cette crainte est absolument chimérique ; jamais la foiblesse n'a tué aucun fiévreux. Ils peuvent être plusieurs semaines à l'eau , & sont bien plus forts au bout de ce terme , que si on les avoit nourris , parce que , bien loin de les fortifier , la nourriture augmente la maladie , & par-là même le malade est plus foible.

§. 19. Dès qu'il y a de la fièvre , l'estomac ne digère plus ; tout ce qu'on avale se corrompt , & devient une source de pourriture , qui n'ajoute rien aux forces du malade , mais qui augmente

beaucoup celle de la maladie; ainsi tout ce qu'on prend devient un vrai poison qui détruit les forces; mille exemples le prouvent. On voit ces pauvres malheureux, qu'on oblige à prendre de la nourriture, perdre leurs forces & tomber dans l'angoisse & dans les reveries, à mesure qu'ils avalent.

§. 20. On leur fait du mal, non seulement par la quantité de la nourriture, mais aussi par sa qualité. On leur a fait avaler des bouillons de viande les plus forts, des œufs, des biscuits, de la viande s'il leur reste la force & le courage de la mâcher; il faut absolument qu'ils succombent sous le poids de toutes ces vilénies. Si l'on donne à un homme sain de la viande corrompue, des œufs pourris, du bouillon gâté, il est attaqué par des accidents violents, comme s'il avoit pris du poison, & c'en est réellement; il a des vomissements, des angoisses, une diarrhée horrible, de la fièvre, du délire, des taches pétéchiales, qu'on appelle ici le pourpre. Quand on donne ces aliments bien conditionnés à un fiévreux, la chaleur & les matieres corrompues qui sont déjà dans son estomac, les ont bientôt pourris, & au bout de quelques heures ils produisent tous les effets dont je viens de parler. Qu'on juge s'ils peuvent convenir.

§. 21. C'est une vérité établie par le plus grand Médecin, il y a plus de deux mille ans, & constatée par ses successeurs, que tant qu'un malade a de mauvais levains dans l'estomac, plus on lui donne d'aliments, plus on l'affoiblit. Ces aliments gâtés par les matieres infectes qu'ils trouvent, sont incapables de nourrir, & deviennent un nouveau germe de maladie. Ceux qui savent observer, remarquent constamment que quand un fiévreux a pris ce qu'on appelle un bon bouillon, il a plus de fièvre, & il est par-là même

plus foible. Donner un tel bouillon à la viande bien frais, à un homme qui a beaucoup de fièvre ou de matieres corrompues dans l'estomac, c'est précisément lui rendre le même service que si on lui donnoit deux ou trois heures plus tard un bouillon pourri.

§. 22. Je dois le dire, ce préjugé mortel, qu'il faut soutenir les malades par de la nourriture, est encore trop répandu parmi les personnes mêmes que leurs talents & leur éducation devroient soustraire à des erreurs aussi grossieres que celles-là. Il seroit bien heureux pour le genre humain, & le terme de ses jours seroit en général bien plus long, si l'on pouvoit lui persuader cette vérité si bien démontrée en médecine, c'est que les seules choses qui puissent fortifier un malade, sont celles qui peuvent affoiblir la maladie; mais l'opiniâtreté est inconcevable à cet égard; elle est un second fléau attaché à la maladie, & plus fâcheux qu'elle. De vingt malades qui périssent dans les campagnes, il y en a souvent plus des deux tiers qui auroient guéri, si mis simplement dans un endroit où ils fussent à l'abri des injures de l'air, ils eussent eu de l'eau fraîche en abondance; mais les soins mal-entendus dont je viens de parler, n'en laissent réchapper aucun.

§. 23. Ce qu'il y a de plus horrible dans cet acharnement à échauffer, dessécher & nourrir les malades, c'est qu'il est totalement opposé à ce que la nature indique. Le feu & l'ardeur dont ils se plaignent, la sécheresse de la peau, des levres, de la langue, de la gorge, la rougeur des urines, l'ardeur qu'ils ont pour les choses rafraîchissantes, le plaisir, le bien que leur fait l'air frais, sont des signes qui nous crient à haute voix, que nous devons les rafraîchir par toute sorte de moyens. Leur langue sale, qui prouve que l'estomac est dans le même état, leur dé-

goût, leurs envies de vomir, leur horreur pour les aliments, & sur-tout pour la viande, la puanteur de leur haleine, celle des vents qu'ils rendent par-dessus & par-dessous, souvent celle de leurs selles, prouvent que tout leur intérieur est plein de matieres corrompues, qui corrompent tous les aliments qu'on y mettra, & que tout ce qu'il y a à faire, c'est de délayer ces matieres par des torrents de boissons rafraîchissantes, qui les disposent à être évacuées aisément. (1) Je le redis, & je souhaite qu'on y fasse attention, tant qu'on a un goût d'amertume ou de pourriture, qu'on a du dégoût ou que l'haleine est mauvaise, qu'on a de la chaleur & de la fièvre, que les selles sont puantes, & les urines rouges ou peu abondantes, la viande, le bouillon à la viande, les œufs, tout ce dans quoi l'une ou l'autre de ces choses entrent, la thériaque, le vin, toutes les choses chaudes sont de vrais poisons.

§. 24. Je paroîtrai peut-être outré au public & à quelques Médecins; mais les Médecins éclairés, les vrais Médecins, ceux qui observent les

(1) Quoiqu'il soit hors de doute que dans les fièvres putrides & inflammatoires, les malades doivent boire abondamment des tisanes délayantes & rafraîchissantes, afin de calmer l'ardeur de la fièvre & de préparer les matieres corrompues à l'évacuation; cependant il pourroit y avoir un excès nuisible en cela, comme en toute autre chose. Une trop grande quantité de ces boissons fatigueoit en effet le malade, par son poids sur l'estomac, & par le relâchement excessif auquel elle donneroit lieu. La nature a marqué heureusement les bornes auxquelles on doit s'arrêter; tout le monde peut les reconnoître.

Le malade, à qui il est avantageux de boire, est altéré, a la langue sèche, & en éprouve le besoin, s'il n'écoute aucun préjugé. Celui au contraire que l'on surcharge trop de boissons, les refuse toutes. En général on doit choisir parmi les boissons utiles aux malades, celles qui leur sont le plus agréables, leur en offrir souvent, mais sans jamais faire violence à leur goût & à leur désir.

effets de chaque chose , trouveront au contraire , que bien loin d'outrer , j'expose foiblement leur sentiment , qui est celui de tous les bons Médecins depuis plus de deux mille ans ; celui que la raison approuve , & que l'expérience confirme tous les jours. Les erreurs que je viens de combattre , coûtent des millions d'hommes à l'Europe.

§. 25. Il ne faut pas omettre que , lors même que le malade a le bonheur de ne pas mourir , malgré tout ce qu'on a fait pour cela , le mal n'est pas fini , & les effets des aliments & des remèdes échauffants sont de lui laisser le germe de quelque maladie de langueur , qui se fortifiant peu à peu , éclate au bout de quelque temps , & lui fait acheter la mort qu'il désire , par de longues souffrances.

§. 26. Je dois encore montrer le danger d'une autre pratique ; c'est de purger un malade , ou de lui donner l'émétique dès le commencement de la maladie. L'on fait par-là des maux infinis. Il y a des cas dans lesquels les évacuans , au commencement du mal , conviennent & sont nécessaires , ces cas seront indiqués dans d'autres chapitres ; mais tant qu'on ne les connoît pas , il faut établir comme une règle générale , que ces remèdes sont nuisibles à cette époque ; ce qui est vrai le plus souvent , & toujours quand les maladies sont purement inflammatoires.

§. 27. L'on espère , par leurs secours , d'enlever les embarras de l'estomac , la cause des envies de vomir , de la mauvaise bouche , de la soif , du mal-aise , & de diminuer le levain de la fièvre ; mais on se trompe le plus souvent , parce que les causes de ces accidents ne sont point ordinairement de nature à céder à ces évacuations. La ténacité des ordures qui sont sur la langue , doit nous faire juger de celles qui tapissent l'estomac & les intestins. L'on a beau la laver , la

gargariser, la racler, tout est inutile; ce n'est qu'après avoir fait boire le malade pendant plusieurs jours, & avoir diminué la chaleur, la fièvre & la viscosité des humeurs, qu'on peut enlever ce sédiment, qui se détache même peu à peu de lui-même; le mauvais goût se dissipe, la langue redevient belle, la soif cesse. L'histoire de l'estomac est la même que celle de la langue; aucun secours ne peut le nettoyer dans les commencements; mais en donnant beaucoup de remèdes délayants & rafraîchissants, il se nettoie lui-même, & les envies de vomir, les rapports, l'inquiétude passent naturellement & sans purgatifs.

§. 28. Non-seulement on ne fait point de bien par ces remèdes, mais on fait un mal très-considérable, en appliquant des remèdes âcres & irritants, qui augmentent la douleur & l'inflammation, qui attirent les humeurs sur ces parties, où il y en a déjà trop, qui n'évacuent point la cause de la maladie, parce qu'elle n'est pas prête à être évacuée, qu'elle n'est pas mûre; mais qui évacuent ce qu'il y a de plus liquide dans le sang, qui par-là même reste plus épais; qui évacuent la partie utile, & laissent la nuisible.

§. 29. L'évémétique sur-tout donné dans une maladie inflammatoire, & même inconsidérément dans toutes les maladies aiguës, avant que d'avoir diminué les humeurs par la saignée, & les avoir délayées par d'abondantes boissons, produit les plus grands maux; des inflammations de l'estomac, des poumons, du foie, des suffocations, des phrénésies. Les purgatifs occasionnent quelquefois une inflammation générale des boyaux qui conduit à la mort. Il n'y a point de ces cas dont l'étourderie, l'imprudence & l'ignorance ne m'aient fait voir quelques exemples. L'effet de ces remèdes, dans ces circonstances, est le même que celui du sel & du poivre qu'on mettroit

sur une langue sèche, enflammée & sale, pour l'humecter & la nettoyer.

§ 30 Il n'y a personne qui avec du bon sens ne soit en état de sentir la vérité de tout ce que j'ai dit dans ce chapitre ; & il y auroit de la prudence pour ceux-mêmes qui ne sentiroient pas la solidité de ces avis, à ne pas les braver, & les heurter trop hardiment. Il s'agit d'un objet important ; & dans une matière qui leur est étrangère, ils doivent, sans doute, quelque déférence aux avis des gens qui en ont fait l'étude de toute leur vie. Ce n'est pas moi que je veux qu'on écoute, ce sont les plus grands Médecins dont je ne suis dans ce cas que le foible organe. Quel intérêt avons-nous tous à défendre aux malades de manger, de s'étouffer, & de boire des choses échauffantes qui enflamment leur fièvre ? Quel avantage peut-il nous revenir de nous opposer au fatal torrent qui les entraîne ? Quelle raison peut persuader, que des milliers de gens pleins de génie, de savoir, d'expérience, qui passent leur vie au milieu des malades, uniquement occupés à les soigner & à observer tout ce qui leur arrive, se font illusion & se trompent sur l'effet des aliments, du régime, des remèdes ? Peut-il entrer dans des têtes sensées, qu'une garde qui conseille un bouillon, un œuf, un biscuit, mérite plus de confiance qu'un Médecin qui les défend ? Il n'y a rien de plus désagréable pour celui-ci, que d'être obligé de disputer continuellement pour ces misères, & de craindre toujours que des soins mortellement officieux ne détruisent par des aliments qui augmentent toutes les causes du mal, l'effet de tous les remèdes qu'il emploie pour les combattre, & n'enveniment la plaie à mesure qu'il la panse. Plus on aime un malade, plus on veut le faire manger ; c'est l'assassiner par tendresse.

CHAPITRE III.

Ce qu'il faut faire dans les commencements des maladies. Diète des maladies aiguës.

§. 31. **J'**Ai fait voir les dangers du régime & des principaux remèdes qu'on emploie généralement parmi le peuple. Je dois indiquer actuellement ce qu'on peut faire sans aucun risque, dans les commencements des maladies aiguës quelconques, & le régime général qui convient à toutes. Ceux qui auront envie de tirer quelque fruit de ce traité, doivent faire attention à ce chapitre; parce que dans le reste de l'ouvrage, pour éviter les répétitions, je ne parlerai du régime que quand la maladie en exigera un différent de celui que je détaillerai actuellement; & quand je dirai *qu'il faut mettre un malade au régime*, cela signifiera qu'il faut le traiter de la façon prescrite dans ce chapitre; & l'on fera tout ce que je vais indiquer relativement à l'air, aux aliments, à la boisson, aux lavements, excepté quand je prescrirai expressément autre chose; comme d'autres tisanes ou d'autres lavements.

§. 32. La plupart des maladies, (j'entends toujours aiguës ou fiévreuses) s'annoncent souvent, quelques semaines, ordinairement quelques jours à l'avance, par quelques dérangements dans la santé, comme un léger engourdissement, un peu moins d'agilité, moins d'appétit, un peu de pesanteur d'estomac, plus de facilité à se fatiguer, quelques embarras de tête, un sommeil plus pesant, mais moins tranquille & qui ne répare pas les forces comme auparavant.

moins de gaieté, quelquefois un peu d'embaras dans la poitrine, un pouls moins régulier, une disposition au froid, plus de facilité à suer, quelquefois la cessation des sueurs ordinaires. L'on peut, à cette époque, prévenir, ou au moins diminuer considérablement les maux les plus fâcheux, par des attentions aisées, que je réduis à quatre.

1^o Renoncer à tout travail violent, mais continuer cependant un exercice très-doux.

2^o Se réduire à très-peu ou à point d'aliments solides, renoncer sur-tout entièrement à la viande, au bouillon, aux œufs & au vin.

3^o Boire abondamment, c'est-à-dire, au moins un pot & demi, ou deux par jour, par petits verres, de demi-heure, en demi-heure, de la tisane (N^o 1 ou 2,) & même d'eau tiède, sur chaque pot de laquelle on mettroit un demi-verre de vinaigre. Il n'y a personne à qui ce dernier secours puisse manquer. Si l'on n'avoit pas du vinaigre, on boiroit de l'eau tiède pure, & l'on mettroit sur chaque pot quinze ou vingt grains de sel de cuisine. Ceux qui auroient du miel, feroient très-bien d'en mettre deux ou trois cuillerées dans l'eau. L'on pourroit aussi employer, avec succès, une infusion de fleurs de sureau ou de tilleul. Le petit-lait, bien clair, peut également servir.

4^o Prendre des lavements d'eau tiède ou celui qui est indiqué (N^o 5.) En suivant cette méthode, on a souvent coupé racine aux maladies les plus graves; & lorsqu'on ne peut pas les empêcher de paroître, au moins on les rend plus douces, & l'on en diminue beaucoup le danger.

§. 33. Malheureusement l'on suit une méthode toute contraire. Dès qu'on sent ces dérangements, l'on se borne à ne manger que de la viande, des œufs, du bouillon; l'on renonce

aux jardinages & aux fruits, qui seroient si utiles, & l'on boit, pour se fortifier l'estomac & chasser les vents, du vin ou quelques liqueurs qui ne fortifient que la fièvre, & ne chassent que les restes de la santé. L'on empêche par-là toutes les évacuations, l'on ne détrempe point les matieres qui occasionnent la maladie, on ne les rend point propres à être évacuées; au contraire, elles deviennent plus âcres & plus difficiles à être emmenées; au lieu que la quantité d'une boisson délayante & rafraîchissante, détrempe & détache toutes les matieres étrangères, elle éclaircit le sang, & au bout de quelques jours, tout ce qu'il y avoit de nuisible s'évacue par les selles, par les urines, ou par les sueurs.

§. 34. Quand la maladie a fait de plus grands progrès, & que le malade est déjà saisi par ce froid plus ou moins violent qui précède presque toutes les maladies, & qui est ordinairement accompagné d'un accablement total, & de douleurs dans tout l'extérieur du corps, il faut ou le mettre au lit, s'il ne peut pas rester debout, ou qu'il se tienne tranquillement assis, un peu plus couvert que de coutume, & qu'il boive tous les quarts d'heure un petit verre chaud de la boisson (N^o 1 ou 2,) ou si elle manque, de quelqu'une de celles dont j'ai parlé §. 32.

§. 35. Les malades veulent qu'on les couvre beaucoup pendant le froid; mais il faut être extrêmement attentif à les découvrir dès qu'il diminue, afin que, quand la chaleur commence, ils n'aient rien de plus que leurs couvertures ordinaires; il seroit même à souhaiter qu'ils eussent moins. Les paysans couchent sur une couette & sous un duvet qui est d'un poids immense, & la chaleur que donne la plume est très-fâcheuse.

pour les fiévreux ; cependant , comme ils y sont accoutumés , on peut tolérer cette coutume pendant une partie de l'année , mais pendant les chaleurs , ou toutes les fois que la fièvre est extrêmement forte , ils doivent coucher sur la paille , ils en seront infiniment mieux , & rejeter le duvet , pour ne se couvrir que de draps ou de quelque autre chose moins dangereuse que la plume. L'on ne peut croire que quand , comme moi , l'on en a été témoin , combien l'on soulage le malade en lui ôtant son duvet. Le mal prend sur le champ une nouvelle face.

§ 36. Dès que la chaleur est venue , & que la fièvre est bien déclarée , l'on doit pourvoir au régime du malade.

I. Il faut avoir soin que l'air de la chambre ne s'échauffe pas trop ; qu'il y ait le moins de monde , & qu'on y fasse le moins de bruit possible ; que personne ne parle au malade sans nécessité. Il n'y a rien qui augmente plus la fièvre & fasse plus rêver que trop de personnes dans la chambre , & sur-tout auprès du lit : elles gâtent l'air , elles en empêchent le renouvellement , & la variété des objets occupe le cerveau. Il faut , quand le malade a été à la selle ou qu'il a uriné , emporter ces excréments le plutôt possible. Il faut nécessairement ouvrir les fenêtres soir & matin , au moins un quart d'heure chaque fois , & ouvrir en même-temps une porte , afin que l'air se renouvelle. Mais comme il ne faut pas qu'il y ait un courant d'air sur le malade , on tirera dans le même temps les rideaux de son lit , & s'il n'en avoit point , on en fait , dans le moment , en mettant autour de lui des chaises avec quelques habits qui le garantissent. Si la saison est extrêmement rigoureuse , il suffit d'ouvrir quelques minutes

Chaque fois ; en été , il faut qu'il y ait au moins une fenêtre ouverte jour & nuit (1). Il est aussi très-utile de brûler un peu de vinaigre sur une pelle rouge , cette fumée corrige la putridité de l'air. Dans les grandes chaleurs , quand l'air de la chambre est brûlant , & que le malade en est fort incommodé , on peut arroser de temps en temps le plancher , & mettre dans la chambre quelques grosses branches de saule ou de frêne , qui trempent dans des seaux d'eau.

§. 37. 2. Par rapport à la nourriture du malade , il ne prendra rien du tout de solide ; mais on peut lui préparer , par-tout & en tout temps , la nourriture suivante , qui est une des plus saines , & sans contredit la plus simple. Prenez une demi-livre de pain , la grosseur d'une noisette de beurre , ou même point , & un pot d'eau ; faites cuire le tout jusqu'à ce que le pain soit presque entièrement défait ; on le passe , & l'on en donne une demi-quarte au malade de trois en trois , ou de quatre en quatre heures , & même plus rarement , si la fièvre étoit extrêmement forte. Ceux qui ont des grus , de l'orge , des pois , de l'abermel , du riz , peuvent en prendre cuits de la même façon , avec quelques grains de sel (2).

(1) Il seroit très-dangereux de laisser les fenêtres ouvertes pendant toute la nuit dans les pays chauds ; on fait même qu'en quelques endroits cette pratique seroit mortelle.

Dans l'été , sur-tout si le vent du midi regne , s'il y a beaucoup de sercin & d'humidité , on ne doit point , à notre avis , tenir une fenêtre ouverte pendant toute la nuit ; il faut se contenter de renouveler l'air de la chambre de temps en temps , & lorsqu'on s'aperoit d'une mauvaise odeur , ou d'une trop grande chaleur.

(2) On donne à Lyon des bouillons de viande aux malades ; on les donne en général trop forts & trop souvent. Cet abus , contre lequel les Médecins ne cessent de

§. 38. L'on peut aussi leur permettre, au lieu de ces especes de soupes, des fruits d'été crus, & en hiver des pommes cuites, ou des prunes & des cerises seches & cuites. Les gens instruits ne seront pas surpris de voir ordonner les fruits dans les maladies aiguës; ils en voient les succès tous les jours; ce conseil ne révoltera que ceux qui sont encore trop imbus des anciens préjugés; mais en réfléchissant, ils sentiront que ces fruits qui désalterent, rafraîchissent, abattent la fièvre, corrigent la bile corrompue & échauffée, entretiennent la liberté du ventre & font couler les urines, sont l'aliment le plus convenable pour les fiévreux. Aussi ils le désirent ardemment; & j'en ai vu plusieurs qui ne s'étoient guéris qu'en mangeant en cachette une grande quantité de ces fruits qu'ils désiroient avec passion, & qu'on leur refusoit. Ceux qui ne sentiront pas ces raisons, peuvent au moins hasarder un essai sur ma parole; leur propre expérience les convaincra bientôt de l'utilité de cette espece d'aliment. L'on peut donc hardiment donner dans toutes les fièvres continues des cerises, des griottes, des fraises, des raisins de mars, des framboises, des mûres; mais il faut que tous ces fruits soient très-mûrs. Les pommes, les poires, les prunes sont moins fondantes, moins remplies de jus, & conviennent moins. Il y a cependant quelques especes de poires extrêmement aqueuses, telles que le doyné, les dis-

s'élever, entraîne avec lui mille maux. Si les malades étoient réduits à leur seul instinct, ils refuseroient ces bouillons. L'abus de leur raison les rend plus malheureux que les brutes.

Nous ne saurions trop recommander de faire les bouillons légers avec le mouton, le veau & peu ou point de bœuf, sans volaille, sur-tout dans le commencement des maladies. Nous préférons même souvent ceux que M. Tissot prescrit ici avec du pain & du beurre.

férentes especes de beurré, le saint-germain, la virgouleuse, le sucré-verd, la royale d'été, qu'on peut employer ; on peut aussi prendre un peu de jus de prunes bien mûres, avec de l'eau. J'ai vu cette dernière boisson désaltérer un malade mieux qu'aucune autre. L'attention qu'on doit avoir, c'est de n'en pas prendre de grosses quantités à la fois, sans quoi l'estomac seroit surchargé, & le malade souffriroit ; mais si l'on en prend souvent & peu, il n'y a rien de plus salutaire. Ceux que leur situation met à même d'avoir des oranges douces ou des citrons, peuvent également en manger les cœurs avec succès ; il faut rejeter l'écorce qui échauffe.

§ 39. 3. L'on doit faire usage d'une boisson qui désaltère, abatte la fièvre, délaie, relâche & aide les évacuations par les selles, les urines & la transpiration. Toutes celles dont j'ai parlé dans les chapitres précédents, réunissent toutes ces qualités. L'on peut aussi mettre un verre, ou un verre & demi du jus des fruits dont je viens de parler, dans un pot d'eau.

§. 40. Les malades doivent boire au moins deux ou trois pots par jour, souvent & peu à la fois, c'est-à-dire, un verre tous les quarts d'heure. Il faut que la boisson ait perdu le grand froid.

§. 41. 4. Si le malade ne va pas tous les jours deux fois du ventre, si les urines ne sont pas abondantes, ou si elles sont rouges, si le malade rêve, si la fièvre est forte, les maux de tête & de reins considérables, le ventre douloureux, les envies de vomir fréquentes, il faut donner un lavement (N^o 5,) au moins une fois par jour. Le peuple n'aime pas ce remède ; il n'y en a cependant point de plus utile dans les maladies fiévreuses, sur-tout dans les cas que je viens d'indiquer, & un lavement soulage ordinairement.

tement plus que si on buvoit quatre ou cinq fois la même quantité de liquide. L'usage des lavements dans les différentes maladies, sera déterminé en parlant de chacune ; mais il ne faut jamais les donner dans le moment où le malade a une sueur qui le soulage.

§. 42. 5. Tant que le malade en aura la force, il faut qu'il se tienne tous les jours hors du lit une heure, & plus s'il le peut ; mais au moins une demi-heure. Cela diminue la fièvre, le mal de tête & les rêveries. Il faut éviter de lever le malade pendant qu'il auroit une sueur de nature à le soulager ; mais ces sueurs ne viennent jamais que sur la fin des maladies, & après que le malade a eu beaucoup d'autres évacuations.

§. 43. 6. On lui raccommode son lit tous les jours pendant qu'il sera levé, & l'on changera les linges, tant du lit que du malade, tous les deux jours si on le peut. Un préjugé pernicieux établit une pratique contraire, qui est très-dangereuse. On craint de sortir le malade du lit, on le laisse dans des linges pourris, chargés de corruption, & qui par-là, non-seulement entretiennent la maladie, mais peuvent même lui donner un caractère de malignité. Je le réitere, rien n'entretient la fièvre & les rêveries comme de ne point sortir du lit & de ne point changer de linge ; & j'ai fait cesser par ce double moyen, sans aucun autre secours, des rêveries qui duroient depuis douze jours, sans interruption. L'on dit que le malade est trop foible, mais c'est une mauvaise raison ; il faut qu'un malade soit presque mourant pour ne pas soutenir cette opération, qui, lors même qu'il l'éprouve pour le moment, augmente ses forces, & diminue ses maux d'abord après. Un avantage que les malades retirent du séjour
hors

Hors du lit, c'est que les urines coulent plus abondamment & avec facilité. L'on en voit quelquefois qui n'urinent point du tout, si on ne les sort pas du lit.

Il y a un très-grand nombre de maladies aiguës que ce seul régime guérit radicalement, & il les adoucit toutes. Si on ne l'emploie pas, les remèdes sont le plus souvent inutiles. Il seroit à souhaiter que le peuple fût que l'on ne peut pas brusquer les maladies; qu'elles doivent avoir un certain cours, & que l'usage des remèdes violents qu'il aime à employer, peut bien les abrégéer en le tuant, mais ne guérit jamais plus vite, & au contraire rend la maladie plus fâcheuse, plus longue, plus opiniâtre, & laisse souvent des suites qui le font languir toute sa vie.

§. 44. Ce n'est pas assez de bien conduire la maladie, il faut encore soigner la convalescence qui est toujours un état de foiblesse, & par-là même de langueur. Le même préjugé qui tue les malades en les forçant à manger pendant que la maladie est dans sa force, s'étend sur la convalescence, & la rend fâcheuse & longue, ou produit des rechûtes quelquefois mortelles, souvent des maux chroniques. A mesure que la fièvre diminue, on peut insensiblement augmenter la quantité de la nourriture; mais tant qu'il en reste, il convient de s'en tenir aux aliments que j'ai indiqués. Dès qu'elle est finie, on peut passer à des aliments différents, & prendre un peu de viande blanche, moyennant qu'elle soit tendre, du poisson, un peu de bouillon, quelques œufs, du vin trempé. Ces aliments qui sont utiles & servent à réparer les forces, quand on en use modérément, retardent la guérison dès qu'on en prend un peu trop; parce que l'estomac étant extrêmement affoibli par la maladie & par les

remèdes , n'est capable que d'une très-petite digestion ; & si on lui donne au-delà de ses forces , tout ce qu'on prend ne se digere point , mais se corrompt (1). Il survient de fréquents retours de fièvre , un abattement continuel , des maux de tête , un assoupissement sans pouvoir dormir , des douleurs & des chaleurs dans les bras & dans les jambes , de l'inquiétude , de la mauvaise humeur , des vomissements , des diarrhées , des obstructions , quelquefois une fièvre lente & des dépôts de pus.

L'on prévient tous ces maux en se contentant de très-peu d'aliments ; & si l'on veut fortifier un convalescent , il faut le tenir à une diète légère. Ce n'est pas ce qu'on avale qui nourrit , ce n'est que ce que l'on digere. Le convalescent qui avale peu , le digere & se fortifie ; celui qui avale beaucoup , ne le digere pas , & bien-loin d'être nourri & fortifié , il périt peu à peu.

§. 45. L'on peut réduire au petit nombre de règles suivantes ce qu'il y a de plus essentiel à observer pour terminer parfaitement les maladies aiguës , & empêcher qu'elles ne laissent quelques vices dans la santé.

1. Que les convalescents comme les malades prennent très-peu à la fois , & fréquemment.
2. Qu'ils ne prennent jamais qu'une forte d'aliment dans un repas , & qu'ils n'en changent pas trop souvent.

(1) Les convalescents ne doivent jamais oublier qu'ils ont toujours beaucoup plus d'appétit que de besoin & de force pour digérer ; que c'est à leur besoin combiné avec la force de leur estomac , à déterminer la quantité d'aliments qu'ils peuvent prendre sans s'incommoder , & que quoique le préjugé populaire soit que dans la convalescence , il faut manger peu & souvent , ils ne doivent faire entrer de nouveaux aliments dans leur estomac que lorsque ceux du repas précédent seront bien digérés.

3. Qu'ils mâchent avec beaucoup de soin tout ce qu'ils prennent de solide.

4. Qu'ils diminuent la quantité de la boisson. La meilleure, pour le général, est de l'eau, avec un quart ou un tiers de vin blanc.

Une trop grande quantité de boisson à cette époque, empêche l'estomac de reprendre ses forces, nuit à la digestion, entretient la faiblesse, augmente le penchant à l'enflure des jambes, quelquefois même occasionne une fièvre lente, & jette le malade dans une langueur.

5. Qu'ils se promettent le plus souvent qu'ils pourront, à pied, en voiture, à cheval. Ce dernier exercice est le plus salutaire de tous, & les trois quarts des laboureurs, qui sont à même dans ce pays de se procurer cet avantage sans qu'il leur en coûte rien, ont grand tort de le négliger. Ceux qui voudront en faire usage, doivent monter avant leur plus grand repas, qui doit être celui du milieu du jour, & jamais après. L'exercice pris avant le repas fortifie les organes de la digestion, qui ensuite se fait mieux; si on le prend après, il la trouble.

6. Comme ordinairement ils sont moins bien le soir, il faut qu'à ces heures ils prennent très-peu d'aliments; leur sommeil en sera plus tranquille, & les réparera mieux.

7. Ils ne doivent rester au lit que sept ou huit heures.

8. L'enflure des jambes qui survient presque tous n'est pas dangereuse, & se dissipe d'elle-même quand ils sont sobres & qu'ils prennent du mouvement.

9. Il n'est pas nécessaire qu'ils aillent tous les jours du ventre; mais il ne faut pas qu'ils soient resserrés plus de deux ou trois jours; & si cela arrivoit, il faudroit leur donner un lavement le

troisième jour, & même plutôt si l'on voyoit que la constipation leur occasionnât de la chaleur, des gonflements, de l'inquiétude, des maux de tête.

10. S'il leur reste beaucoup de foiblesse, si l'estomac est dérangé, s'ils ont de temps en temps un peu de fièvre, ils prendront trois prises par jour du remède N^o 14, qui rétablit les digestions, rappelle les forces & chasse la fièvre.

11. Il ne faut pas qu'ils reprennent trop tôt leur travail. Cette mauvaise coutume empêche journellement plusieurs payfans de se remettre jamais parfaitement bien, & de reprendre leurs premières forces. Pour n'avoir pas su se reposer pendant quelques jours, ils ne redeviendront jamais aussi robustes ouvriers qu'ils l'étoient auparavant, & ce travail précocé leur fera perdre dans la suite, chaque semaine de leur vie, plus de temps qu'ils n'en ont gagné une seule fois. Je vois tous les jours des laboureurs, des vigneron, des manœuvres languissants; presque tous datent le commencement de leurs langueurs depuis quelque maladie aiguë, qui par le manque de ménagement dans la convalescence, n'a pas été bien guérie. Un repos de sept ou huit jours de plus leur auroit épargné toutes ces infirmités; mais c'est ce qu'on a peine à leur faire comprendre. Le peuple dans ce cas & dans beaucoup d'autres, ne fait calculer que pour le jour, & n'étend point ses vues au lendemain; il ne fait faire aucun sacrifice à l'avenir; il en faut cependant pour se le rendre favorable.



C H A P I T R E I V.

Inflammation de Poitrine.

§. 46. **L'**Inflammation de poitrine ou Péripleurisie, ou Fluxion de poitrine, est une inflammation du poumon, & plus ordinairement d'un seul de ses côtés. Les signes qui la font connoître sont un frisson plus ou moins long, pendant lequel le malade est quelquefois fort inquiet & angoissé, symptôme essentiel, & qui m'a servi plus d'une fois à distinguer cette maladie à coup sûr dès son premier moment; la chaleur qui suit le frisson, & qui pendant quelques heures est souvent mêlée de retour de froid; le pouls est vite, assez fort, médiocrement plein, dur & réglé, quand le mal n'est pas violent; petit; mol, irrégulier quand la maladie est très-grave; un sentiment légèrement douloureux dans l'un des côtés de la poitrine; quelquefois une espèce de serrement sur le cœur; d'autres fois des douleurs dans tout le corps, sur-tout le long des reins; de l'oppression, au moins le plus souvent, car quelquefois il y en a peu; la nécessité d'être presque toujours couché sur le dos, ne pouvant l'être que très-rarement sur les côtés; une toux quelquefois sèche, & alors elle est plus douloureuse, d'autres fois accompagnée de crachats plus ou moins pleins de sang, souvent de sang pur; une douleur, ou au moins une pesanteur de tête, souvent des rêveries, presque toujours le visage rouge; d'autres fois de la pâleur & un air étonné dès le commencement, ce qui est d'un fâcheux présage; les levres, la langue, le palais, la peau sèche, l'haleine chaude, les urines

peu abondantes & rouges dans le commencement ; plus abondantes , moins rouges , & déposant beaucoup de sédiment dans la suite ; fréquemment de l'altération , quelquefois des envies de vomir dans le commencement , qui en imposent à gens peu instruits , ont souvent porté à donner un émétique qui est mortel , sur-tout à cette époque (1) : une chaleur universelle ; un redoublement presque tous les soirs , pendant lequel la toux est plus aigre & les crachats moins abon-

(1) Lorsque l'inflammation de poitrine est simple , sans aucun amas d'aliments corrompus & de glaires dans l'estomac , ce qu'on connoît par l'absence des symptômes suivants , les émétiques sont un remède très-nuisible ; en irritant & mettant l'estomac en convulsion , ils augmentent la fièvre , la chaleur , la couenne inflammatoire du sang & la maladie ; mais lorsque des envies de vomir fréquentes & pressantes , une amertume dans la bouche , des renvois aigres & glaireux , une langue salie & humide , joints à une nourriture trop succulente & trop abondante , une vie sédentaire dans un air chargé de vapeurs aqueuses qui facilite peu les digestions & la transpiration , pendant que le malade jouissoit de sa santé , annoncent que les amas de matière putride dans l'estomac sont la cause de la plus grande partie des symptômes ; de petites doses de Kermès minéral , ou à son défaut de tartre stybié , mêlés , si l'on veut en adoucir encore l'action , avec un peu de manne , qui excitent en même temps la sueur , sont un remède aussi admirable que dangereux dans le cas précédent. Il est même des épidémies , des pays , (comme à Lyon où on mange beaucoup , où les brouillards fréquents relâchent les fibres , ralentissent la transpiration & les digestions) , dans lesquels cette putridité des premières saignées est souvent très-utile. Mais nous ne devons pas craindre de le dire , on donne dans cette ville beaucoup trop fréquemment de trop hautes doses d'émétique. On ne distingue point assez les cas où il convient , de ceux où il est nuisible ; on le place par-tout dès les commencements , parce qu'accoutumé à voir de la putridité , on croit toujours la retrouver : la moindre nausée en impose , & jette dans une erreur quelquefois funeste ; elle le seroit encore plus dans les campagnes , où une vie sobre , un exercice continuel assurent que les digestions sont communément faciles.

dants. Les meilleurs crachats sont ceux qui ne sont ni trop liquides, ni trop durs, mais d'une consistance médiocre, ressemblant à ce qu'on crache sur la fin du rhume, mais plus jaunes & mêlés d'un peu de sang qui diminue peu à peu, & disparoît ordinairement avant le septieme jour. Quelquefois l'inflammation monte le long de la trachée-artere, & occasionne au malade une suffocation & un sentiment douloureux quand il avale, qui lui persuade qu'il a un mal de gorge.

§. 47. Quand le mal est très-violent, ou quand il le devient, le malade ne peut respirer qu'assis; le pouls devient très-petit & très-vîte; le visage devient livide, la langue noire, les yeux s'égarer, le malade a une angoisse inexprimable; il s'agite continuellement dans son lit; quelquefois un bras est dans une espece de paralysie; les rêveries ne le quittent point, il ne peut ni veiller, ni dormir; la peau de la poitrine & du col se couvre quelquefois, sur-tout quand l'air est étouffé & le mal extrême & violent, de taches livides plus ou moins considérables, qu'on doit appeller taches pétéchiales, & qu'on appelle mal-à-propos dans ce pays le pourpre; les forces s'épuisent, la difficulté de respirer augmente d'un moment à l'autre; le malade tombe dans une léthargie, & meurt bientôt d'une mort affreuse & assez commune dans les campagnes par l'effet des remedes échauffants qu'on emploie dans ce cas. L'on a vu l'usage de ces remedes augmenter la maladie à un tel point, que le cœur se fendoit, comme l'ouverture du cadavre l'a prouvé.

§. 48. Si la maladie attaque tout-à-coup & avec violence, si le froid dure plusieurs heures, & s'il est suivi d'une chaleur brûlante; si le cerveau s'embarrasse dès le commencement, si

le malade a une petite diarrhée avec tenesme, s'il craint le lit, s'il sue trop ou s'il a la peau extrêmement aride, si son caractère paroît changé, s'il a beaucoup de peine à cracher, la maladie est très-dangereuse.

§. 49. Il faut d'abord mettre le malade au régime, & avoir soin qu'il ne boive jamais trop froid. Sa boisson doit être la tisane d'orge N^o 2, ou le lait d'amandes N^o 4, ou celle N^o 7. Les jus d'herbes qui entrent dans cette dernière, font un excellent remède dans ce cas, parce qu'ils fondent puissamment ce sang épais qui forme l'inflammation.

Pendant que la fièvre est extrêmement violente, que le malade ne crache pas suffisamment, qu'il rêve, qu'il a très-mal à la tête, ou qu'il crache le sang pur, il faut donner le lavement N^o 5. trois fois, ou au moins deux fois dans vingt-quatre heures. Mais le remède principal, c'est la saignée. Dès que le froid a fini, il faut tirer tout à la fois douze onces de sang, & même si le malade est jeune & robuste, quatorze ou seize. Cette forte saignée soulage plus que si l'on en tiroit vingt-quatre onces en trois fois.

§. 50. Quand la maladie est telle qu'elle est décrite (§. 46.), cette saignée soulage considérablement le malade pendant quelques heures; mais le mal revient; & pour prévenir cela, il faut, à moins que tout n'aille extrêmement bien, réitérer la saignée au bout de quatre heures, & tirer encore douze onces de sang: souvent cela suffit. Mais si au bout de huit ou dix heures la maladie paroïssoit se ranimer, il faudroit réitérer une troisième & même une quatrième fois. Mais en employant les autres secours nécessaires, j'ai rarement eu besoin de cette quatrième saignée, & fréquemment je m'en tiens aux deux premières.

S'il y a plusieurs jours que la maladie dure quand on commence à la traiter, & si la fièvre est encore forte, la respiration difficile; si le malade ne crache pas ou s'il crache trop de sang, il faut, sans s'embarrasser du jour, faire une saignée, fût-ce le dixième. (1)

§. 51. Le sang dans cette maladie, & dans toutes les autres maladies inflammatoires, est extrêmement épais; & presque d'abord qu'on l'a tiré il se forme dessus cette peau blanche, coriace, que chacun connoît, & qu'on appelle *croûte pleurétique*. L'on regarde comme un bien lorsque dans chaque saignée elle devient moins dure & moins épaisse que dans les précédentes; ce qui est généralement vrai, si en même-temps le malade se trouve mieux; mais si l'on ne faisoit attention qu'au sang seul, on se tromperoit souvent. Il arrive même que dans l'inflammation de poitrine la plus violente, cette croûte ne se forme point, ce qu'on regarde comme un signe très-dangereux. Il y a d'ailleurs à cet égard plusieurs bizarreries qui dépendent des plus petites circonstances; ainsi il ne faut point se fonder uniquement sur cette croûte pour régler les saignées; & en général il ne faut pas trop croire que l'état du sang dans la palette puisse nous faire ju-

(1) Avec d'autant plus de circonspection cependant que la maladie étant devenue plus ancienne, & l'humeur viciée plus difficile à déplacer, à résoudre, il faut attendre une coction des crachats, que la nature n'opere souvent qu'avec peine, qu'elle opérera d'autant plus imparfaitement & plus tard, qu'elle sera plus affoiblie. On a souvent vu les derniers efforts de la nature manqués par des redoublements qui en ont imposé à des Praticiens éclairés d'ailleurs, & leur ont fait ouvrir la veine des malades peu d'heures avant leur mort, parce que le pouls étoit fort dur & fréquent. La foiblesse extrême du malade est le signe auquel on doit reconnoître ces derniers efforts.

ger avec certitude de son véritable état dans le corps.

§. 52. Quand le malade est dans l'état décrit (§. 47.) non-seulement la saignée ne le soulage point, mais quelquefois même elle nuit par le prompt affoiblissement dans lequel elle le jette. En général dans ce cas tous les remèdes sont inutiles; & c'est toujours une très-mauvaise marque dans cette maladie, quand la saignée ne soulage pas, ou quand il y a des circonstances qui obligent à la ménager. (1)

§. 53. L'on mettra tous les jours les jambes une demi-heure dans un bain d'eau tiède, en enveloppant exactement le malade, afin que le froid n'arrête pas la transpiration que le bain favorise.

§. 54. De deux en deux heures il prendra quelques cuillerées de la potion N^o 8, qui facilite toutes les évacuations, & principalement les crachats.

§. 55. Quand l'oppression est considérable & la toux sèche, l'on fait respirer au malade la vapeur de l'eau bouillante, dans laquelle on a mis un peu de vinaigre. Pour cela on s'y prend de deux façons, ou en mettant sous le visage du malade qui doit être assis, un vase rempli de cette

(1) Lorsque la vivacité des symptômes, la foiblesse des malades & l'épidémie régnante font craindre que l'inflammation se termine promptement par une gangrene mortelle, on doit mettre de bonne heure en usage les antiseptiques les plus actifs, (en laissant de côté les saignées qui ont rarement lieu dans ce cas.) On donnera donc de bonne heure de fréquentes, mais de petites doses de camphre, un grain toutes les heures ou toutes les deux heures, mêlé avec six ou dix fois autant de nitre purifié, & suffisamment de conserve de fleurs de bourrache, pour en former un bol. On pourra y joindre des médicaments expectorants, tels que les cloportes préparés, le safran oriental, & un quart de grain de kermès minéral, si les crachats ont de la peine à sortir.

eau chaude, & en enveloppant la tête du malade & le vase avec un linge qui retient la vapeur, ou en lui tenant devant la bouche une éponge trempée dans cette même liqueur bouillante. La seconde méthode est moins efficace, mais elle fatigue moins le malade. Quand le mal est très-pressant, on emploie au lieu d'eau le vinaigre pur, & souvent cette vapeur a sauvé des malades qui paroissent au bord du tombeau; mais il faut qu'elle soit continuée pendant plusieurs heures.

§. 56. L'on applique aussi avec succès sur la gorge & sur la poitrine les remèdes N^o 9.

§. 57. Quand la fièvre est extrêmement forte, il faut donner toutes les heures une cuillerée de la potion N^o 10, mêlée à une tasse de la tisane (1); mais sans que cela fasse rien diminuer de la quantité des autres boissons, qu'on peut prendre immédiatement après.

§. 58. Tant que le mal empire ou reste dans le même état, il faut continuer les mêmes secours; mais si le troisieme (ce qui est rare) le quatrieme, le cinquieme jour, le mal prend une tournure plus favorable, si les redoublements sont moins violents, la toux moins forte, les crachats moins sanguinolents, la respiration plus aisée, la tête plus dégagée, la langue un peu moins sèche, les urines moins rouges & plus

(1) L'usage des acides dans les inflammations de poitrine, exige quelques attentions. Lorsque le malade y répugne, lorsque la langue est humide, l'estomac embarrassé & le tempérament mol, lorsque la toux est très-vive, sans une grande altération, on doit s'en abstenir. Mais lorsque l'inflammation est jointe à une langue sèche, beaucoup d'altération, d'ardeur & de fièvre, ils rendent les plus grands services. On peut commencer à donner des oranges douces coupées en travers, arrosées de sucre; on passera ensuite à une limonade légère, & enfin à de petites doses de la potion Numero 10, si elle devient nécessaire.

abondantes , il suffit alors de se tenir au régime , & de prendre un lavement tous les soirs. Souvent le redoublement du quatrieme jour est le plus fort.

§. 59. La maladie acheve de se dissiper par les crachats , & souvent par les urines , qui le septieme ou le onzieme jour , quelquefois dans les jours intermédiaires , commencent à déposer un sédiment d'un blanc roux très-abondant , quelquefois un vrai pus. Ensuite il survient des sueurs qui alors sont favorables autant qu'elles étoient nuisibles au commencement.

§. 60. Quelques heures avant que les évacuations dont je parle paroissent , il survient quelquefois différents accidents très-effrayants , comme de l'angoisse ; des palpitations , de l'irrégularité dans le pouls , plus d'oppression , des mouvements convulsifs , (c'est ce qu'on appelle l'état critique) ; mais ils ne sont pas dangereux , moyennant qu'on ne fasse point de mal. Ces accidents dépendent de l'humeur purulente qui se déplace , circule dans les humeurs & irrite différentes parties , jusqu'à ce que l'évacuation ait commencé ; alors tous les accidents finissent , & ordinairement le sommeil revient. Mais je ne puis trop insister sur la nécessité de la prudence dans ces circonstances. Quelquefois c'est la foiblesse ; d'autres fois les convulsions ou quelque autre accident , qui effraient. Si l'on fait , comme il arrive tous les jours , la sottise d'ordonner des remedes particuliers pour ces accidents , comme des cordiaux spiritueux , de la thériaque , des confectons , du castor , de la rue , l'on trouble la nature dans ses opérations , la crise ne se fait point , la matiere qui devoit s'évacuer ou par les selles , ou par les urines , ou par la sueur , ne s'évacue point , mais elle se dépose sur quelque partie interne ou externe. Si c'est sur une partie interne , le malade

meurt d'abord , ou il se forme une nouvelle maladie plus fâcheuse & moins guérissable que la première. Si c'est sur l'extérieur du corps , le malheur est moins grand , & il faut , dès qu'on s'en apperçoit , mettre sur cette partie des cataplasmes émollients , qui l'amènent à maturité , & l'ouvrir dès qu'on le peut.

§. 61. Pour prévenir ces accidents , il faut , quand les symptomes effrayants dont j'ai parlé surviennent , ne rien changer du tout au traitement , excepté qu'on doit donner le lavement émollient N° 5 , & appliquer de deux en deux heures une flanelle trempée dans l'eau tiède , qui couvre tout le ventre , & fasse presque tout le tour du corps derrière les reins. L'on peut aussi augmenter un peu la quantité de la boisson , & diminuer celle de la nourriture pendant tout le temps que cet état violent dure.

§. 62. Je n'ai point parlé d'émétiques ni de purgatifs , parce qu'ils sont tout-à-fait contraires dans cette maladie. (1) Les anodins ou remèdes propres à faire dormir , sont aussi généralement mauvais ; il y a quelques cas cependant dans lesquels ils peuvent être utiles ; mais ces cas sont si difficiles à connoître qu'on ne doit jamais se permettre ces remèdes quand on n'a pas un Médecin. J'ai vu plusieurs malades qu'ils ont jeté , pris mal-à-propos , dans une Phthisie incurable. Lorsque tout est bien allé , ordinairement le malade est très-bien le quatorzième jour , & alors on peut , s'il a appétit , le mettre au régime des convalescents. S'il a encore du dégoût , la

(1) Lorsqu'il y a une putridité abondante dans les premières voies , on est obligé d'user des purgatifs comme des émétiques : on attendra dans ces cas que l'expectoration soit bien établie , & que la fièvre soit un peu calmée pour donner les plus doux , & les réitérer même dans des intervalles plus ou moins éloignés.

bouche mauvaife, la tête peſante, on doit le purger avec la potion N^o II.

§. 63. Il ſurvient quelquefois des ſaignemens de nez, même après pluſieurs ſaignées, qui ſont très-favorables & ſoulagent ordinairement beaucoup plus que les ſaignées. On doit ſ'attendre à ces ſaignemens lorsqu'après les ſaignées le malade eſt mieux à pluſieurs égards, & qu'il lui reſte cependant encore un grand mal de tête avec les yeux viſ & le nez rouge. Il ne faut rien faire pour les arrêter, ce qui ſeroit très-dangereux; ils ſ'arrêtent d'eux-mêmes. D'autres fois, mais plus rarement, la maladie ſe diſſipe par une diarrhée légèrement douloureuſe de matieres bilieufes.

§. 64. Si les crachats ſe ſuppriment tout-à-coup, ſans qu'il ſurviene aucune autre évacuation, l'oppreſſion & l'angoiſſe reviennent d'abord, & le danger eſt preſſant. Si la maladie n'eſt pas fort avancée, ſi le malade eſt robuste, ſ'il n'a pas été beaucoup ſaigné, ſ'il y avoit encore du ſang dans les crachats, ſi le pouls eſt fort ou dur, il faut ſur le champ ſaigner au bras, faire respirer continuellement la vapeur d'eau chaude & de vinaigre, & faire boire beaucoup de la tiſane N^o 2, plus chaude qu'à l'ordinaire. Si les circonſtances ſont oppoſées, au lieu de la ſaignée, il faut appliquer deux véſicatoires aux jambes, & faire boire beaucoup de la tiſane N^o 12.

Les cauſes qui produiſent le plus ſouvent cette ſuppreſſion des crachats ſont, 1^o un refroidiſſement ſubit, 2^o l'air trop chaud, 3^o les remedes trop chauds, 4^o les ſueurs trop abondantes, 5^o un purgatif pris mal-à-propos, 6^o quelque paſſion trop vive.

§. 65. Quand on n'a pas ſaigné ſuffiſamment ou aſſez tôt; quelquefois même, comme je l'ai

vu, quand on a si fort affoibli le malade par trop de saignées, que les évacuations par les selles, les urines, les crachats, la transpiration, ne se font pas bien faites; quand ces évacuations ont été dérangées par quelques autres causes, ou que la maladie n'a pas été bien traitée, les vaisseaux enflammés ne se débarrassent pas de l'humeur qui les engorge; mais il arrive dans le poumon ce que chacun voit arriver tous les jours sur la peau. Si une tumeur inflammatoire ne se résout pas, si elle ne se dissipe pas insensiblement, elle devient abcès. Il en est de même du poumon, si l'inflammation ne se dissipe pas, elle se change en abcès qu'on appelle *vomique*; & cet abcès, comme ceux qu'on voit à l'extérieur, reste souvent enfermé long-temps dans son sac, sans que ce sac se creve & que le pus s'épanche.

§. 66. Si l'inflammation n'étoit pas extrêmement profonde dans le poumon, & qu'elle s'étendît jusques à sa surface, c'est-à-dire près des côtes, le sac creve à l'extérieur du poumon, & le pus se répand dans la cavité de la poitrine entre le poumon, les côtes & le diaphragme: (c'est cette membrane qui sépare la poitrine du ventre.) Quand l'inflammation est plus profonde, alors l'abcès se creve dans l'intérieur même du poumon. Si l'ouverture est petite de façon qu'il ne puisse sortir que peu de pus à la fois, si la quantité totale du pus n'est pas considérable, si le malade est encore fort, il crache ce pus & se trouve soulagé. Mais si la vomique est considérable, ou si l'ouverture est grande, & qu'il se répande une grande quantité de pus à la fois, ou si le malade est très-foible, il meurt dans le moment où la vomique s'ouvre, & cela quelquefois lorsqu'on s'y attend le moins. J'ai vu un malade mourir en portant une cuillerée de soupe à sa bouche; un autre en se mouchant. Il

n'y avoit aucun symptome qui pût faire croire leur mort plus prochaine dans ce moment que quelques heures auparavant. Le pus sort ordinairement par la bouche après la mort, & les cadavres sont très promptement corrompus.

§. 67. L'on appelle *vomique couverte*, celle qui n'a pas percé, *ouverte* celle qui est rompue. Il est important de traiter exactement cette matiere, parce que ces vomiques tuent beaucoup de gens dans les campagnes, sans qu'on soupçonne même de quoi ils meurent. (1) J'en ai eu un exemple il n'y a que quelques jours chez un Régent ou maître d'école de village. Il avoit une vomique couverte très-considérable dans le poumon gauche, qui étoit la suite d'une inflammation de poitrine mal conduite dans les commencements. Il me parut qu'il ne pouvoit pas vivre vingt-quatre heures; & il mourut en effet dans la nuit, après des angoisses inexprimables. J'ai lieu de croire qu'il mourut quand la vomique creva: il sortit beaucoup de pus de sa bouche après la mort.

§. 68. L'on ne peut ni voir ni toucher ce qu'il y a dans la poitrine; c'est ce qui fait que souvent l'on n'a pas connu les vomiques. Les signes suivans font présumer qu'elles se forment. Les évacuations qui sont nécessaires pour la guérison, n'ont pas eu lieu dans les quatorze premiers jours. Au bout de ces quatorze jours le malade n'est pas guéri, ni même considérablement soulagé, mais au contraire la fièvre continue d'être assez forte, avec un pouls toujours vîte, ordinai-

(1) Les vomiques sont beaucoup plus fréquentes à la campagne que dans les villes par le défaut de secours, & surtout de saignées dans le commencement des inflammations de poitrine. C'est un des plus forts arguments qu'on puisse faire en faveur des saignées modérées, faites de bonne heure dans les maladies inflammatoires.

vement mol & foible, quelquefois cependant assez dur, souvent ondoyant; la respiration est encore gênée, avec de petits frissons de temps en temps, un redoublement de fièvre le soir, les joues rouges, les levres seches, de l'altération.

L'augmentation de ces mêmes symptomes annonce que le pus est tout formé; la toux alors devient plus continue, elle redouble au moindre mouvement, ou dès que le malade a pris quelque nourriture; il ne peut se coucher que du côté malade, souvent il ne peut point se coucher du tout, mais il est obligé d'être tout le jour assis, quelquefois même sans oser s'appuyer sur les reins, crainte d'augmenter la toux & l'oppression; il ne peut point dormir, il a une fièvre continue, & souvent des intermittences dans le pouls.

Non-seulement la fièvre augmente tous les soirs, mais la plus petite dose d'aliments, le plus léger mouvement, un peu de toux, une légère agitation de l'ame, un peu de chaleur dans la chambre, un bouillon un peu trop fort ou un peu trop salé, augmentent dans le moment la vitesse du pouls. Le malade est inquiet, il a des moments d'angoisses terribles, accompagnés & suivis de sueurs sur la poitrine & sur-tout au visage. Il sue pendant la nuit; ses urines sont rougeâtres, quelquefois écumeuses, d'autres fois huileuses. Il lui monte tout-à-coup des feux au visage; presque tous ont ordinairement un goût horrible dans la bouche; les uns de vieux fromage, les autres d'œufs pourris, de troisiemes de viande corrompue; ils maigrissent considérablement. Il y en a que rien ne défaltere, ils ont la bouche & la langue seches, la voix foible & rauque, les yeux caves, souvent quelque chose d'un peu égaré dans la vue; ils ont un dégoût général, & s'ils désirent certains ali-

ments avant que de les voir, ils les rebutent dès qu'on les leur offre; les forces se perdent.

Outre ces symptomes, on remarque quelquefois sur la poitrine, du côté malade, une très-légère enflure, & un changement de couleur presque insensible. Si la vomique est placée tout-à-fait au bas du poumon, dans la partie intérieure, c'est-à-dire, près du milieu de la poitrine, on peut sentir dans quelques sujets du gonflement en pressant le creux de l'estomac, sur-tout lorsque le malade touffe. Enfin, suivant les observations d'un Médecin Allemand, si l'on frappe avec la main sur la poitrine couverte d'une simple chemise, elle rend dans l'endroit qui est sur la vomique un son sourd, comme si l'on frappoit sur un morceau de chair; au lieu qu'en frappant sur l'autre côté, elle rend un son sonore comme si l'on frappoit sur une caisse. Mais je doute encore que cette observation soit généralement vraie, & il seroit bien dangereux de décider qu'il n'y a point d'abcès dans une poitrine parce qu'elle ne rend pas un son sourd.

§. 69. Quand une vomique est formée, tant qu'elle ne se vuide pas, tous les accidents que j'ai détaillés augmentent & la vomique s'étend; tout le côté du poumon malade devient quelquefois un sac de pus; le côté sain est comprimé; le malade meurt suffoqué après des angoisses terribles, avec le poumon plein de pus, sans en avoir jamais craché.

Il est important pour éviter ces malheurs, de procurer la rupture de la vomique dès que l'on est sûr qu'elle existe; & comme il vaut mieux qu'elle se rompe dans le poumon, parce qu'alors on peut la cracher, que dans la cavité de la poitrine par les raisons que je détaillerai plus bas, il faut faire en sorte que cette rupture se fasse intérieurement.

§. 70. Les moyens les plus efficaces pour cela sont, 1° de faire respirer continuellement au malade la vapeur d'eau chaude. 2° Quand on a par ce moyen ramolli la partie du sac de l'abcès où l'on souhaite que la rupture se fasse, on donne au malade une grande quantité de liquide, & d'un liquide fort émollient, comme tisane d'orge, lait d'amande, bouillon de veau, eau & lait. Par-là on tient l'estomac toujours plein, & la résistance au poumon étant considérable de ce côté, les matieres se portent naturellement du côté de la trachée-artere ou conduit de l'air, parce qu'elles y trouvent moins de résistance. D'ailleurs cette plénitude de l'estomac contribue à exciter la toux; ce qui est un bien. 3° On cherche à faire tousser le malade, en lui faisant flâner du vinaigre chaud, ou en injectant dans la gorge, au moyen d'une petite seringue telle que les enfants en font par-tout avec du sureau, un peu d'eau ou de vinaigre. 4° On le fait crier, lire, rire; tous ces moyens contribuent à faire rompre l'abcès, aussi-bien que le suivant. 5° On lui fait prendre de deux en deux heures, une cuillerée à soupe de la potion N° 8. 6° On le met dans une voiture ou dans un char; mais après avoir eu le soin de lui faire prendre beaucoup des boissons que je viens d'indiquer. Les secousses procurent quelquefois tout-à-coup cette rupture.

§. 71. J'ai vu il y a quelques années une servante de campagne, qui après une inflammation de poitrine restoit languissante, sans qu'on soupçonnât son mal; s'étant mise sur un char qui alloit chercher du foin, la roue heurta violemment contre un arbre; elle s'évanouit, & au même instant rendit beaucoup de pus. Elle continuoit à en cracher; c'est alors que je fus instruit

de son mal , & de ce qui lui étoit arrivé : elle guérit très-bien.

Un Officier de ce pays , servant en Piémont , languissoit depuis quelques mois , & venoit chez lui pour essayer de se remettre sans l'espérer beaucoup. En entrant au pays par la route du Mont-Saint-Bernard , étant obligé de faire quelques pas à pied , il fit une chute , resta évanoui pendant plus d'un quart d'heure , rendit une grande quantité de pus , & se trouva dans le moment même extrêmement soulagé. Je lui ordonnai un régime & des remèdes ; il se rétablit parfaitement , & dut peut-être la vie à cet accident.

Plusieurs malades ont un évanouissement au moment où la vomique s'ouvre. On peut leur faire flairer un peu de vinaigre ; ce léger secours suffit si cette ouverture n'a pas les caractères qui la rendent mortelle , & dans ce cas tout est inutile.

§. 72. Si le malade n'étoit pas trop affoibli avant la rupture de l'abcès , si le pus est blanc , bien conditionné , si la fièvre diminue , si l'angoisse , l'oppression , les sueurs finissent , si la toux est moins violente , si le malade a plus d'aisance dans sa situation ; s'il recouvre le sommeil & l'appétit , si ses forces reviennent , si la quantité des crachats diminue journellement par degrés , si les urines redeviennent meilleures , on doit espérer qu'en employant les secours que je vais prescrire , le malade se guérira radicalement.

§. 73. Mais au contraire , quand les forces sont épuisées avant la rupture , que la matière est trop claire , brune , verte , jaune , sanglante , puante , que le pouls reste vite & foible , que l'appétit , les forces , le sommeil ne reviennent pas , l'on ne peut point espérer de guérison , & les meilleurs remèdes sont inutiles. L'on doit cependant les tenter.

§ 74. Ces remedes sont les suivants : 1° l'on prend de quatre en quatre heures un peu de crème d'orge ou de riz. 2° Si la matiere paroît épaisse , gluante , qu'elle ait de la peine à se détacher , il faut donner de deux en deux heures une cuillerée de la potion N° 8 , & boire entre deux , de demi-heure en demi-heure , une tasse de la boisson N° 13. 3° Quand la matiere n'a pas besoin de ces remedes pour être évacuée , on ne les emploie pas , mais on continue la même nourriture , qu'on mêle avec parties égales de lait , ou à laquelle , ce qui est beaucoup plus efficace , on substitue la même quantité de lait fraîchement tiré d'une bonne vache , qui dans ce cas fait la seule nourriture du malade. 4° On donne quatre fois par jour , de deux en deux heures , en commençant de bon matin , une prise de la poudre N° 14 , délayée dans un peu d'eau , ou réduite en bol avec un peu de sirop ou de miel. La boisson ordinaire est un lait d'amandes ou une tisane d'orge ou de l'eau avec un quart de lait. 5° Il faut se promener tous les jours à cheval , en voiture , en char , suivant que les forces & les circonstances le permettent. Mais de tous ces exercices celui du trot du cheval est sans comparaison le plus utile & le plus à la portée de tout le monde , moyennant que le mal ne soit pas trop avancé ; car alors tout exercice un peu violent pourroit faire du mal.

§. 75. Le peuple peu instruit ne regarde comme remede que ce qu'on avale ; il a peu de foi au régime & aux autres secours diététiques , & il regardera l'exercice du cheval comme inutile. C'est une erreur dangereuse dont je voudrois le désabuser. Ce secours est le plus efficace de tous ; celui sans lequel on ne doit point espérer de guérir de ce mal quand il est grave ; celui qui peut presque le guérir seul , moyennant qu'on ne pren-

ne point d'aliments contraires ; enfin on l'a regardé avec raison comme le vrai spécifique de cette maladie.

§. 76. Les influences de l'air sont plus considérables dans cette maladie que dans aucune autre ; ainsi l'on doit chercher à le rendre bon dans la chambre du malade. Pour cela il faut l'aérer très-souvent , la parfumer de temps en temps , mais très-légèrement , avec un peu de vinaigre , & y mettre dans la saison le plus d'herbes , de fleurs , de fruits qu'il sera possible. Si l'on a le malheur d'être dans un air mal-sain , il y a peu d'espoir de guérir , à moins qu'on n'en change.

§. 77. Il y a des malades qui se sont guéris de ces maladies , les uns en ne prenant quoi que ce soit que du petit-lait de beurre (de la battue) ; les autres des melons & des concombres , de troisièmes des fruits d'été de toute espece. Mais je conseille de s'en tenir à la méthode que je viens d'indiquer , comme la plus sûre.

§. 78. Il suffit que le malade aille à la selle , de deux ou même de trois jours l'un ; ainsi il ne faut pas prodiguer les lavements , ils pourroient occasionner une diarrhée qui seroit très-à craindre.

§. 79. Quand le pus diminue , & que le malade se trouve mieux à tous égards , c'est une preuve que la plaie se nettoie & se cicatrise peu à peu. Si la suppuration continue à être abondante , si le pus paroît moins beau , si la fièvre revient tous les soirs , il est à craindre que la plaie au lieu de se cicatriser ne dégénere en ulcere ; ce qui est très-fâcheux. Le malade tombe alors dans la Phthisie confirmée , & meurt au bout de quelques mois.

§. 80. Je ne connois point de meilleur remede dans ce cas que la continuation des mêmes , & sur-tout le mouvement modéré du cheval. On

peut dans quelques cas employer les parfums d'eau chaude avec les herbes vulnéraires , & un peu d'huile de térébenthine N° 15. Je les ai vu réussir ; mais le plus sûr est de consulter un Médecin qui examine s'il n'y a point quelque complication qui met obstacle à la guérison.

Si la toux empêche le malade de dormir , on peut lui donner le soir deux ou trois cuillerées à soupe du remède N° 16 , dans un verre de lait d'amande ou de tisane d'orge.

§. 81. Les mêmes causes qui suppriment tout-à-coup les crachats dans l'inflammation de poitrine , peuvent aussi arrêter l'expectoration commencée d'une vomique : & alors le malade tombe dans l'oppression , l'angoisse , la fièvre , la foiblesse. Il faut remédier sur le champ à cet état , par les parfums d'eau chaude ; une cuillerée de la potion N° 8 toutes les heures ; une grande quantité de tisane N° 12 , & de l'exercice. Dès que l'expectoration revient , la fièvre & les autres accidents cessent. J'ai vu cette suppression chez des sujets robustes , occasionner promptement une inflammation autour de la vomique , qui m'obligeoit à faire une saignée , après laquelle le crachement reparoit d'abord.

§. 82. Il arrive souvent que la vomique se nettoie entièrement , les crachats tarissent presque tout-à-fait , le malade est bien , il se croit guéri , mais bientôt le mal-aise , l'oppression , la toux , la fièvre recommencent , parce que la vomique se remplit de nouveau ; elle se vuide , le malade crache pendant quelques jours & se remet. Au bout de quelque temps la même scene reparoit , & cette alternative de bien & de mal dure souvent pendant des mois & des années. Ce cas a lieu quand la vomique se nettoie peu à peu , & que ses parois se rapprochent sans se cicatrifer ; alors il suit insensiblement une nouvelle ma-

tiere. Pendant quelques jours le malade n'en est point incommodé ; mais dès qu'il y en a une certaine quantité , il est mal jusqu'à ce que l'évacuation soit faite. L'on voit des gens avec ce mal jouir en apparence d'une assez bonne santé. On peut le regarder comme une espece de caustique intérieur qui se nettoie de lui-même de temps en temps , chez les uns souvent , chez les autres rarement , & avec lequel on peut vivre assez long-temps. Quand il a duré un certain temps , il est incurable. Dans les commencements il cede au lait , à l'exercice du cheval , & à l'usage du remede N^o 14.

§. 83. L'on sera surpris que je ne parle point dans le traitement d'un abcès au poumon , & de la Phthisie qui en est la suite , des remedes qu'on appelle *balsamiques* , qu'on emploie si fréquemment , sur-tout la térébenthine , le baume du Pérou , celui de la Mecque , l'encens , le mastic , la myrrhe , le storax , le baume de soufre. J'en dirai un mot ici , parce qu'il est autant de mon objet de détruire les préjugés favorables aux mauvais remedes , que d'accréditer les bons ; c'est que je n'ai point employé ces remedes , parce que je suis convaincu que les effets en sont généralement fâcheux dans ce cas ; que je vois tous les jours qu'ils font un mal très-réel , qu'ils retardent la guérison , & que souvent ils rendent mortelle une maladie très-guérissable. Ils ne se digerent point , ils obstruent les petits vaisseaux du poumon qu'il faudroit désobstruer , ils occasionnent évidemment , à moins que la dose ne soit extrêmement petite , de la chaleur & de l'oppression. J'ai vu plusieurs fois aussi clairement qu'il étoit possible que des pilules dans lesquelles entroient la myrrhe , la térébenthine & le baume du Pérou , occasionnoient au bout d'une heure de l'agitation dans le poulx , de la
rougeur ,

rougeur , de l'altération & de l'oppression. Enfin l'on pourroit démontrer à toute personne non-prévenue , que ces remedes sont réellement nuisibles dans ce cas ; & je souhaite ardemment qu'on se désabuse sur leur compte , & qu'ils perdent cette réputation qu'ils ont malheureusement usurpée. (1)

Je fais qu'un grand nombre de très-habiles gens les emploient journellement dans ces maladies ; mais ils les quitteront dès qu'ils se donneront la peine d'observer leurs effets , indépendamment de ceux des autres remedes auxquels ils les mêlent , & qui en corrigent le danger. J'ai vu un malade qu'un Chirurgien étranger qui demuroit à Orbe , avoit voulu guérir d'une phthisie , en lui faisant prendre du lard fondu , qui avoit empiré le mal. Ce conseil paroît absur-

(1) Les baumes naturels ne conviennent point aux phthiques qui ont beaucoup de fièvre , qui sont sujets aux inflammations & aux hémorragies , qui sont d'un tempérament sanguin ou bilieux & facile à irriter , qui crachent aisément , qui sont déjà desséchés par la maladie. Mais ceux qui sont d'un tempérament froid , cachectique , pituiteux & glaireux , qui crachent difficilement , qui ne sont point sujets aux inflammations , mais qui le sont aux engorgements des glandes , dont le tissu du poumon est lâche , qui sont plus oppressés par l'abondance des crachats retenus que par la destruction d'une partie de la substance des poumons , en qui les urines coulent trop lentement , qui ne sont point encore dans la fièvre lente , ou qui ne l'ont pas forte , ceux-là nous paroissent devoir en faire usage. Il faut cependant les prescrire de maniere qu'ils n'échauffent pas trop , les donner loin de la fièvre du soir , & les mêler avec ce qui peut en faciliter la digestion.

Nous pensons qu'une des meilleures méthodes d'en user , consiste à faire fondre deux , quatre , six ou huit gouttes de baume de Copahu , du Pérou , ou de Judée , dans suffisante quantité de jaune d'œuf frais , les mêler avec quelques cuillerées de tisane ou d'infusion pectorale , telle que celle de lierre terrestre , & les faire prendre au malade deux fois par jour , le matin sur les sept heures , & ayant dîné.

de, & il l'est ; cependant les balsamiques qu'on ordonne, ne se digerent peut-être guere mieux que le lard. La poudre N^o 14 tient tout ce que les balsamiques promettent ; elle n'a aucun de leurs inconveniens, & elle a toutes les qualités qu'on leur suppose ; mais il ne faut pas la donner dans le temps qu'il y a encore de l'inflammation, ou qu'elle survient de nouveau, & il ne faut mêler aucun autre aliment au lait.

Ce fameux remede, nommé *l'antiéthique*, n'a point non-plus dans ces cas les vertus qu'on lui suppose. Je m'en fers très-souvent, dans quelques toux opiniâtres des enfants, avec le lait, & alors il est très-utile. Mais j'en ai rarement vu des effets sensibles chez les grandes personnes ; & dans ces cas je craindrois qu'il ne fit du mal.

§. 84. Si au lieu de crever intérieurement, la vomique creve extérieurement, le pus s'épanche dans la poitrine. L'on connoît que cela est arrivé par le sentiment du malade qui apperçoit un mouvement singulier, accompagné assez ordinairement d'une défaillance ; l'oppression & l'angoisse finissent sur le champ, la fièvre diminue, la toux continue cependant ordinairement, mais moins violente & sans aucune expectoration. L'amendement ne dure pas long-temps, parce que le pus augmentant tous les jours & devenant plus âcre, le poumon se trouve gêné, irrité, rongé. La difficulté de respirer, la fièvre, la chaleur, la soif, l'insomnie, le dégoût, la maigreur, reviennent avec plusieurs accidents qu'il est inutile de détailler ici, & sur-tout de fréquentes faiblesses. Le malade doit être au régime qui retarde les progrès du mal aussi long-temps qu'il est possible ; mais il n'y a point d'autre remede que d'ouvrir la poitrine entre deux côtes, pour évacuer par ce moyen ce pus, & arrêter les désordres qu'il occasionne. C'est ce qu'on appelle l'o-

pération de l'empyeme. Je n'en parlerai pas , parce qu'elle ne doit être faite que par d'habiles gens , & ce n'est pas pour eux que j'écris. L'avertis seulement qu'elle est moins douloureuse qu'effrayante , & que si l'on attend trop longtemps à la faire , elle devient inutile , & le malade meurt misérablement.

§. 85. L'on voit tous les jours que les inflammations extérieures se gangrenent. La même chose arrive au poumon quand la fièvre est excessive , l'inflammation naturellement très - violente , ou qu'on l'augmente par des remèdes chauds. Une angoisse insoutenable , une très-grande foiblesse , des défaillances fréquentes , le froid des extrémités , une eau livide & puante qui sort au lieu de crachats , quelquefois des plaques noirâtres sur la poitrine font connoître ce triste état. J'ai vu dans un cas de cette espèce , chez un homme qui avoit été attaqué de cette maladie après une marche forcée à pied , & à qui l'on avoit donné un vin avec des aromates pour le faire suer , l'haleine si horriblement puante que sa femme eut plusieurs foibleses en le servant. Je ne trouvai plus , quand je le vis , de pouls ni de raison , & je ne lui ordonnai rien ; il mourut une heure après , au commencement du troisieme jour.

§. 86. L'inflammation peut aussi se durcir , & il se forme alors ce qu'on appelle un squirrhe ; c'est une tumeur fort dure qui ne fait pas de douleur. On connoît que cela arrive quand la maladie ne se termine d'aucune des façons dont j'ai parlé ; que cependant la fièvre & les autres accidents se dissipent , mais que la respiration reste toujours un peu gênée , que le malade conserve un sentiment incommode dans un des côtés de la poitrine , & qu'il a de temps en temps une toux sèche , qui augmente après l'exercice & après le

repas. Ce mal ne se guérit que bien rarement ; mais on voit des gens qui en sont atteints, & qui vivent longues années sans de grands maux. Ils doivent éviter toutes les occasions d'échauffement qui pourroient aisément procurer autour de cette tumeur, une nouvelle inflammation dont les suites seroient très-dangereuses.

§. 87. Les remedes les plus propres à détruire ce mal, & dont j'ai vu quelques bons effets, sont le petit lait N^o 17 & les pilules N^o 18. L'on prend vingt pilules, & un demi-pot du petit lait tous les matins pendant long-temps, & l'on respire de temps en temps la vapeur de l'eau chaude.

§. 88. Le poumon dans l'état naturel de parfaite santé, touche la membrane qui tapisse l'intérieur de la poitrine, mais ne lui est pas attaché. Il arrive souvent après l'inflammation de poitrine, la pleurésie & dans d'autres cas, que ces deux parties se collent l'une à l'autre, & ne se détachent jamais ; mais c'est à peine un mal ; on l'ignore même ordinairement, parce que la santé n'en est point dérangée, & l'on ne fait jamais rien pour y remédier. J'ai vu cependant quelques cas dans lesquels cette adhérence nuisoit évidemment.

CHAPITRE V.

De la Pleurésie.

§. 89. **L**A Pleurésie, qu'on reconnoît principalement à ces quatre caractères, une forte fièvre, de la peine à respirer, de la toux, & une vive douleur dans l'enceinte de la poitrine ; la pleurésie, dis-je, n'est point une mala-

die différente de la péripneumonie dont je viens de parler ; ainsi je n'ai presque rien à en dire de particulier.

§. 90. La cause en est, tout comme de cette première maladie, une inflammation du poumon ; mais une inflammation peut-être plus extérieure. La seule différence considérable dans les symptômes, c'est que la pleurésie est accompagnée d'une douleur très-vive qu'on sent sous les côtes, & qu'on appelle ordinairement *point*. Cette douleur se fait sentir indifféremment sur toutes les parties de la poitrine, mais plus ordinairement sur les côtés, sous les mamelles, le plus souvent du côté droit. La douleur redouble quand on touffe & quand on respire, c'est-à-dire, quand on tire l'air ; & la crainte de l'augmenter fait que quelques malades s'empêchant machinalement, autant qu'ils peuvent, de touffer & de respirer, empirent leur état en arrêtant le sang dans le poumon, qui bientôt en est rempli ; l'inflammation de ce viscere devient générale, le sang se porte à la tête, le visage devient livide, le malade suffoque & tombe dans l'état décrit §. 47.

Quelquefois la douleur est si violente que, si la toux est forte en même temps, & que les malades ne puissent pas l'arrêter, ils prennent des convulsions, comme je l'ai vu plusieurs fois, mais presque toujours chez des femmes, qui sont d'ailleurs beaucoup moins sujettes que les hommes à cette maladie, & à tous les maux inflammatoires. Je dois avertir ici que si elles en sont attaquées dans le temps de leurs règles, cela ne doit ni empêcher les saignées réitérées, ni rien changer du tout au traitement.

L'on voit par-là que la pleurésie n'est qu'une inflammation du poumon, accompagnée d'une vive douleur.

§. 91. Je fais que quelquefois l'inflammation du poumon se communique à cette membrane qui tapisse intérieurement la poitrine, & qu'on appelle la pleure, & de là aux muscles ou chairs qui sont sur les côtes; mais cela n'est pas ordinaire.

§. 92. Le printemps est la saison qui produit le plus de pleurésies; elles sont ordinairement rares en été, mais dans l'année 1762 il y en a eu plusieurs pendant le temps des plus grandes chaleurs qui ont été excessives. Le mal commence par un frisson ordinairement très-fort, suivi de chaleur, de toux, d'oppression, quelquefois d'un sentiment de resserrement dans toute la poitrine, de mal de tête, de rougeur des joues, d'envie de vomir. Le point ne se fait pas toujours sentir d'abord; souvent ce n'est qu'après plusieurs heures, quelquefois le second & même le troisième jour. Le malade sent quelquefois deux points; mais il est rare qu'ils soient également forts, & le plus léger disparoît bientôt; d'autres fois le point change de place; ce qui est un bien, si le premier se dissipe parfaitement; un mal, s'ils subsistent tous deux. Le pouls est ordinairement très-dur dans cette maladie; mais dans le cas fâcheux des §. 47. & 90, il devient mol & petit. Il paroît souvent, dès les commencements, des crachats tels que dans l'inflammation de poitrine, d'autres fois il n'en vient point du tout; c'est ce qu'on appelle pleurésie sèche, qui n'est pas rare. Quelquefois le malade touffe peu ou point. Il se couche souvent plus aisément sur le côté malade que sur le sain. La marche de la maladie est la même que dans la maladie précédente; comment seroit-elle différente, & les moyens de guérison les mêmes? Il survient souvent des saignements de nez très-considérables, & qui sou-

lagent beaucoup ; mais il en survient quelquefois d'une espece de sang corrompu , quand le malade est très-mal , qui annoncent la mort.

§. 93. Cette maladie est fréquemment produite par la boisson froide quand on a chaud ; & alors elle est quelquefois si violente qu'on l'a vu tuer le malade en trois heures. Un jeune homme mourut au pied de la fontaine même où il s'étoit désaltéré. Il n'est pas rare que les pleurésies tuent en trois jours.

Le point disparoît quelquefois , & le malade se plaint moins ; mais en même-temps son visage change & devient pâle & triste, ses yeux se troublent , le pouls s'affoiblit ; c'est un transport de l'humeur au cerveau : ce cas est presque toujours mortel.

Il n'y a point de maladie dans laquelle les symptomes critiques soient plus violents & plus marqués que dans celle-ci. Il est bon d'en être averti pour ne pas trop s'effrayer ; la guérison survient souvent au moment où l'on attendoit la mort.

§. 94. Cette maladie est une des plus fréquentes & des plus meurtrières , tant par elle-même que, dans nos campagnes , par le mauvais traitement. Le préjugé qui veut que toutes les maladies se guérissent par les sueurs , regle tout le traitement de la pleurésie , & dès qu'un malade a un point , sur le champ on met en œuvre tous les remedes chauds. Cette funeste erreur tue plus de gens que la poudre à canon ; & elle est d'autant plus fâcheuse que la maladie est plus violente , & qu'ordinairement il n'y a pas un moment à perdre ; tout dépend des premières heures.

§. 95. Le traitement est précisément le même à tous égards que celui de la péripneumonie , parce , je le répète , que c'est la même maladie ; ainsi les saignées , les boissons émollientes &

délayantes , les vapeurs , les lavements , la potion (N^o 8 ,) les cataplasmes émollients sont les vrais remèdes ; peut-être ces derniers sont-ils encore plus efficaces dans ce cas , & l'on doit en appliquer continuellement sur le point. (1)

La première saignée , sur-tout si elle est considérable , diminue presque toujours le point , souvent le dissipe entièrement ; mais il revient ordinairement au bout de quelques heures , ou dans le même endroit , ou quelquefois ailleurs ; changement qui est assez favorable , sur-tout si la douleur qui se faisoit d'abord sentir sous la mamelle , se jette aux épaules , au dos , à l'omoplate , à la nuque.

Quand la douleur ne diminue point , ou ne diminue que peu , ou si , après avoir diminué , elle revient aussi violente que la première , sur-tout si elle revient dans le même endroit , & si la violence des autres symptômes continue , il faut réitérer la saignée ; mais si la diminution du point se soutient , s'il ne revient que foiblement de temps en temps , ou dans les parties dont je viens de parler , si la fréquence ou la dureté du pouls , & tous les autres symptômes ont diminué , on peut quelquefois s'en passer. Il est cependant plus prudent dans un sujet fort robuste de la faire ; elle ne peut point faire de

(1) Dans les vives douleurs de côté , on doit y appliquer ou une brique chauffée , arrosée de vinaigre , & enveloppée dans du linge usé , ou un cataplasme formé avec des médicaments âcres , tels que le gingembre , le poivre , la moutarde , l'euphorbe , & même les mouches cantharides. Ces derniers conviennent , sur-tout lorsque le malade , d'un tempérament mol , peu sensible , est foible , assoupi , lorsque le pouls languit avec une douleur fixe ; alors un cataplasme vésicant , fait avec parties égales de mouches cantharides en poudre , & le levain mêlé avec suffisante quantité de vinaigre , produit souvent un effet qu'on auroit vainement attendu de tout autre secours.

mal, & on court quelquefois de grands risques en l'omettant. Dans les cas graves on la réitere fréquemment, à moins qu'on ne trouve quelque obstacle dans la constitution du malade, ou dans son âge, ou dans quelques autres circonstances.

Si dès le commencement le pouls n'est que peu fréquent & peu dur, s'il n'est pas fort; si le mal de tête & le point sont supportables, si la toux n'est pas trop violente, s'il n'y a pas de l'oppression, & si le malade crache, on peut se passer de la saignée.

L'usage des autres remèdes est précisément le même que dans le chapitre précédent, qu'il faut consulter depuis §. 53, jusqu'à §. 65.

§. 96. Quand le mal n'est pas fort grave, j'ai guéri souvent en peu de jours, par une seule saignée & une grande quantité de thé de fleurs de sureau, auquel on ajoutoit du miel. C'est dans des cas de cette espèce qu'on a vu réussir quelquefois le saltranck à l'eau, avec du miel & même de l'huile; mais la boisson que j'indique est fort à préférer. Celui qu'on fait avec parties égales d'eau & de vin, & auquel on ajoute beaucoup de thériaque, tue toutes les années plusieurs paysans.

§. 97. Dans les pleurésies seches, dans lesquelles le point, la fièvre, le mal de tête sont très-forts, le pouls très-dur, très-plein, avec une sécheresse prodigieuse de la peau & de la langue, il faut faire les saignées très-près les unes des autres. Elles emportent souvent la maladie sans aucune autre évacuation.

§. 98. La pleurésie se termine tout comme l'inflammation plus profonde, par quelque évacuation, par un abcès, par la gangrene, ou par un endurcissement, & elle laisse très-fréquemment des adhérences.

La gangrene se manifeste quelquefois dès le troisième jour, sans avoir été précédée par de grandes douleurs. Le cadavre dans ce cas, noircit souvent beaucoup, sur-tout dans le voisinage du mal; & le peuple superstitieux attribue la maladie à quelque cause surnaturelle, ou en tire quelque présage fâcheux pour les restants. Ce cas est un effet tout naturel, tout simple, & ne peut pas être autrement; le traitement chaud en est la cause la plus ordinaire; je l'ai vu chez un homme à la fleur de l'âge, qui avoit pris de la thériaque avec de l'eau de cerise & du faltranck au vin.

§. 99. Il se forme des vomiques, mais leur situation leur donne plus de facilité à s'ouvrir en dehors, & delà résulte plus souvent l'empyeme

§. 84. Pour prévenir cet accident, » il est très-
» bien de placer dès le commencement de la ma-
» ladie, à l'endroit le plus douloureux, une pe-
» tite emplâtre qui tienne exactement, parce que
» si la pleurésie dégénere en abcès, l'amas de
» pus se fera de ce côté-là.

» Lors donc que l'on connoîtra qu'il se forme
» un abcès, (voyez §. 68.) on rongera, par
» un caustique léger, l'endroit qu'on aura mar-
» qué, & dès qu'il sera ouvert, on aura soin d'y
» entretenir la suppuration. On peut alors avoir
» un espoir fondé que l'amas de pus prendra
» son cours par cet endroit, où il trouvera moins
» de résistance, & qu'il sortira; car l'amas de
» matiere s'arrête souvent entre la pleure & les
» parties qui y sont adhérentes.

Ce conseil est d'un très-grand Médecin; mais je dois avertir qu'il y a un grand nombre de cas dans lesquels il ne peut pas être utile, & il ne doit être employé que par des gens très-éclairés.

Il n'y a à dire du durcissement & de l'adhérence que ce que j'en ai dit §. 86. & 87.

§. 100. L'on remarque que quelques personnes qui ont eu une attaque de cette maladie, ont souvent des rechûtes, sur-tout les ivrognes. J'en ai vu un qui comptoit ses pleurésies par douzaines. Quelques saignées de temps en temps pourroient prévenir ces retours fréquents; qui, joints à l'ivrognerie, les rendent languissants & stupides à la fleur de l'âge. Ils tombent dans une espèce d'asthme, & delà dans l'hydropisie, triste fin digne de leur vie. Ceux qui peuvent s'astreindre à quelques soins, peuvent aussi les prévenir sans saignées par un régime rafraîchissant, en se privant de temps en temps de viande & de vin, en buvant du petit-lait, ou d'une des boissons N^o 1, 2, 4, & en prenant quelques bains de pied tièdes, sur-tout dans les saisons dans lesquelles ces maux ont accoutumé de revenir.

§. 101. Il y a deux remèdes très-usités dans cette maladie parmi le payfan, & vantés même par quelques Médecins, le sang de bouquetin, & la suie dans un œuf. Je ne nie point que bien des gens n'aient été guéris après l'usage de ces remèdes; mais il n'en est pas moins vrai que l'un & l'autre, aussi-bien que l'œuf dans lequel on prend la suie, sont dangereux; ainsi il est prudent de ne jamais les employer, puisqu'il y a beaucoup de probabilité qu'ils feront un peu de mal, & une certitude qu'ils ne peuvent point faire de bien. Le *genipi*, ou l'absinthe des Alpes, s'est aussi acquis beaucoup de réputation, & a occasionné beaucoup de disputes entre des Ministres très-zélés, & un Médecin très-éclairé. Il est aisé d'en déterminer l'usage. Le *genipi* est puissamment amer, il échauffe & fait suer. L'on ne doit donc jamais l'employer dans une pleurésie, tant que les vaisseaux sont pleins, le pouls dur, la fièvre forte, le sang enflammé. Dans tous ces cas il augmenteroit le mal; mais sur la fin de la

maladie, quand les vaisseaux sont désemplis, le sang délayé, la fièvre diminuée, alors on peut s'en servir, en se souvenant toujours qu'il est chaud, & qu'il faut l'employer sobrement.

C H A P I T R E V I.

Des maux de gorge.

§. 102. **L**A gorge est sujette à plusieurs maladies. L'une des plus fréquentes & des plus dangereuses, c'est l'inflammation qu'on appelle ordinairement Esquinancie, & qui est une maladie du même genre que l'inflammation de poitrine, mais dans une partie différente, ce qui fait que les symptômes sont fort différents. Ils varient même suivant les différentes parties de la gorge qui sont enflammées.

§. 103. Les symptômes généraux de l'inflammation de gorge, sont le frisson, la chaleur, la fièvre, le mal de tête, les urines rouges, la difficulté, & quelquefois l'impossibilité d'avaler quoi que ce soit. Mais si les parties les plus voisines de la glotte, c'est-à-dire, de l'entrée du canal de la respiration, sont attaquées, il est de plus très-difficile de respirer, le malade sent de l'angoisse, des suffocations; le mal gagne quelquefois la glotte, la trachée-artère, le poumon, & la maladie est promptement mortelle.

L'inflammation des autres parties est moins dangereuse, & elle l'est d'autant moins que le mal est plus extérieur. Quand l'inflammation est générale, & qu'elle occupe toutes ces parties, & de plus les amygdales, la luette, la base de la langue, c'est une des maladies les plus dangereuses & les plus horribles. Le visage est enflé

& enflammé, tout l'intérieur de la gorge l'est également, le malade n'avale quoi que ce soit; il respire avec une peine & une angoisse qui, jointes à l'engorgement du cerveau, le jettent dans une espèce de délire furieux; la langue enfle & sort de la bouche, les narines sont dilatées pour respirer, tout le col, jusqu'au-dessus de la poitrine, est excessivement gonflé; le pouls est très-fréquent, très-foible, & souvent intermittent; le malade n'a point de forces, & meurt ordinairement le second ou le troisième jour. Heureusement cette espèce que j'ai vu souvent en Languedoc, est très-rare dans ce pays où le mal est moins violent, & où je n'ai vu mourir de cette maladie que par le mauvais traitement, ou quelques circonstances accidentelles, étrangères à la maladie. Sur le grand nombre de malades que j'ai traités, je n'en ai perdu qu'un, dont je parlerai plus bas.

§. 104. Quelquefois le mal quitte les parties intérieures & se jette à l'extérieur; la peau du col & de la poitrine rougit & devient douloureuse, & le malade se trouve mieux.

D'autres fois le mal quitte la gorge, mais c'est pour se porter au cerveau ou sur le poumon. L'un & l'autre de ces deux derniers cas sont mortels, quand on n'a pas sur le champ de très-bons secours, qui sont même très-souvent inutiles.

§. 105. L'espèce la plus fréquente est celle qui n'attaque que les amygdales & la luette. Le mal commence ordinairement par une des amygdales, qui devient grosse, rouge, douloureuse, & ne permet d'avaler qu'avec une très-grande peine. Quelquefois le mal se borne à un seul côté; mais plus ordinairement il passe à la luette, & delà à l'autre amygdale. Si le mal n'est pas grave, la première est ordinairement mieux quand la seconde est attaquée. Lorsqu'elles le sont toutes deux en-

semble, la douleur & le mal-aïse sont très-considérables, le malade ne peut avaler qu'avec la plus grande peine; & la sensibilité est si grande que j'ai vu des femmes avoir des convulsions toutes les fois qu'elles faisoient effort pour avaler leur salive ou quelqu'autre liquide. L'on est même quelquefois plusieurs heures sans pouvoir rien prendre; tout le dessus de la bouche, le fond du palais, un peu la base de la langue sont légèrement rouges.

Plusieurs malades avalent le liquide plus difficilement que le solide, parce que le liquide a besoin de plus d'action de la part des muscles pour être dirigé. La salive s'avale encore plus péniblement que les autres liquides, parce qu'elle est un peu visqueuse & coule moins aisément. Cette difficulté à l'avalier, jointe à la quantité qu'il s'en forme, produit ce crachement presque continuel, qui incommode d'autant plus quelques malades que l'intérieur des joues, toute la langue & les lèvres s'écorchent souvent. Cela les empêche aussi de dormir, mais ce n'est pas un mal; le sommeil est peu utile dans les maladies fiévreuses; & j'ai vu souvent que ceux qui avoient cru leur gorge presque entièrement guérie le soir, y avoient très-mal après quelques heures de sommeil.

La fièvre dans cette espèce est quelquefois très-forte, & le frisson dure souvent plusieurs heures; il est suivi d'une chaleur considérable & d'un violent mal de tête, accompagné quelquefois d'assoupissement. Il y a ordinairement assez de fièvre le soir, mais quelquefois très-peu, & même point le matin.

Un léger commencement de mal de gorge précède souvent le frisson, mais plus ordinairement il ne se manifeste qu'après, en même-temps que la chaleur.

Le col est quelquefois un peu enflé, & plusieurs malades se plaignent d'une douleur assez vive dans l'oreille du côté le plus malade; j'ai rarement vu qu'on en eût dans les deux.

§. 106. Ou l'inflammation se dissipe peu-à-peu, ou il se forme un abcès dans la partie qui étoit la plus attaquée. Il n'est jamais arrivé, au moins je l'ignore, que cette espece bien conduite se terminât par la gangrene ou par le durcissement; mais j'ai été témoin que l'un & l'autre arrivent, quand on veut forcer les sueurs dans le commencement par des remedes chauds.

Il est aussi très-rare qu'il se fasse ces transports fâcheux sur le poumon, comme dans l'espece des §. 103 & 104. Il est vrai qu'il n'arrive pas fréquemment non plus que le mal se jette au dehors comme dans la même espece.

§. 107. Le traitement de l'esquinancie est, aussi bien que celui de toutes les autres maladies inflammatoires, le même que celui de l'inflammation de poitrine.

L'on met d'abord au régime, & dans l'espece décrite (§. 103) il faut faire quatre ou cinq saignées dans peu d'heures, & quelquefois on est obligé d'y revenir. Quand elle est au degré le plus considérable, tous les remedes sont le plus souvent inutiles, mais il faut les tenter. L'on doit donner, autant qu'il est possible, des boissons (N^o 2 & 4.) Mais comme souvent la quantité qu'ils en peuvent avaler est très-petite, il faut donner des lavements (N^o 5.) de trois en trois heures, & mettre trois fois par jour pendant une demi-heure les jambes dans l'eau tiède.

§. 108. Les ventouses scarifiées appliquées autour du col, après deux ou trois saignées, sont souvent extrêmement utiles.

Dans des cas presque désespérés, quand le col

est extrêmement gonflé, une ou deux incisions profondes, faites avec un rasoir sur cette enflure extérieure, ont sauvé le malade.

§. 109. Dans l'espece décrite (§. 105,) il faut très-souvent en venir à la saignée, & il ne faut jamais l'omettre quand on trouve le pouls dur & plein. Il est très-important de la faire d'abord; c'est le seul moyen de prévenir l'abcès qui se forme avec une grande facilité, si on la diffère seulement de quelques heures. Quelquefois il faut la réitérer. Il est rarement nécessaire d'en faire trois.

Souvent le mal seroit assez léger pour pouvoir guérir sans saignées, moyennant beaucoup de ménagement; mais ceux qui ne sont ni maîtres de leur temps, ni en situation d'être soignés, doivent sans hésiter faire d'abord une saignée, qui emporte souvent le mal; sur-tout si, après l'avoir faite, le malade boit beaucoup de la tisane (N^o 2.)

Il suffit dans cette espece de prendre un bain de jambes, & un lavement par jour; on prend l'un le matin & l'autre le soir. Outre les remedes généraux de l'inflammation, on en applique de particuliers sur le mal dans l'une & l'autre espece. Les meilleurs sont, 1^o des cataplasmes émollients (N^o 9.) sur tout le col. (1) L'on vante beaucoup celui de nids d'hirondelle: je ne le blâme point; mais il est certainement moins efficace que tous ceux que j'indique.

2. Des gargarismes (N^o 19.) L'on peut en

(1) Les Anglois se servent avec beaucoup de succès d'un mélange de parties égales d'huile commune, & d'esprit de sel ammoniac, ou d'huile & d'esprit de corne de cerf, pour liniment & application autour du col. Ce médicament remplit plusieurs indications; & il mérite peut-être le premier rang entre les topiques contre l'esquinancie inflammatoire.

faire plusieurs , qui ont à peu près les mêmes propriétés & la même efficace. Ceux que j'indique sont ceux qui m'ont le mieux réusli , & ils sont très-simples (1).

3. La vapeur de l'eau chaude , comme dans le §. 55. L'on doit réitérer la vapeur cinq ou six fois par jour , avoir toujours un cataplasme , & se gargariser très-souvent.

Il y a des personnes , sans parler des enfants , qui ne savent pas se gargariser ; la douleur rend même la chose difficile. Alors , au lieu de gargarismes on peut injecter la même liqueur (N^o 19) avec une petite seringue. L'injection va bien plus avant que le gargarisme , & elle fait souvent cracher une quantité considérable de matières glaireuses , épaissies au fond de la gorge ; ce qui soulage sensiblement le malade. Il faut les réitérer souvent. L'on peut commodément employer à cet usage une de ces petites seringues de sureau , que tous les enfants de village savent faire. (2)

§. 110. Quand le mal peut se guérir sans supuration , la fièvre , le mal de tête , la chaleur dans la gorge , la douleur en avalant commencent à diminuer dès le quatrième jour , quelquefois dès le troisième , souvent seulement le cinquième ; & dès-lors cette diminution augmente à grands pas , & au bout de deux , trois ou quatre jours , c'est-à-dire , le sixième , le septième ou le huitième , le malade est très-bien. Il y en

(1) M. Bringle craint les acides en gargarisme ; il préfère une décoction de figues dans de l'eau & du lait , à laquelle il ajoute une très-petite quantité d'esprit de sel ammoniac ; l'expérience nous a prouvé plusieurs fois les avantages de ce remède.

(2) On aura l'attention de faire pousser le soufflé au malade , pendant qu'on injecte la liqueur.

a cependant quelques-uns qui conservent une très-légère douleur, seulement d'un côté, encore pendant quatre ou cinq jours, mais sans fièvre & sans mal-aise.

§. III. Quelquefois la fièvre & ses accidents diminuent après la saignée & les autres remèdes, sans qu'il survienne d'amendement dans la gorge, ni de signes de suppuration. Dans ces cas, il faut insister principalement sur les gargarismes & les vapeurs; & si l'on peut avoir un Chirurgien un peu adroit, il faut qu'il fasse une scarification sur les amygdales malades. Il en sort une certaine quantité de sang, & ce remède soulage très-promptement presque tous ceux qui l'emploient.

§. IIII. Si l'inflammation ne se résout pas, mais qu'il se forme un abcès, ce qui arrive presque toujours si l'on a négligé les commencements du mal, alors les accidents de la fièvre continuent, quoiqu'un peu moins fortement après le quatrième jour; la gorge reste rouge, mais cependant d'un rouge un peu moins vif; l'on conserve une douleur, mais plus sourde & accompagnée quelquefois de pulsations, d'autres fois il n'y en a point, ce dont il est bon d'être averti; le pouls devient ordinairement un peu plus mol, & le cinquième ou le sixième jour, quelquefois plutôt, l'abcès est prêt à s'ouvrir; on le connoît par une petite tumeur blanche & molle quand on ouvre la bouche, qui paroît ordinairement au centre de l'inflammation. L'abcès se creve de lui-même, ou s'il ne s'ouvre pas, il faut l'ouvrir; ce qu'on fait en assujettissant fortement une lancette au bout d'un petit bâton, & l'enveloppant toute, excepté la pointe de la longueur d'un quart ou d'un tiers de pouce, avec un linge doux, & l'on perce l'abcès avec la pointe de

cette lancette. (1) Au moment où l'abcès s'ouvre, la bouche est inondée d'un pus, d'un goût & d'une odeur insoutenables. Il faut se gargariser avec le gargarisme détersif (N^o 19.) L'on est quelquefois surpris de la quantité de pus qui sort de l'abcès.

Il ne s'en forme ordinairement qu'un; j'en ai cependant vu quelquefois deux.

§. 113. Il arrive, & ce cas n'est même pas rare, que le pus ne s'amasse pas précisément dans l'endroit où paroïssoit la forte inflammation, mais dans quelque partie plus cachée; de façon que la facilité d'avaler revient presque entièrement, la fièvre diminue, le malade dort; l'on se persuade que l'on est guéri, & qu'il ne reste que les incommodités de la convalescence. Quand on n'est pas Médecin ou Chirurgien, il est aisé de se tromper sur cet état. Voici les signes qui peuvent faire juger qu'il y a un abcès. Une inquiétude & un mal-aise général, une douleur dans toute la bouche, quelques frissons de temps en temps, souvent des chaleurs vives & passagères, un pouls assez mol sans être naturel, un sentiment d'épaisseur & de pesanteur dans la langue, de petits boutons blancs sur les gencives, sur l'intérieur des joues, sur l'intérieur & l'extérieur des levres, un goût & une odeur désagréables.

§. 114. Dans ces cas il faut tenir souvent dans la bouche du lait ou de l'eau tiède, chauds, recevoir la vapeur d'eau chaude, mettre autour du col des cataplasmes émollients; tous ces secours disposent l'abcès à s'ouvrir. Il faut aussi chercher avec le doigt l'endroit où il est, & alors le Chirurgien peut aisément l'ouvrir. Il m'est arrivé

(1) Cette ouverture se fait plus commodément avec l'instrument connu sous le nom de Pharyngotome.

une fois qu'il s'en perça un sous mon doigt, sans que je fisse aucun effort pour cela. On peut injecter de l'eau tiède par la bouche ou par les narines un peu fortement, ce qui occasionne quelquefois une espèce de toux, ou des efforts qui le font ouvrir. J'en ai vu s'ouvrir en riant. L'on ne doit au reste point être inquiet de l'événement. Je ne sache point d'exemple qu'on soit mort d'une esquinancie de cette espèce, dès que la suppuration est formée, ni peut-être même dès qu'elle a commencé à se former.

§. II5. Les glaires dont la gorge est remplie, & l'inflammation même de cette partie, qui en irritant produit le même effet que quand on porte le doigt, ou quelqu'autre corps au fond de la gorge, font que quelques malades se plaignent d'envies continuelles de vomir. Il faut être sur ses gardes, & ne pas croire que ce mal de cœur vient d'embaras d'estomac, & exige un émétique. Ce seroit une grande faute souvent que d'en donner un; il peut, quand l'inflammation est forte, la rendre plus grave, ou l'on est obligé de faire une saignée pendant qu'il agit, pour diminuer sa violence; cette imprudence & ses mauvais effets laissent souvent le malade, lors même qu'il guérit, dans un état de langueur pendant long-temps. Il y a cependant quelques maux de gorge avec fièvre, dans lesquels on peut faire vomir; mais c'est quand il n'y a point d'inflammation, ou quand on l'a dissipée, & qu'il reste des matieres putrides dans les premières voies. (1) J'en parlerai.

(1) Dans les maux de gorge qui ont été précédés de quelques excès en aliments, en vin; ce qui n'est pas rare dans un grand nombre de pays, lorsque le malade a de fortes envies de vomir, & la langue humide, on ne doit pas hésiter, après avoir calmé les premiers symptômes de l'inflammation, d'aider les efforts de la nature, & de donner une

§. 116. L'on voit souvent dans ce pays une maladie différente des maux de gorge dont je viens de parler ; mais qui , comme eux , fait qu'on avale difficilement. On l'appelle en français les *oreillons* , & assez généralement les *ourles*. C'est un engorgement des glandes qui servent à fournir la salive , & sur-tout des deux grosses qui sont entre l'oreille & la mâchoire , qu'on appelle *parotides* , & de deux qui sont dessous la mâchoire , qu'on appelle *maxillaires* ; elles se gonflent considérablement , & empêchent non-seulement d'avaler , mais même d'ouvrir la bouche , parce que les mouvements sont très-douloureux. Les enfants y sont beaucoup plus exposés que les grandes personnes. Comme ordinairement il n'y a pas de fièvre , il ne faut point de remèdes ; il suffit de tenir les parties malades à l'abri du grand air , d'appliquer dessus quelque cataplasme , de diminuer beaucoup la quantité de ses aliments , de se priver de viande & de vin , & de faire un usage abondant de quelque liqueur chaude , qui délaie les humeurs & rétablit la transpiration. Je me guéris de ce mal l'année 1754 , en ne buvant pendant quatre jours que du thé de melisse , auquel je joignis un quart de lait & très-peu de pain. Le même régime m'a guéri souvent de légers maux de gorge.

§. 117. Il y a eu ici au printemps de 1761 , une quantité étonnante de maux de gorge de deux espèces. Les uns étoient des maux de gorge ordinaires , tels que je les ai décrits. Sans avoir rien de particulier , ils ont été fréquents parmi les adultes , & ont très-bien guéri par la méthode que j'ai proposée. Les autres , dont je dirai quel-

petite dose de tartre émétique fondue dans quelques cuillères d'eau. Ce remède opere , dans ce cas , plus efficacement qu'aucun autre , la résolution de l'inflammation.

que chose ici, parce que je fais qu'ils ont régné dans quelques villages, & qu'ils y ont fait du ravage, attaquoient aussi les adultes, mais surtout les enfants, depuis l'âge d'un an, même au-dessous, jusqu'à celui de douze ou treize.

Les premiers symptomes étoient, comme dans les maux ordinaires, le frisson, la chaleur, l'abattement, le mal de tête, le mal de gorge; mais ce qui les distinguoit des esquinancies inflammatoires, ce sont les symptomes suivants.

1. Souvent les malades avoient de la toux, & un peu d'oppression.

2. Le pouls étoit plus vîte, mais moins dur & moins fort qu'il ne l'est ordinairement dans les maux de gorge.

3. Ils avoient une chaleur âcre, sèche, & une grande inquiétude.

4. Ils crachoient moins qu'on ne crache ordinairement dans le mal de gorge, & avoient la langue très-sèche.

5. Quoiqu'ils eussent de la peine à avaler, cependant ce n'est pas ce qui les incommodoit le plus, & ils pouvoient boire suffisamment.

6. Le gonflement & la rougeur des amygdales, de la luette & du fond du palais, n'étant que peu considérables, mais les glandes parotides & maxillaires, & sur-tout les premières étant extrêmement gonflées & enflammées, la douleur dont ils se plaignoient le plus étoit cette douleur extérieure.

7. Quand le mal étoit grave, tout le col gonflait, & quelquefois même les vaisseaux qui rapportent le sang du cerveau étant gênés, les malades avoient de l'affoupissement & du délire.

8. Les redoublements de la fièvre étoient assez irréguliers.

9. Les urines n'étoient pas aussi enflammées que dans les autres maux de gorge.

10. La saignée & les autres remedes ne les soulageoient pas aussi promptement, & le mal étoit plus long.

11. Il ne venoit pas à suppuration comme les autres especes, mais quelquefois les amygdales s'ulcéroient.

12. Presque tous les enfants & un très-grand nombre d'adultes pouffoient, ou dès le premier jour, ou seulement les jours suivans, jusqu'au sixieme, une ébullition qui, chez quelques-uns, ressemble assez à la rougeole, mais d'une couleur moins vive & sans aucune élévation. Elle commençoit au visage, ensuite aux bras, & elle passoit aux jambes, aux cuisses, au corps, & se retiroit peu à peu, au bout de deux ou trois jours, dans le même ordre qu'elle avoit observé en pouffant. D'autres en très-petit nombre (je n'en ai vu que cinq,) éprouvoient tous des accidens plus graves avant l'éruption, & pouffoient le vrai pourpre ou milliaire blanc.

13. Quand ces ébullitions avoient paru, ils se trouvoient ordinairement mieux. La dernière durroit quatre, cinq ou six jours, & se terminoit souvent par des sueurs. Ceux qui ne les ont pas eues, & c'est le cas de plusieurs adultes, n'ont pu se guérir que par des sueurs abondantes sur la fin, car au commencement elles étoient inutiles, & même nuisibles.

14. J'ai vu quelques personnes chez lesquelles le mal de gorge s'est dissipé entièrement sans éruptions & sans sueurs; mais qui restoient dans une inquiétude & dans une angoisse très-forte, avec un pouls vîte & petit. Je leur ordonnois une boisson sudorifique, & alors l'éruption ou les sueurs venant, elles se trouvoient bien.

15. Soit que les malades aient eu l'ébullition, ou qu'ils ne l'aient pas eue, tous ont perdu la première peau ou épiderme, par grandes écailles

dans tout le corps , tant ce venin qui devoit s'évacuer par la peau avoit d'âcreté.

16. Un grand nombre éprouvoient un changement singulier dans la voix , différent de celui des maux de gorge ordinaires ; l'intérieur des narines étoit extrêmement sec.

17. L'on a eu plus de peine à se remettre qu'après les maux de gorge ordinaires ; & si l'on se négligeoit dans la convalescence , sur-tout si l'on s'exposoit trop tôt au froid , il survenoit une rechûte ou différents accidents , tels que de l'oppression , un gonflement de ventre , différentes enflures , de la langueur , du dégoût , des écoulements derrière les oreilles , de la toux , de l'enrouement.

18. J'ai été appelé pour des enfants , & même quelques jeunes gens , qui au bout de quelques semaines étoient tombés dans une enflure générale de tout le corps , avec une forte oppression , & une diminution considérable dans les urines qui étoient rouges & troubles ; ils étoient aussi dans un état singulier d'indifférence pour tout. Je les ai tous guéris avec des vésicatoires , & la poudre N^o 25. Ce remède commençoit par les faire vomir ; il survenoit ensuite des urines , & sur-tout des sueurs abondantes qui les guériffoient. Deux seuls d'un mauvais tempérament , & un peu rachitiques ou noués , après avoir été rétablis pendant quelques jours , sont retombés & ont péri.

§. 118. Chez les adultes , j'ai employé la saignée , & les rafraîchissans tant qu'il paroissoit de l'inflammation ; ensuite il falloit évacuer les premières voies , & après cela faire suer doucement. Les mêmes poudres N^o 25 ont souvent produit , avec grand succès , l'un & l'autre effet. Dans d'autres cas j'ai employé l'ipecacuana N^o 35.

Dans

Dans quelques sujets il n'y avoit pas de symptomes inflammatoires, & le mal dépendoit uniquement d'embarras putrides dans les premières voies; quelques malades même rendoient des vers; alors je n'ai point fait de saignées, mais le remède vomitif produisoit dans le commencement un excellent effet, & tous les symptomes diminuoient sensiblement; la sueur survenoit naturellement, & le malade guérissoit au bout de quelques jours.

§. 119. Il y a eu quelques endroits dans lesquels il n'y avoit aucun caractère d'inflammation, & où il ne falloit point de saignées; celles qu'on faisoit réussissoient mal.

Je n'ai point fait saigner d'enfants. Les vésicatoires, après l'évacuation des premières voies, & beaucoup de délayants, étoient leurs remèdes. Une simple infusion de sureau & de tilleul a fait beaucoup de bien à ceux qui en ont bu abondamment.

§. 120. Je fais qu'il est mort dans quelques villages un grand nombre de malades, avec une enflure de col prodigieuse. Il en est aussi mort quelques-uns en ville; entr'autres une fille de vingt ans, qui n'avoit pris que des sudorifiques chauds & du vin rouge, & qui mourut dès le quatrième jour avec des suffocations violentes, perdant beaucoup de sang par le nez. Du grand nombre que j'ai vu, il n'en est mort que deux. L'une étoit une petite fille de dix mois; elle avoit eu l'ébullition, qui rentra tout-à-coup: ce fut alors qu'on m'appella; mais il s'étoit fait un dépôt sur la poitrine, & rien ne put la sauver. L'autre étoit un garçon robuste de dix-sept à dix-huit ans, chez lequel la maladie s'annonça d'abord assez violemment. Elle se calma cependant, & la fièvre étant presque entièrement finie, les sueurs qui commençoient à venir l'auroient gué-

ri ; mais il ne voulut jamais les soutenir, & se mettoit à chaque instant nu. Il se fit tout-à-coup un dépôt sur le poumon, qui l'emporta trente heures après. Je n'ai jamais vu mourir avec une peau aussi sèche. Le vomitif chez lui n'avoit fait que peu d'effet, & avoit procuré une diarrhée. Sa mauvaise façon de se conduire paroît avoir été la cause de sa mort. C'est un exemple.

§. 121. Je me suis étendu sur cette maladie, parce qu'il pourroit arriver qu'elle se répandît dans d'autres endroits où il seroit utile qu'on fût prévenu de ses caractères & du traitement, qui a autant de rapport avec celui des fièvres putrides, dont je parlerai plus bas, qu'avec celui des maladies inflammatoires dont j'ai parlé ; puisque chez quelques personnes le mal de gorge a été évidemment un symptôme de fièvre putride, plutôt que la maladie principale. (1)

§. 122. Les maux de gorge sont, pour bien des personnes, une maladie habituelle qui revient toutes les années, & même souvent dans une année ; on les prévient par les mêmes moyens que j'ai indiqués pour prévenir les pleurésies habituelles §. 100, & en garantissant du froid le col & la tête, sur-tout après s'être échauffé par la course, le chant, &c.

(1) Je réserve d'autres détails intéressants sur cette maladie, pour la seconde édition de mon traité des fièvres ; & l'Editeur de Paris a très-bien remarqué qu'elle a beaucoup de rapport avec le mal de gorge gangreneux, qui a été épidémique depuis vingt ans dans plusieurs endroits de l'Europe. *Note de l'Auteur.*



 CHAPITRE VII.

Des Rhumes.

§. 123. **I**L regne plusieurs préjugés sur les rhumes, qui tous peuvent avoir des conséquences fâcheuses. Le premier, c'est qu'un rhume n'est jamais dangereux; erreur qui coûte tous les jours la vie à plusieurs personnes. Je m'en suis déjà plaint il y a plusieurs années, & j'ai vu dès lors une foule de nouveaux exemples qui n'ont que trop justifié mes plaintes.

L'on ne meurt effectivement pas d'un rhume, tant qu'il n'est que rhume; mais quand on le néglige, il jette dans des maladies de poitrine qui tuent. *Les rhumes emportent plus de gens que la peste*, répondit un très-habile Médecin qui avoit beaucoup vu, à un de ses amis qui lui disoit, je me porte bien, je n'ai qu'un rhume.

Un second préjugé, c'est que les rhumes n'exigent point de remèdes, & que plus on en fait, plus ils durent. Le dernier article peut être vrai, vu la mauvaise façon dont on les traite; mais le principe est faux. Les rhumes ont leurs remèdes tout comme les autres maux, & se guérissent avec plus ou moins de facilité, suivant qu'ils sont mieux ou moins bien conduits.

§. 124. Une troisième erreur, c'est que non-seulement on ne les regarde pas comme dangereux, mais on les croit même salutaires. Il vaut mieux sans doute avoir un rhume qu'une maladie plus fâcheuse; mais il vaudroit beaucoup mieux n'en avoir aucune. Tout ce qu'on peut raisonnablement dire, c'est que quand une transpiration arrêtée devient cause de maladie, il est heureux

qu'elle produise un rhume plutôt que quelque maladie très-grave, comme il arrive souvent; mais il seroit à préférer que ni la cause ni l'effet n'eussent existé. Un rhume prouve toujours un dérangement dans les fonctions de notre corps, une cause de maladie; il est une maladie réelle, qui, quand elle est violente, porte une atteinte sensible à toute la machine. Les rhumes affoiblissent considérablement la poitrine, & la santé en est tôt ou tard altérée. Les personnes souvent enrhumées ne sont jamais robustes, elles tombent souvent dans des maux de langueur, & la facilité à s'enrhumer est une preuve de la facilité avec laquelle la transpiration se déränge, & le poumon s'engorge, ce qui est toujours dangereux.

§. 125. L'on conviendra de la fausseté de ces préjugés, en examinant la nature des rhumes qui ne sont autre chose que les maladies que je viens de décrire dans les trois derniers chapitres; mais dans un degré fort léger.

Un rhume est véritablement presque toujours une maladie inflammatoire, une légère inflammation du poumon ou de la gorge, ou d'une membrane qui garnit intérieurement les narines & l'intérieur de quelques cavités qui se trouvent dans les os de la joue & du front; cavités qui toutes communiquent avec le nez, de façon que quand l'inflammation a attaqué une partie de cette membrane, elle se communique aisément aux autres.

§. 126. Il est presque inutile de décrire les symptômes du rhume; il suffira de faire remarquer, 1. Que la principale cause des rhumes est la même que celle qui produit le plus ordinairement les maladies dont j'ai parlé, c'est-à-dire la transpiration arrêtée, & un sang un peu enflammé. 2. Que quand ces maladies régissent,

il y a en même temps beaucoup de rhumes. 3. Que les symptomes qui annoncent un rhume violent, ressemblent beaucoup à ceux qui précèdent ces maladies. L'on a rarement de gros rhumes sans frisson & sans fièvre; quelquefois même elle dure plusieurs jours. L'on touffe, la toux reste sèche pendant quelque temps, ensuite il vient des crachats qui diminuent la toux & l'oppression, & c'est alors qu'on peut dire que le rhume est mûr. L'on a souvent de légers points, mais passagers, & un peu de mal de gorge. Quand les narines sont le siege du mal, ce qu'on appelle fort mal-à-propos rhume de cerveau, on a souvent un mal de tête très-violent, qui dépend quelquefois de l'irritation de la membrane qui tapisse les cavités de l'os du front, ou des *Sinus maxillaires*. L'on ne mouche dans les commencements qu'une eau fort claire & fort âcre; ensuite à mesure que l'inflammation diminue, elle s'épaissit, & l'on mouche une matiere semblable à celle qu'on crache. L'on perd ordinairement l'odorat, le goût, l'appétit.

§. 127. Les rhumes n'ont point de durée fixe. Ceux de cerveau durent ordinairement très-peu de jours; ceux de poitrine sont plus longs; il y en a cependant beaucoup qui se dissipent au bout de quatre ou cinq jours. S'ils durent trop longtemps, ils nuisent; 1. Parce que la toux violente dérange toute la machine, & sur-tout qu'elle porte le sang à la tête. 2. En privant du sommeil, qui est presque toujours diminué par un rhume. 3. En ôtant l'appétit & en troublant la digestion, ce qui affoiblit nécessairement. 4. En affoiblissant le poumon même, par les secouffes continuelles qu'il reçoit; de façon que peu à peu toutes les humeurs s'y jettent, comme sur la partie la plus foible, il reste une toux continuelle; il est toujours surchargé d'humours, qui s'y épaississant,

gènent la respiration , oppressent & donnent une fièvre lente ; le corps ne se nourrit pas , le malade tombe dans la foiblesse , le dépérissement , l'insomnie , l'angoisse , & meurt souvent assez promptement. 5. La fièvre qui accompagne presque toujours les gros rhumes , use le corps.

§. 128. Puisque le rhume est une maladie de la même espèce que les esquinancies , les péripneumonies , les inflammations de poitrine , le traitement doit être de la même espèce. Si le rhume est très-fort , il faut faire une saignée au bras , ce qui l'abrege beaucoup ; & elle est nécessaire toutes les fois que le malade est sanguin , qu'il a une forte toux & un grand mal de tête. L'on doit faire un usage abondant des boissons N^o 1 , 2 , 4. Il est utile de prendre tous les soirs des bains de pied en se couchant. (1) En un mot , si l'on met le malade au régime , on le guérit très-promptement.

§. 129. Mais souvent le mal est si léger qu'on ne croit pas devoir faire un traitement , & sans remède on guérit aisément , en se privant pendant quelques jours de viande , d'œufs , de bouillon , de vin , de tout ce qui est âcre , gras ou pesant , en vivant de pain , de légumes , de fruits & d'eau ; & sur tout en soupant peu ou point , & en buvant , si l'on est altéré , une simple tisane d'orge ou une infusion de sureau , à laquelle on peut joindre un quart ou un tiers de lait. Les bains de pied tièdes , & la poudre N^o 20 , contribuent à faire dormir. L'on peut aussi sans danger prendre quelques tasses de thé de pavot rouge.

§. 130. Quand il n'y a plus de fièvre , de cha-

(1) Souvent les lave-pieds seuls dissipent le mal de tête , & calment la toux , en relâchant les parties inférieures , & toute la surface de la peau. Si le malade est constipé , il recevra des lavements préparés avec de l'eau dans laquelle on aura fait bouillir du son , & ajouté un peu de savon commun , du beurre , ou de l'huile d'olive.

leur ni d'inflammation, que le malade a été à la diete pendant quelques jours, & qu'il s'est bien délayé, si la toux & l'insomnie continuent, on peut donner le soir une pilule de styrax ou une prise de thériaque avec un peu de sureau, en sortant d'un bain de pied tiède; alors ces remèdes, en calmant la toux, & en rétablissant la transpiration, guérissent souvent dans une nuit; mais j'en ai vu de mauvais effets quand on les donnoit trop tôt; & il faut toujours, quand on les prend, n'avoir que très-peu soupé, & que le souper soit digéré.

§. 131. Il y a un très-grand nombre de remèdes vantés pour les rhumes, des tisanes de pommes, de réglisse, de figues, de raisins secs, de bourrache, de lierre terrestre, de véronique, d'hysope, d'orties, &c. Je ne veux rien leur ôter de leur prix; elles peuvent avoir été toutes utiles; mais malheureusement ceux qui en ont vu réussir une dans un cas, la croient la plus excellente de toutes, & c'est là une erreur dangereuse, parce que ce n'est point sur un seul cas qu'on doit décider; c'est à ceux qui en voient journellement un grand nombre, & qui observent attentivement l'effet des différents remèdes, à juger de ceux qui conviennent le plus généralement, & ce sont ceux que j'ai indiqués. Je fais qu'un thé de queues de cerises, qui est une boisson assez agréable, a guéri un rhume fort invétéré.

§. 132. Dans les rhumes de cerveau, des parfums d'eau chaude toute simple, ou dans laquelle on a mis des fleurs de sureau ou quelques autres herbes un peu aromatiques, procurent ordinairement un soulagement très-prompt. Ils font aussi du bien dans les rhumes de poitrine. (*Voyez §. 55.*)

L'on étoit fort dans l'usage, il n'y a pas long-

temps , d'employer le blanc de baleine ; mais c'est une huile très-indigeste , & les huiles ne conviennent que très-rarement dans les rhumes ; d'ailleurs le blanc de baleine est presque toujours rance ; ainsi il vaut mieux le bannir : j'en ai vu souvent de mauvais effets , rarement de bons.

§. 133. Ceux qui ne diminuent point la quantité des aliments , & qui boivent de grandes quantités d'eau chaude , ruinent leur santé. Ils ne font plus de digestion , la toux devient stomachale sans cesser d'être pectorale , & ils courent risque de tomber dans l'état décrit §. 127. N^o 4.

Les eaux-de-vie brûlées , les vins aromatisés , sont les plus grands maux dans les commencements , & l'on feroit mieux de n'en jamais prendre ; si l'on en a vu quelques bons effets , ce n'est que sur la fin , quand la maladie étoit entretenue uniquement par la foiblesse des organes. Dans ce cas , il faut quitter les relâchans , prendre tous les jours quelques prises de la poudre N^o 14 , avec peu de vin , & si les humeurs paroissent se jeter trop sur le poulmon , appliquer des vésicatoires aux gras des jambes.

§. 134. Les liqueurs conviennent si peu que souvent une très petite quantité ranime un rhume qui finissoit. Il y a même des personnes qui n'en boivent jamais sans s'enrhumer , & cela n'est point étonnant ; elles occasionnent une très-légère inflammation de poitrine , qui est un rhume.

Il ne faut pas dans cette maladie s'exposer , sans nécessité , à un grand froid ; mais il faut également se préserver de trop de chaleur ; ceux qui s'enferment dans des chambres fort chaudes , ne guérissent point ; & comment y guérir ? Ces chambres , indépendamment du danger qu'on

court

court en les quittant , enrhument comme les liqueurs , en produisant une légère inflammation de poitrine.

§. 135. Les personnes sujettes aux fréquents rhumes , celles qu'on appelle fluxionnaires , croient devoir se tenir fort au chaud ; c'est une erreur qui acheve de ruiner leur santé. Cette disposition aux rhumes vient de deux causes ; ou de ce que la transpiration se déränge aisément , ou quelquefois de la foiblesse de l'estomac ou de celle du poumon , qui demandent des remèdes particuliers. Quand le mal vient de ce que la transpiration se déränge aisément , plus ils se tiennent au chaud , plus ils se font suer , & plus le mal augmente. Cet air continuellement tiède affoiblit tout le corps , & sur-tout le poumon ; les humeurs y trouvant moins de résistance , s'y jettent toujours plus. La peau sans cesse baignée par une petite sueur , se relâche , s'amollit , devient incapable de faire ses fonctions ; la plus petite cause arrête alors toute transpiration , & il naît une foule de maux de langueurs.

Ces malades redoublent leurs précautions pour se préserver de l'air froid , & tous leurs soins sont autant de moyens efficaces pour rendre leur santé plus foible ; & cela d'autant plus sûrement , que la crainte de l'air assujettit nécessairement à une vie sédentaire , qui augmente tous leurs maux , auxquels les boissons chaudes , dont ils font usage , mettent le comble. Ils n'ont qu'un moyen de guérir ; c'est de se familiariser avec l'air , de fuir les chambres chaudes , & diminuer peu à peu leurs vêtements , de coucher au froid , de ne rien manger & de ne rien boire qui ne soit froid , les boissons même à la glace leur sont salutaires ; de prendre beaucoup d'exercice , & enfin , si le mal est invétééré , de faire usage pendant long-temps de la poudre N° 14 , & des bains

froids. Cette méthode réussit aussi très-bien pour ceux chez qui le mal dépend primitivement d'une foiblesse d'estomac ou de poumon ; & au bout d'un certain temps ces trois causes se réunissent toujours.

Quelques personnes qui étoient sujettes depuis plusieurs années à être enrhumées tout l'hiver, & qui pendant cette saison ne sortoient point & buvoient toujours tiède, ont profité l'hiver dernier (de 1761 & 1762,) des conseils que je donne ici ; elles se sont promenées tous les jours, ont toujours bu froid, & par-là ont évité entièrement les rhumes & se sont très-bien portées.

§. 136. L'on est en usage, plus, il est vrai, à la ville qu'à la campagne, de tenir souvent à la bouche différentes tablettes, pâtes, &c. Je n'en exclus point l'usage ; mais il n'y a rien d'aussi efficace que le jus de réglisse, & moyennant qu'on le prenne à dose suffisante, il procure un vrai soulagement. J'en ai pris moi-même une once & demie dans un jour, & j'en ressentis les bons effets d'une façon marquée.

CHAPITRE VIII.

Des maux de Dents.

§. 137. **L**Es maux de dents qui sont quelquefois si longs & si violents qu'ils occasionnent des insomnies opiniâtres, beaucoup de fièvre ; des rêveries, des inflammations, des abcès, des ulcères, des caries, des convulsions, des syncopes, dépendent de trois causes principales.

1^o De la carie des dents.

2^o De l'inflammation du nerf des dents, ou

de la membrane qui les enveloppe , ce qui entraîne celle de la gencive.

3° D'une humeur catarrale froide qui se jette sur ces parties.

§. 138. Dans le premier cas , la carie ayant mis le nerf à nu , l'air , les aliments , les boissons , l'humeur même de la carie , l'irritent , & cette irritation produit des douleurs plus ou moins violentes ; tout ce qui augmente le mouvement , comme l'exercice , la chaleur , les aliments , peut produire le même effet.

Quand la dent est extrêmement gâtée , il n'y a point de remède que de l'arracher , sans quoi les douleurs continuent , l'haleine devient puante , la gencive se perd , les autres dents , & souvent même la mâchoire se carient ; d'ailleurs elle empêche l'usage des dents voisines , qui se couvrent de tartre & périssent.

Quand le mal est moins considérable , on peut quelquefois en arrêter les progrès , en brûlant la dent avec un fer chaud , ou en la plombant si elle en est susceptible. L'on se sert très-souvent de différentes liqueurs & même d'eau-forte & d'esprit de vitriol ; mais ces remèdes sont extrêmement dangereux & doivent être bannis. Si l'on craint les opérations que je viens d'indiquer , on peut employer l'essence de girofles , dans laquelle on trempe un coton qu'on applique sur la carie , ce qui soulage souvent pour assez longtemps. L'on emploie aussi une teinture d'opium appliquée de la même façon , & l'on peut mêler ces deux remèdes ensemble à doses égales. J'ai réussi plusieurs fois avec la liqueur minérale anodine d'HOFFMAN ; elle paroît pendant quelques instants augmenter la douleur , mais le soulagement vient ordinairement après qu'on a craché quelquefois. Un gargarisme fait avec l'argentine bouillie dans de l'eau , soulage souvent les

douleurs qui viennent de carie ; & plusieurs personnes , dans ce cas , se sont bien trouvées d'en faire un usage habituel ; ce remede ne peut point nuire , il est même utile pour les gencives. D'autres se soulagent en frottant tout le visage avec du miel.

§. 139. La seconde cause , c'est l'inflammation du nerf dans l'intérieur , ou de la membrane à l'extérieur de la dent ; on la connoît par le tempérament , l'âge , le genre de vie du malade. Ceux qui sont jeunes , sanguins , qui s'échauffent beaucoup , ou par le travail , ou par les aliments & les boissons , ou par les veilles ou par d'autres excès ; ceux qui étoient accoutumés à quelques hémorragies , ou naturelles ou artificielles , & qui ne les ont plus , y sont très-exposés.

La douleur vient ordinairement promptement , & souvent après quelque cause d'échauffement. Le pouls est fort & plein , le visage assez rouge , la bouche extrêmement chaude ; l'on a souvent beaucoup de fièvre , & un violent mal de tête ; la gencive s'enflamme , se gonfle , & quelquefois il s'y forme un abcès ; d'autres fois il arrive que l'humeur se jette à l'extérieur , la joue enfle & la douleur diminue. Quand la joue enfle , mais sans que la douleur diminue , c'est alors une augmentation , & non pas un changement de mal.

§. 140. Dans cette espece , il faut employer le traitement des maladies inflammatoires ; & recourir à la saignée , qui ordinairement soulage sur le champ , si on la fait d'assez bonne heure. Après la saignée , on se gargarise avec l'eau d'orge , l'eau & le lait ; on applique sur la joue des cataplasmes émollients. S'il survient un abcès , on le fait mûrir en tenant presque continuellement dans la bouche , du lait chaud , ou des figues cuites dans du lait ; & dès qu'il paroît

mâir, on le fait ouvrir, ce qui est aisé & point douloureux. Quelquefois le mal, quoiqu'il dépende de cette cause, n'est pas si violent, mais il dure fort long-temps, & revient dès qu'on s'est échauffé, dès qu'on est au lit, dès qu'on prend quelques mets échauffants, quelque liqueur, du vin, du café. Il faut dans ce cas faire une saignée, sans laquelle les autres remèdes sont inutiles, & prendre quelques soirs de suite des bains de pied tièdes, & une prise de la poudre N° 20. La privation totale de vin & celle de viande, sur-tout le soir, ont guéri plusieurs personnes qui avoient des maux de dents très-opiniâtres.

Tous les remèdes chauds, dans cette espece, sont pernicious ; & souvent l'opium, la thériaque, les pilules de stirax, bien-loin de produire l'effet qu'on en attend, ont empiré les douleurs.

§. 141. Quand le mal dépend d'une humeur catarrhale froide, qui se jette sur les mêmes parties, il est ordinairement, quoiqu'aussi douloureux, accompagné de symptômes moins violents. Le pouls n'est ni fort, ni plein, ni fréquent ; la bouche est moins chaude, l'on enfle moins. Dans ces cas, il faut purger avec la poudre N° 21, ce qui guérit quelquefois radicalement des maux très-invétés. Ensuite on peut faire usage de la tisane des bois N° 22. Elle a guéri des maux de dents qui avoient résisté à d'autres cures pendant plusieurs années ; mais elle seroit pernicious dans l'autre espece. Les vésicatoires à la nuque ou ailleurs, il n'importe pas trop où, ont fait souvent un très-bon effet, en détournant l'humeur & en rétablissant la transpiration. Enfin, l'on peut employer avec le plus grand succès dans cette espece, sur-tout après la

purgation, les pilules de stîrax, l'opium, la thériaque. Les remèdes âcres, comme le tabac ficelé, la racine de pyrethre, en faisant saliver, évacuent une partie de l'humeur qui cause la maladie, & diminuent la douleur. La fumée du tabac guérit aussi quelquefois dans cette espèce, soit en faisant cracher, soit parce qu'elle a quelque chose d'anodin qui participe des vertus de l'opium.

§. 142. Comme cette cause est souvent l'effet d'une foiblesse d'estomac, il arrive tous les jours qu'on voit des personnes dont le mal augmente à mesure qu'elles prennent des rafraîchissants. L'augmentation du mal fait qu'elles doublent la dose du remède, & les douleurs croissent à proportion. Il faut nécessairement quitter cette méthode, & employer les remèdes stomachiques & propres à rétablir la transpiration. La poudre N^o 14 a produit souvent d'excellents effets, quand je l'ai ordonnée dans ces cas, & elle ne manque jamais d'emporter très-prompement les maux de dents, qui reviennent périodiquement à certains jours & à certaines heures. J'ai guéri quelques personnes en leur conseillant l'usage du vin, dont elles ne buvoient point.

§. 143. Outre les maux de dents qui dépendent des trois causes principales que j'ai indiquées, & qui sont les plus fréquents, il y en a de très-longs & de très-cruels, qui sont occasionnés par une âcreté générale de la masse du sang, & qui ne se guérissent que par les remèdes propres à corriger cette âcreté. Quand elle est de nature scorbutique, le raifort sauvage (la poivrée) le cresson, le cochlearia, le beccabunga (la fava), l'oseille, l'alleluya, la détruisent. Si elle est d'une nature différente, elle demande d'autres remèdes. Mais le plan de cet ouvrage

ne permet point d'entrer dans ces détails. Comme le mal est long, il donne le temps d'aller consulter.

La goutte & le rhumatisme se jettent quelquefois sur les dents, & occasionnent les douleurs les plus cruelles, qu'il faut traiter comme les maladies dont elles dépendent.

§. 144. L'on comprend par ce qu'on vient de dire, ce que c'est que cette bizarrerie imaginaire qu'on attribue aux maux de dents, parce qu'un remède qui a soulagé l'un ne soulage pas l'autre. Cela vient de ce que ces remèdes sont toujours ordonnés sans connoissance de cause; qu'on ne fait point attention à la nature du mal, qu'on traite une douleur de carie comme une douleur d'inflammation; celle-ci comme une douleur de fluxion froide, & cette dernière comme une douleur causée par l'âcreté scorbutique: ainsi il n'est point étonnant que l'on échoue. Les Médecins eux-mêmes ne donnent peut-être pas toujours assez d'attention à la nature du mal; & lorsqu'ils la connoissent, ils se bornent trop à des remèdes foibles & incapables de produire l'effet nécessaire. Si le mal est de nature inflammatoire, rien ne peut guérir que la saignée.

Il en est des maux de dents comme de tous les autres; ils dépendent de plusieurs causes différentes, & si l'on ne combat pas ces causes par les remèdes qui leur conviennent, bien-loin de guérir, l'on augmente le mal.

J'ai guéri de violents maux de dents de la mâchoire inférieure, en appliquant une emplâtre composée de farine, de blanc d'œuf, d'eau-de-vie & de mastic, à l'angle de cette mâchoire, dans l'endroit où l'on sent battre l'artere. J'ai aussi soulagé des maux de tête extrêmement violents, en appliquant la même emplâtre sur l'artere des tempes.

 CHAPITRE IX.

De l'Apoplexie.

§. 145. **T**out le monde connoît l'apoplexie, qui est une perte subite de tous les sens & de tous les mouvements volontaires, pendant laquelle le pouls se conserve & la respiration est gênée. Je m'étendrai peu sur cette maladie qui n'est pas fréquente dans les campagnes, & dont j'ai parlé fort au long dans une lettre à Monsieur de HALLER, qui a paru en 1761.

§. 146. L'on en distingue ordinairement deux especes, l'apoplexie sanguine, & l'apoplexie séreuse. Elles dépendent l'une & l'autre de ce que les vaisseaux du cerveau s'engorgent, & qu'alors ils empêchent les fonctions des nerfs. Toute la différence qu'il y a entre l'une & l'autre, c'est que la première a lieu chez les personnes qui sont fortes, robustes, qui ont un vrai sang pesant, épais, inflammatoire, & qui en ont beaucoup; & c'est alors une vraie maladie inflammatoire. L'autre attaque les personnes moins robustes dont le sang est plus aqueux, plutôt visqueux que dense ou épais, dont les vaisseaux sont lâches, qui ont beaucoup d'humeurs.

§. 147. Quand la première est à son plus haut degré, c'est ce qu'on appelle coup de sang ou apoplexie foudroyante, qui tue dans la minute, & qui n'est pas susceptible de remèdes. Quand le mal est violent, & qu'on trouve le malade avec un pouls fort, plein, élevé, le visage rouge & enflé, le col gonflé, la respiration gênée & bruyante, ne sentant rien, n'ayant d'autre mouvement que quelques efforts pour vomir, il n'y en a

même pas toujours, il faut sur le champ :

1. Découvrir entièrement la tête du malade, lui couvrir très-peu le reste du corps, lui procurer un air très-frais, & lui desserrer entièrement le col.

2. Le mettre, autant qu'il est possible, la tête haute & les pieds pendants.

3. Lui faire une saignée au bras, de douze à seize onces par une très-grosse ouverture; la force avec laquelle le sang jaillit, doit décider le Chirurgien à en tirer quelques onces de plus ou de moins. On la réitérera jusques à trois & quatre fois dans l'espace de trois ou quatre heures, si les circonstances le demandent, ou au bras ou au pied.

4. Donner un lavement avec la décoction des premières herbes émollientes qui se présenteront, quatre cuillerées d'huile, & une cuillerée de sel. On le réitérera de trois en trois heures.

5. S'il est possible on lui fera avaler beaucoup d'eau, sur chaque pot de laquelle on mettra trois dragmes de nître.

6. Dès que la violence du pouls a diminué, que la respiration est moins embarrassée & le visage moins enflammé, il faut faire prendre la décoction N^o 23; ou, si l'on ne pouvoit pas l'avoir à temps, trois quarts d'once ou une once de crème de tartre, & beaucoup de petit lait; remède qui m'a très-bien réussi dans un cas où je n'en avois point d'autre.

7. Eviter toute liqueur spiritueuse, vin, eaux distillées, soit en boisson, en application, ou même en fenteur.

8. L'on ne doit toucher, irriter, remuer le malade, que le moins qu'il est possible; en un mot, on doit éviter tout ce qui peut agiter. Ce conseil est absolument contraire aux usages communs; mais il est cependant fondé en raison, confirmé par l'expérience, & absolument

nécessaire. En effet tout le mal vient de ce que le sang se porte en trop grande quantité, & avec trop de force, au cerveau, qui étant comprimé, empêche tous mouvements des nerfs. Pour rétablir ces mouvements, il faut donc débarrasser le cerveau, en diminuant la force du sang; mais les liqueurs, les vins, les esprits, les sels volatils, l'agitation, les frictions l'augmentent, & par-là même elles augmentent l'embarras du cerveau & la maladie; au lieu que tout ce qui calme la circulation, contribue à rappeler plutôt le sentiment & le mouvement volontaire.

9. On doit lier fortement les cuisses sous le jarret; par-là on empêche le sang de revenir des jambes, & il s'en porte moins à la tête.

Si le malade paroît peu à peu, & à mesure qu'il prend des remèdes, passer dans un état moins violent, l'on peut espérer. Si après les premières évacuations générales son état empire, il est tout-à-fait mal.

§. 148. Quand il se guérit, l'usage des sens revient; mais il reste souvent un peu de délire pendant quelque temps, & presque toujours une paralysie sur la langue, un bras, une jambe, & les muscles du même côté du visage. Cette paralysie se guérit quelquefois peu à peu, par des purgations rafraîchissantes de temps en temps, & une diète très-peu nourissante. Tous les remèdes chauds sont extrêmement nuisibles, & peuvent occasionner une nouvelle attaque. L'émétique pourroit être mortel, & l'a été plus d'une fois. L'on doit absolument l'éviter; il ne faut pas même aider, par de l'eau tiède, les efforts que le malade fait pour vomir; ils ne dépendent point des matières qui sont dans l'estomac, mais de l'embarras du cerveau; plus ils sont considérables, plus cet embarras augmente, parce que pendant qu'ils ont lieu, le sang ne peut pas revenir de la tête, & par-là

même le cerveau en est surchargé.

§. 149. L'autre espece a les mêmes symptomes, excepté que le pouls n'est ni si élevé ni si fort, que le visage est moins rouge, quelquefois même pâle, que la respiration paroît moins gênée, & qu'il y a quelquefois plus de facilité & plus d'abondance dans les vomissemens.

Comme elle attaque des personnes moins sanguines, moins fortes, moins échauffées, la saignée n'est souvent point nécessaire; il n'est au moins presque jamais nécessaire de la réitérer, & si le pouls est peu plein & point dur, elle pourroit être nuisible.

1. Il faut au reste situer le malade comme dans l'autre espece, quoique cela soit un peu moins nécessaire.

2. Lui donner un lavement, mais sans huile, avec le double de sel & la grosseur d'un petit œuf de savon; ou avec quatre ou cinq tiges de gratiolo ou herbe au pauvre homme; on le réitere deux fois par jour. (1)

3. On purge avec la poudre N^o 21. (2)

(1) Les lavemens âcres sont peut-être le remede le plus utile dans ce cas; ils irritent, ils évacuent & déterminent les humeurs à se porter aux parties inférieures, en abandonnant la tête. On y insistera donc, on les réitérera, parce que souvent les premiers ont de la peine à pénétrer. Et si leur effet est foible, on les rendra plus âcres, en se servant d'une décoction de séné, de tabac, d'un mélange de vin émétique trouble.

Les suppositoires âcres sont aussi très-avantageux; on pourra introduire dans le fondement un morceau de tabac, ou un mélange des purgatifs les plus forts, tels que l'aloës, la scammonée, la gomme gutte, l'extrait d'élatérium, auxquels on donnera une forme allongée & solide, avec un peu de miel & de savon rapé.

(2) Les émétiques qui nuisent dans l'apoplexie sanguine, lorsque le malade a le visage & les yeux enflammés, qui sont dangereux ou inutiles dans la séreuse, lorsque le malade est sobre dans ses repas, affoibli par l'âge ou d'autres circonstances, lorsque l'estomac est vuide d'aliments, convien-

4. L'on peut, pour boisson, donner une forte infusion de mélisse.

5. On purge de nouveau le troisieme jour.

6. L'on doit appliquer d'abord au gras des jambes, ou entre les épaules, des vésicatoires. (1)

7. Si la nature paroît vouloir se dégager par les sueurs, on doit l'aider; & j'ai vu souvent qu'un thé de chardon béni produisoit très-bien cet effet. Si l'on prend ce parti, il faut soutenir la sueur, sans bouger s'il est possible pendant plusieurs jours; il est arrivé alors qu'au bout de neuf jours le malade étoit délivré de toute paralysie, qui survient ordinairement après cette apoplexie tout comme après l'autre.

§. 150. Les apoplexies sont sujettes à des rechûtes, & chaque nouvelle attaque est plus dangereuse que la précédente; ainsi il est extrêmement important de chercher à les prévenir. On prévient l'une & l'autre espece par une diete sévère, & en retranchant beaucoup de la quantité ordinaire des aliments; & la précaution la plus

est de ne pas manger beaucoup lorsqu'il est gros mangeur, sujet à faire des excès dans ses repas, à des indigestions, à des amas de glaires dans l'estomac, lorsqu'il a depuis peu mangé avec un excès marqué, qu'il vomit naturellement, ou qu'il a au moins des nausées très-fortes. Ils sont enfin le vrai spécifique des apoplexies produites par les poisons assoupissans, dont l'effet cesse souvent au moment où les malades les vomissent. L'histoire du passé, le peu de disposition naturelle des malades à l'apoplexie, des nausées continuelles, feront connoître s'ils en sont la cause. Dans ces deux derniers cas on fera fondre une double dose de tartre émétique dans un gobelet d'eau chaude, & on en donnera d'abord une cuillerée au malade. On passera de cette première cuillerée à d'autres, tous les quarts d'heure, suivant l'effet.

(1) On peut les faire précéder par des ventouses scarifiées sur la nuque du col. Ce secours mis fréquemment en usage par les anciens, trop peu pratiqué en France, est un des plus prompts dans les apoplexies séreuses & sanguines.

essentielle, pour quiconque a eu une attaque, c'est de renoncer au souper. Ceux qui ont eu une attaque de la premiere espece, doivent être encore plus exacts que les autres. Ils doivent se priver de tout ce qui est succulent, aromatique, âcre, du vin, des liqueurs, du café. Ils doivent faire un grand usage des jardinages, des fruits, des acides; manger peu de viande, & point de celles qu'on appelle noires; prendre toutes les semaines deux ou trois prises de la poudre N^o 24, le matin à jeun, dans un verre d'eau; se purger deux ou trois fois par an avec la potion N^o 23; prendre journellement de l'exercice; éviter les chambres trop chaudes & l'ardeur du soleil; se coucher de bonne heure, se lever matin, n'être jamais plus de huit heures au lit; & si l'on remarque qu'il se reforme beaucoup de sang, & qu'il se porte à la tête, il faut sans hésiter faire une saignée, & se mettre pendant quelques jours à une diete totale, sans aucun aliment solide. Les bains chauds sont pernicious dans ces cas. Dans l'autre espece, au lieu de se purger avec le remede N^o 23, il faut se purger avec le N^o 21.

§. 151. Les mêmes secours propres à prévenir une rechûte, peuvent empêcher une premiere attaque, si on les emploie à temps; car quoique l'attaque d'apoplexie soit très-prompte, cependant la maladie s'annonce plusieurs semaines, quelquefois plusieurs mois, même des années à l'avance, par des vertiges, des pesanteurs de tête, de légers embarras de langue, des paralysies momentanées, tantôt d'une partie, tantôt d'une autre; quelquefois des dégoûts & des envies de vomir, sans qu'on puisse soupçonner aucun embarras dans les premieres voies, ou aucune autre cause dans l'estomac ou dans le voisinage; un changement difficile à décrire dans la physionomie; des douleurs vives & passageres

près du cœur; une diminution dans les forces sans cause sensible; & quelques autres signes qui marquent que les humeurs se portent trop à la tête, & que les fonctions du cerveau sont gênées.

Il y a des personnes qui sont sujettes à des accidents qui dépendent de la même cause que l'apoplexie, & qu'on peut regarder comme de très-légères apoplexies, dont on soutient plusieurs attaques, & qui ne dérangent que très-peu la santé. Tout-à-coup le sang se porte à la tête, le malade est étourdi, il perd toutes ses forces, il a quelquefois des nausées, sans cependant que la connoissance, le sentiment & le mouvement se perdent tout-à-fait. La tranquillité, une saignée, des lavements, dissipent l'accès. On en prévient les retours par le régime ordonné §. 150, & sur-tout par un usage abondant de la poudre N° 24. A la fin un de ces accès dégénère communément en apoplexie mortelle; mais on peut la retarder très-long-temps par un régime exact, & en évitant toutes les passions fortes, & sur-tout la colere.

C H A P I T R E X.

Des Coups de Soleil.

§. 152. **L'**On appelle *Coups de Soleil* les maux qui résultent d'une trop forte action du Soleil sur la tête. C'est la même chose que *l'insolation*.

Si l'on fait attention que le bois, la pierre, les métaux exposés à l'action du Soleil, s'échauffent, même dans les climats tempérés, au point qu'on ne peut pas les toucher sans se brûler, on

comprendra tout le danger qu'on court, si la tête est exposée à une telle chaleur. Les vaisseaux se dessèchent, le sang s'épaissit, il se forme une véritable inflammation, qui quelquefois tue en très-peu de temps. C'est un coup de soleil qui tua *Manassez mari de Judith*; car comme il étoit auprès de ceux qui lioient les gerbes aux champs, la chaleur lui donna sur la tête, & il tomba malade, & il se mit au lit, & il mourut. Les signes qui caractérisent un coup de soleil, sont le séjour dans un endroit où il donnoit fortement, un violent mal de tête, avec la peau chaude & extrêmement sèche, les yeux rouges & secs, ne pouvant ni rester ouverts ni soutenir la lumière; quelquefois un mouvement continuel dans la paupière, du soulagement par l'application de quelque liqueur fraîche; souvent une impossibilité de dormir; d'autres fois un grand assoupissement; mais accompagné de réveils violents; une fièvre très-forte, un abattement & un dégoût total; quelquefois beaucoup d'altération, d'autres fois point: la peau du visage est souvent brûlée.

§. 153. L'on est exposé aux coups de soleil dans deux saisons de l'année; ou au printemps, ou dans les grandes chaleurs; mais ils sont bien différents dans leurs effets. Au printemps les gens de la campagne, les ouvriers y sont peu sujets; ce sont les gens de la ville, les personnes délicates qui ont pris peu de mouvement pendant l'hiver, & qui ont acquis beaucoup d'humeurs. Si dans ces circonstances elles vont au soleil, comme il a déjà une certaine force, que par le genre de vie qu'elles ont mené, les humeurs sont déjà fort disposées à se porter à la tête, que la fraîcheur du terrain, sur-tout quand il a plu, fait qu'on ne se réchauffe pas aussi aisément les pieds, il agit sur leur tête comme un vésicatoire, & il y détermine une plus grande quantité d'hu-

meurs ; ce qui procure de violents maux de tête, accompagnés souvent de lancées vives & fréquentes, & de douleur dans les yeux ; mais ce mal est rarement dangereux. Les gens de la campagne, les personnes de la ville qui n'ont point discontinué l'exercice pendant l'hiver, ne craignent point ces soleils de printemps. Les coups de soleil en été sont bien plus fâcheux ; & ils attaquent les ouvriers ou les voyageurs, qui sont long-temps exposés à l'ardeur. C'est alors que le mal est porté à son plus haut degré, & que les malades meurent souvent sur la place. Dans les pays chauds, cette cause tue plusieurs personnes dans les rues, & fait de grands ravages dans les armées en marche & dans les sièges. L'on en voit de tristes effets dans les pays tempérés. Après avoir marché tout le jour au soleil, un homme tomba en léthargie, & au bout de quelques heures mourut avec des symptômes de rage. J'ai vu un couvreur, un jour très-chaud, se plaindre à son camarade d'un violent mal de tête qui augmentoit de minute en minute ; au moment où il voulut se retirer, il tomba mort & fut précipité. Cette cause produit très-fréquemment dans les campagnes des phrénésies très-dangereuses, que le peuple appelle fièvres chaudes. L'on en voit plusieurs toutes les années.

§ 154. L'effet du soleil est encore plus dangereux, si l'on y est exposé pendant le sommeil. Deux faucheurs s'endormirent sur un tas de foin la tête nue ; ayant été réveillés par les autres, ils chancelerent, prononcerent quelques mots qui n'avoient point de sens, & moururent. Quand l'effet du vin & celui du soleil se réunissent, ils tuent très-prompement ; & il n'y a pas d'années qu'on ne trouve morts dans les chemins des paysans, qui étant ivres, vont tomber dans quelques coins, où ils périssent par une apoplexie
solaire

solaire & vineuse. Ceux qui réchappent, conservent souvent toute leur vie des maux de tête, & même quelque léger dérangement dans les idées. J'ai vu qu'après quelques jours de violents maux de tête, le mal se jettoit sur les paupières, qui restoient long-temps rouges & fort tendues, sans qu'on pût les ouvrir. L'on a vu des personnes chez lesquelles un coup de soleil occasionnoit un délire continuel, sans fièvre & sans qu'elles se plaignissent d'un mal de tête. Quelquefois la goutte sereine en a été la suite, & il est fort commun de voir des personnes chez lesquelles un long séjour au soleil laisse une impression dans l'œil, qui leur fait appercevoir différents corps voltigeants en l'air, & qui troublent la vision. J'en ai vu des exemples cet été.

Un homme de quarante-deux ans ayant été exposé pendant plusieurs heures à un violent soleil, avec un bonnet très-mince, & passé la nuit suivante au grand air, fut attaqué le lendemain d'un très-violent mal de tête, avec une fièvre ardente, des envies de vomir, une insomnie cruelle, des angoisses très-grandes, avec les yeux rouges & brillants. Malgré les secours les mieux indiqués de plusieurs Médecins, il fut phrénétique dès le cinquième jour, & mourut le neuvième.

Il coula du pus de sa bouche, de la narine & de l'oreille droite, peu d'heures avant sa mort; & l'on trouva dans le cadavre un petit abcès sous le crâne, & tout le cerveau, aussi-bien que les membranes qui l'enveloppent, entièrement corrompus.

§. 155. Chez les enfants fort jeunes, qui ne sont jamais exposés si long-temps à une si violente ardeur, mais sur lesquels une petite cause agit, le mal se manifeste par un assoupissement profond qui dure plusieurs jours; par des rêves

ries continuelles mêlées de fureur & de frayeur, presque comme quand ils ont eu quelque violente peur; par des mouvements convulsifs, par des maux de tête qui redoublent par accès, & leur font pousser de hauts cris, par des vomissements continuels. J'ai vu des enfants qui, après un coup de soleil, ont conservé long-temps une petite toux.

§. 156. Les vieillards qui s'exposent souvent imprudemment au soleil, ne savent pas tout le danger qu'ils courent. On a vu un homme qui, le jour libre d'une fièvre tierce, se tint à dessein fort long-temps au soleil, tomber dans une attaque d'apoplexie qui l'emporta le lendemain. Lors même que le mal n'est pas prompt, cependant cette habitude dispose certainement à l'apoplexie & aux maux de tête. Un des plus légers effets du soleil sur la tête, c'est de procurer un rhume de cerveau, un mal de gorge, un enrouement, un gonflement des glandes du col, une sécheresse dans les yeux, qui se fait quelquefois sentir long-temps.

§. 157. L'effet de la trop violente chaleur du feu est le même que celui du soleil. Un homme s'étant endormi la tête contre le feu, mourut apoplectique dans ce sommeil.

§. 158. L'action d'un soleil trop fort ne nuit pas seulement lorsqu'elle tombe sur la tête, mais elle nuit aussi aux autres parties, & ceux qui y restent exposés, en préservant la tête, essuient des douleurs violentes, un sentiment de chaleur, & une roideur considérable dans ces parties qui ont été desséchées, comme aux jambes, aux genoux, aux cuisses, aux reins, aux bras; quelquefois ils prennent de la fièvre.

§. 159. En examinant un malade d'un coup de soleil, il faut faire attention s'il n'y a point d'autres causes concourantes. Un voyageur, un

manœuvre, sont souvent autant affectés par la fatigue de la route ou du travail que par le soleil.

§. 160. Il est très-important de traiter d'abord les coups de soleil; si on les néglige, ceux mêmes qui auroient été aisés à guérir, deviennent très-fâcheux. On les traite, comme toutes les maladies précédentes, par les saignées & les rafraîchissants de toute espèce, en boissons, en bains, en lavements.

1. Si le mal est pressant, il faut commencer par une très-forte saignée, & la réitérer. (1) Il fallut saigner neuf fois LOUIS XIV. pour le sauver en 1658, après un coup de soleil qu'il reçut à la chasse.

2. Après la saignée, on met les jambes dans l'eau tiède; c'est un des remèdes qui soulagent le plus promptement, & j'ai vu le mal de tête se dissiper & revenir, à proportion du nombre & de la longueur des bains de jambes. Il faut, quand le mal est grave, en venir au demi-bain, & même au bain entier; mais il ne doit être que tiède, non-plus que les bains de pied; l'eau chaude seroit très-nuisible.

3. Les lavements faits avec une décoction d'herbes émollientes quelconques, produisent aussi un très-bon effet.

4. Il faut boire abondamment du lait d'amandes N^o 4, de la limonade faite avec le jus de citron & de l'eau, (c'est la meilleure boisson dans ce cas,) ou de l'eau & du vinaigre, qui supplée très-bien à la limonade; & ce qui est encore plus efficace, du petit lait très-clair, avec un peu de vinaigre. Toutes ces boissons peuvent être bues fraîches. L'on applique sur le front, sur les tempes, sur toute la tête même, des lin-

(1) La saignée des veines jugulaires nous paroît mériter la préférence.

ges trempés dans l'eau fraîche & un peu de vinaigre rosat ; ce qui peut tenir lieu de tous les autres remèdes employés dans ce cas ; ceux qu'on vante le plus , sont les jus de pourpier , de laitue , d'artichaud sauvage & de verveine. La boisson N^o 32 est utile , bue à jeun tous les jours.

§. 161. Les bains froids ont quelquefois guéri des cas presque désespérés.

Un homme de vingt ans ayant été fort longtemps exposé à un soleil brûlant , révoit violemment sans fièvre , & étoit véritablement maniaque. Après plusieurs saignées , on le jeta dans un bain froid qu'on réitéra souvent , & en même-temps on lui jettoit de l'eau froide sur la tête. Ces secours le guérèrent peu à peu.

Un Officier qui avoit couru la poste pendant plusieurs jours de suite par les grandes chaleurs , eut en descendant de cheval un évanouissement , qui résista à tous les remèdes ordinaires. On le sauva en le faisant plonger dans un bain d'eau glacé. L'on ne doit jamais employer le bain froid dans ces cas qu'après les saignées.

§. 162. Il est certain que si l'on est tranquille , on recevra plus aisément un coup de soleil qu'en se donnant du mouvement , & l'usage des chapeaux blancs , ou de quelques feuilles de papier sous un chapeau noir , contribue sensiblement à prévenir les mauvais effets d'un soleil médiocre ; mais il est inutile contre un très-fort.

La constitution naturelle , ou la constitution changée par l'habitude , mettent une très-grande différence entre les effets du soleil sur différentes personnes. L'on s'accoutume à ses impressions , comme à celles de tous les autres corps qui agissent continuellement sur nous , & l'on parvient à être exposé impunément à son ardeur , comme on parvient à soutenir , sans en être incommodé , la rigueur des plus grands

froids. L'homme est fait pour supporter beaucoup plus de choses qu'il ne le fait ; il ne connoît presque jamais ses forces chez les nations civilisées, parce que l'éducation qu'il y reçoit tend toute à les détruire, & réussit toujours dans ce projet. Si l'on veut voir l'homme physique tout entier, c'est chez les nations sauvages qu'il faut le chercher, c'est-là seulement où l'on voit ce que nous pourrions être : nous ne pouvons à coup sûr que gagner à adopter leur éducation corporelle.

C H A P I T R E X I.

Du Rhumatisme.

§. 163. **L**E rhumatisme est, ou avec fièvre, ou sans fièvre. Le premier est une maladie de la même espèce que celles dont j'ai parlé ; une inflammation qui est annoncée par une fièvre violente, avec frisson, chaleur, pouls dur, mal de tête : l'on sent même quelquefois un froid extraordinaire, avec un mal-aise général, plusieurs jours avant que la fièvre se déclare. Le second jour, le troisième, quelquefois même le premier, le malade est saisi par une douleur violente dans quelques parties du corps, sur-tout aux articulations, qui en empêche absolument le mouvement, & qui est bientôt accompagnée de chaleur, de rougeur & de gonflement dans la partie. Le genou est souvent la première partie attaquée ; quelquefois tous deux le sont ensemble. Il arrive souvent que la fièvre diminue quand la douleur est fixée ; d'autres fois elle persiste plusieurs jours, & redouble tous les soirs. La douleur diminue au bout de quelques jours dans une partie, & en attaque une autre. Du genou elle

va au pied , à la hanche , aux reins , aux épaules , au coude , au poignet , à la nuque , & souvent dans les parties moyennes. Quelquefois une partie se dégage tout-à-fait quand l'autre est attaquée ; d'autres fois plusieurs , & même , comme je l'ai vu , toutes les articulations sont attaquées en même-temps , & alors l'état du malade est affreux ; il n'est capable d'aucun mouvement , & il craint le secours de tous ceux qui voudroient l'aider , parce qu'on ne peut pas le toucher sans le faire souffrir. Il ne peut pas soutenir le poids des couvertures , qu'on est obligé d'appuyer sur des arceaux ; & le mouvement qu'on imprime au plancher , en marchant dans la chambre , redouble ses douleurs. Les endroits où elles sont ordinairement les plus cruelles & les plus opiniâtres , sont les reins , les hanches & la nuque.

§. 164. Le mal se jette aussi souvent sur la peau de la tête , & les douleurs sont excessives. Je l'ai vu attaquer les paupieres & les dents avec une violence qu'on ne peut pas décrire. Tant que le mal est extérieur , quelque douloureux qu'il soit , si le malade est bien conduit , il n'y a pas un grand danger ; mais si par quelque accident , par quelque faute , ou par quelque cause cachée , le mal se jette sur quelque partie intérieure , il est extrêmement dangereux. S'il attaque le cerveau , il occasionne un délire frénétique ; en se jettant sur le poulmon , il suffoque ; & s'il attaque l'estomac ou les entrailles , il produit des douleurs inouïes , occasionnées par l'inflammation de ces parties , qui , si elle est forte , tue promptement. Je vis il y a deux ans un homme robuste , qui , quand on m'appella , avoit déjà la gangrene dans les boyaux , dont le mal avoit commencé par un rhumatisme aux bras & à un genou , qu'on avoit voulu dissiper en le faisant suer avec des choses chaudes ; il avoit effectivement beaucoup sué , mais l'humeur in-

flammatoire se jetta sur les intestins, l'inflammation dégénéra en gangrene, après trente-six heures de douleurs les plus aiguës, & il mourut deux heures après que je l'eus vu.

§. 165. Souvent le mal est moins violent, la fièvre est peu forte, elle cesse entièrement dès que les douleurs commencent, & les douleurs n'attaquent qu'une ou deux parties.

§. 166. Si le mal reste long-temps fixé sur une articulation, on doit craindre que le mouvement en reste gêné pour toute la vie. J'ai vu une personne à qui un rhumatisme à la nuque a laissé un torticolis qu'elle garde depuis vingt ans; & un pauvre jeune homme, dans un chalet du *Jurat*, qui avoit perdu le mouvement d'une hanche & des deux genoux; il ne pouvoit être ni debout ni assis, & il n'avoit que peu d'attitudes possibles dans le lit.

§. 167. La cause la plus ordinaire du rhumatisme, c'est la transpiration arrêtée, & un épaisfissement inflammatoire du sang; c'est cette dernière cause qu'il faut d'abord combattre, parce que tant qu'elle subsiste on travailleroit inutilement à rétablir la transpiration, qui se rétablit d'elle-même quand l'inflammation est guérie; ainsi il faut traiter cette maladie comme les autres maladies inflammatoires dont j'ai déjà parlé.

§. 168. Dès que le mal est déclaré l'on donne un lavement N^o 5, & une heure après on fait une saignée de douze onces au bras. L'on se met au régime, & l'on boit abondamment de la tisane N^o 2. & du lait d'amandes N^o 4. Dans les campagnes, où les laits d'amandes sont trop coûteux pour le peuple, on peut leur donner du petit lait extrêmement clair, adouci avec un peu de miel. J'ai vu un rhumatisme très-grave guéri après deux saignées, sans aucun au-

tre remede ni aliment pendant treize jours. Le petit lait peut aussi servir avec succès pour les lavements.

§. 169. Si le mal ne diminue pas considérablement après la premiere saignée, il faut la réitérer au bout de quelques heures. J'en ai fait faire quatre dans les deux premiers jours, & quelques jours après une cinquieme. Mais ordinairement la dreté du pouls diminue après la seconde; & lors même que les douleurs continuent également fortes, le malade est cependant moins inquiet. Il faut réitérer tous les jours le lavement, même deux fois, si chaque lavement n'évacue que peu, & si le malade souffre de grands maux de tête. Dans les cas excessivement douloureux, le malade ne peut pas se mettre dans l'attitude nécessaire pour les recevoir; alors il faut rendre les boissons aussi relâchantes qu'il est possible, & lui donner soir & matin une prise de crème de tartre N° 24. Ce remede joint au petit-lait, & pris pendant long-temps, a guéri deux personnes à qui je l'avois conseillé, de douleurs de rhumatisme qui depuis plusieurs années revenoient très-fréquemment avec un peu de fièvre.

Les pommes & les pruneaux cuits, les fruits d'été bien mûrs, sont les meilleurs aliments.

L'on épargne beaucoup de douleurs aux malades, en tenant toujours un essuie-main sous leur dos, & un autre sous leurs cuisses, qui servent à les remuer. Quands ils ont les mains libres, un troisieme essuie-main pendant d'une corde qui traverse le haut du lit, leur est extrêmement utile pour s'aider eux-mêmes.

§ 170. Quand il n'y a plus de fièvre, & que le pouls n'a plus de dreté, je purge avec succès avec la potion N° 23; & si elle procure au malade cinq ou six selles, il se trouve ordinairement très

très-soulagé ; on la réitère avec succès le surlendemain, & quelques jours après. (1)

§. 171. Quand les douleurs sont excessives, elles ne souffrent aucune application ; mais on peut employer les bains de vapeurs, qui, moyennant qu'on les fasse souvent & long-temps, soulagent très-efficacement.

Ces bains de vapeurs consistent uniquement à porter la vapeur de l'eau bouillante sur les parties malades, ce qui est toujours assez aisé au moyen de plusieurs artifices très-simples, dont les circonstances déterminent le choix.

Quand il est possible, il faut employer continuellement quelqu'une des applications émollientes N^o 9. (2) Un demi-bain ou un bain entier tiède, dans lequel le malade reste une heure, après les saignées suffisantes & plusieurs lavements, soulage infiniment. J'ai vu un malade y entrer avec les douleurs les plus aiguës des reins, des hanches & d'un genou ; il souffrit encore cruellement dans le bain & en le quittant ; mais une heure après être rentré au lit, il fut pendant trente-six heures, plus qu'on ne peut le

(1) Il nous paroît qu'on doit employer dans cette espece de rhumatisme, les purgatifs, aussi-tôt que le pouls est relâché, sans attendre qu'il n'y ait plus de fièvre. On donnera d'abord les plus doux, tels que la potion No 23 ; mais si les douleurs & l'enflure des parties affectées continuent, on emploiera des décoctions sudorifiques & purgatives, dont on fera prendre au malade deux gobelets à trois heures d'intervalle, tous les matins ; nous les avons vu produire constamment les effets les plus avantageux.

(2) Les applications émollientes ne sont point sans quelque danger dans les rhumatismes. Elles peuvent nuire en relâchant trop les fibres, affoiblissant l'action par laquelle elles doivent se débarrasser de l'humeur rhumatismale, en donnant lieu à des enflures difficiles à résoudre. Nous avons éprouvé plusieurs fois que les peaux d'animaux préparées avec le poil & seches, leur étoient préférables.

croire, & fut guéri. Le bain ne doit jamais précéder les saignées, ou au moins quelque autre évacuation, il augmenteroit le mal.

§. 172. Les douleurs redoublent ordinairement pendant la nuit, & l'on donne des remèdes pour faire dormir; mais fort mal-à-propos, puisqu'ils augmentent très-réellement la cause du mal, & détruisent l'effet des autres remèdes; souvent même, bien-loin de calmer les douleurs, ils les augmentent. (1)

Ils conviennent si peu, que le sommeil même qui vient naturellement dans les commencements de cette maladie, est à charge aux malades. Ils ont au moment où ils s'endorment, de violents ressautements qui les réveillent douloureusement; ou s'ils dorment quelques moments, les douleurs sont plus fortes au réveil.

§. 173. Le rhumatisme se termine, ou par les selles, ou par les urines troubles, épaissies & qui déposent abondamment un sédiment jaunâtre, ou par des sueurs; & il est rare que cette dernière évacuation n'ait pas lieu sur la fin de la maladie. On l'aide en buvant du sureau: mais dans les commencements, les sueurs sont pernicieuses.

§. 174. Il arrive aussi, mais plus rarement, que les rhumatismes se terminent par le dépôt d'une matière âcre sur les jambes, où elle forme d'abord des vessies, qui s'ouvrent & dégèrent en ulcères, qu'il ne faut pas fermer trop tôt; si on le fait, les douleurs reviennent promptement. Ils se sechent naturellement par une diète très-sobre & quelques purgatifs doux.

§. 175. D'autres fois il se forme un abcès dans

(1) Si les douleurs sont très-vives & accompagnées d'insomnie, un léger narcotique, donné à l'heure du sommeil, nous a paru réunir plusieurs avantages,

la partie malade ou dans le voisinage. J'ai vu un vigneron chez qui , après de violents maux de reins , il se forma un abcès au haut de la cuisse qu'il négligea long-temps ; quand je le vis il étoit monstrueux. Je le fis ouvrir ; il en sortit tout à la fois plus de trois pots de pus ; mais le malade épuisé mourut au bout de quelque temps

Une autre crise du rhumatisme , c'est une espece de galle qui survient dans le voisinage des parties souffrantes. Dès que l'éruption est faite , les douleurs se dissipent ; mais les boutons durent quelquefois plusieurs semaines.

§. 176. Je n'ai jamais vu que les douleurs durent , avec quelque violence , plus de quatorze jours , dans cette espece de rhumatisme ; mais il reste dans les parties de la foiblesse , de l'engourdissement , de l'enflure ; & il faut plusieurs semaines , quelquefois des mois , sur-tout si la maladie a attaqué en Automne , avant que le malade reprenne toutes ses forces. J'en ai vu qui , après un rhumatisme très-douloureux , conservoient un sentiment de lassitude très-incommode , qui ne cessa qu'après une éruption abondante sur toute la peau de petites vessies pleines d'eau , dont plusieurs s'ouvrirent , quelques-unes se sécherent sans s'ouvrir. (1)

§. 177. L'on peut hâter le retour des forces dans les parties affoiblies , par des frictions qu'on fait soir & matin , avec un morceau de flanelle ou de quelqu'autre étoffe de laine , en prenant de

(1) Toutes ces différentes éruptions salutaires prouvent que les vésicatoires doivent être très-utiles , si la maladie est opiniâtre , & l'expérience le confirme ; mais on doit en épargner , autant qu'il est possible , la douleur aux malades , & n'en faire usage que lorsque la fièvre & l'inflammation sont dissipées , ou lorsque les symptômes devenus plus graves , malgré tous les remèdes , menacent la vie du malade.

l'exercice, & en se conformant exactement aux conseils donnés à l'article de la convalescence.

On prévient cette maladie par les moyens que j'ai indiqués en parlant des pleurésies & des esquinancies.

§. 178. Quelquefois le rhumatisme avec fièvre attaque des personnes qui ne sont pas aussi sanguines, ou dont le sang n'est pas aussi disposé à l'inflammation, dont les chairs sont plus molles, & qui ont dans les humeurs plus d'acreté que d'épaississement. La saignée est moins nécessaire pour eux, quoique la fièvre soit très-forte; mais il faut plus de purgatifs, & après qu'ils sont évacués, des vésicatoires qui soulagent souvent dès qu'ils commencent à agir, mais qu'il ne faut jamais employer quand la maladie est accompagnée d'un pouls dur. La poudre N^o 25 réussit aussi très-bien dans ce cas.

§. 179. Il y a une autre espèce de rhumatisme qu'on appelle chronique. Il a quelques caractères qui le distinguent. 1. Il est ordinairement sans fièvre. 2. Il dure très-long-temps. 3. Il n'attaque pas ordinairement autant de parties à la fois que l'autre. 4. Souvent l'on n'apperçoit aucun changement dans la partie malade, qui n'est ni plus chaude, ni plus rouge, ni plus enflée; quelquefois cependant l'un ou l'autre de ces accidents a lieu. 5. Le premier rhumatisme attaque des personnes fortes, robustes, vigoureuses; cette espèce attaque plutôt les personnes d'un certain âge, ou les personnes languissantes.

§. 180. La douleur du rhumatisme chronique abandonnée à elle-même ou mal conduite, dure quelquefois plusieurs mois, & même des années. Elle est sur-tout extrêmement opiniâtre quand elle se jette à la tête, aux reins, (les payfans dans ce cas l'appellent *Maclot*) ou à la hanche & le long de la cuisse, c'est ce qu'on appelle

Sciaticque. Il n'y a point de parties que cette douleur n'attaque ; quelquefois elle se fixe sur une très-petite partie , comme dans un coin de la tête , à l'angle de la mâchoire , sur l'extrémité d'un doigt , à un genou , sur une côte , sur un sein , où elle occasionne assez fréquemment des douleurs , qui font craindre à la malade un cancer. Elle se jette aussi sur les parties intérieures. Sur le poumon, elle occasionne des toux très-opiniâtres , qui enfin dégèrent en maux de poitrine très-graves ; sur l'estomac & les boyaux , des douleurs de coliques horribles ; sur la vessie , des maux si semblables à ceux que produit la pierre , que des gens qui ne manquoient ni de connoissances ni d'expérience , y ont été trompés plus d'une fois.

§ 181. Le traitement est un peu différent du précédent. Cependant : 1° Si la douleur est très-violente , & que le malade soit robuste , une saignée dès le commencement fait un très bon effet. 2° On délaie les humeurs , & l'on en diminue l'âcreté , en faisant boire abondamment une tisane très-forte de racine de bardane N° 26. On purge après avoir employé pendant quatre ou cinq jours les délayants , & pour cela on se sert avec succès de la poudre N° 21. (1) C'est dans cette espee qu'on a employé quelquefois utilement un remede qui a acquis quelque réputation , sur-tout dans les campagnes ; on le tire de Geneve , je ne sais pourquoi , sous le nom d'opiat pour le rhumatisme ; ce n'est autre chose que l'*électuaire caryocostin* , tel qu'on le trouve chez les Apothicaires. Mais j'avertis qu'il a fait du mal quand on s'en est servi dans la premiere espee , & même dans celle-ci , quand on l'a employé pour des

(1) Les décoctions sudorifiques & purgatives réussissent très-bien dans ce cas.

personnes foibles , maigres , échauffées , & sans avoir fait précéder les délayants , ou quand on l'a employé trop long-temps. Il laisse dans une foiblesse dont on ne peut pas se délivrer. Il est composé d'aromates très-chauds , & de purgatifs âcres.

§. 182. Quand on a essayé les remèdes généraux , si le mal subsiste , il faut faire usage pendant long-temps des remèdes propres à rétablir la transpiration. Les pilules N^o 18 , & une forte infusion de sureau , ont souvent réussi ; & quand on a long-temps délayé , qu'il n'y a point de fièvre , que l'estomac fonctionne bien , que le malade n'est point resserré , qu'il n'est pas d'un tempérament sec , que la partie malade n'est pas enflammée , l'on peut donner hardiment la poudre N^o 25 le soir en se couchant , avec une tasse ou deux de thé de chardon béni , & la grosseur d'une noisette de thériaque ; ce remède jette dans des sueurs abondantes , qui emportent souvent le mal. (1) On peut le rendre plus efficace , en enveloppant toute la partie dans une flanelle trempée dans la décoction N^o 27.

§. 183. De toutes les douleurs , la sciatique est une des plus opiniâtres. J'ai vu les plus grands effets de l'application de sept ou huit ventouses sur la partie souffrante , & j'ai guéri par ce seul secours , en peu d'heures , des sciatiques qui avoient résisté à plusieurs années de remèdes. Les vésicatoires ou les emplâtres quelconques , qui occasionnent une suppuration dans cette partie , contribuent aussi souvent à la guérison , mais moins efficacement que les ventouses. Il faut les réitérer

(1) La gomme de Gayac , à la dose de 6, 10 ou 15 grains matin & soir , réussit souvent très-bien dans ce cas. On en peut faire des bols ou des pilules , en la mêlant avec le bol de sureau ou l'extrait de genievre.

Plusieurs fois. Une toile ou un taffetas cirés verts , appliqués sur la partie malade , la font transpirer abondamment , & évacuent par-là l'humeur âcre qui occasionnoit la douleur. Quelquefois même l'une & l'autre de ces applications , mais sur-tout le taffetas qui s'applique plus exactement , & dont le cirage est différent , font lever des vessies comme les vésicatoires. Une emplâtre de chaux vive & de miel pétris ensemble , a guéri des sciaticques opiniâtres. L'huile d'œuf a réussi dans les mêmes cas. L'on fait avec succès un seton au bas de la cuisse. Enfin des douleurs qui n'avoient cédé à aucun de ces remedes , ont été guéries par une brûlure artificielle, faite sur l'endroit où l'on ressent la douleur la plus vive , à moins que quelque raison particulière, tirée de la connoissance anatomique des parties , ne détermine le Chirurgien à ne pas la hasarder. Il ne faut point la faire sur la tête avec un fer chaud.

§. 184. Les bains chauds de Bourbonne , de Plombières , d'Aix , & plusieurs autres , sont souvent d'une très grande efficacité. Je suis pourtant persuadé qu'il n'y a point de douleur de rhumatisme qu'on ne puisse guérir sans leur secours. Le peuple leur substitue le bain de marc , qui guérit quelques personnes en les faisant beaucoup suer. Les bains froids sont le meilleur remede pour en préserver ; mais on ne peut pas toujours les prendre. Plusieurs circonstances en rendent l'usage absolument impossible pour quelques personnes. Celles qui sont sujettes à cette espece de rhumatisme feront très-bien de se frotter tous les matins tout le corps si elles peuvent, mais sur-tout les parties souffrantes , avec une flanelle. Ce secours entretient la transpiration mieux qu'aucun autre ; quelquefois même il l'augmente trop. Il est aussi très-utile d'avoir toute la peau cou-

verte pendant l'hiver, immédiatement avec de la laine.

Après un rhumatisme violent, on doit éviter pendant long-temps, l'air froid & humide qui occasionneroit une rechûte.

§. 185. L'on emploie souvent pour le rhumatisme, des remèdes très-nuisibles, & qui font tous les jours de très-grands maux; tels sont les remèdes spiritueux, l'eau-de-vie, l'eau d'arquebuse. Ou ils rendent la douleur plus opiniâtre & plus fixe en durcissant la peau, ou ils obligent l'humeur à se jeter sur quelqu'autre partie; & l'on a des exemples de gens morts promptement pour avoir appliqué de l'esprit de vin sur des douleurs de rhumatisme. (1) D'autres fois l'humeur n'ayant point d'issue par la peau, se jette sur l'os & l'altère. Il est arrivé ici un fait singulier dont on pourroit profiter; une femme frottoit le soir son mari, qui avoit un rhumatisme très-douloureux au bras, avec de l'esprit de vin; un heureux accident détruisit le mal qu'elle lui auroit fait; en approchant la chandelle, le feu prit à l'esprit de vin, la partie malade fut brûlée, on la pansa, & les douleurs de rhumatisme finirent entièrement par cette suppuration.

Les onguents âcres & gras produisent de très-mauvais effets, & sont également dangereux. L'on a vu des caries, après l'usage d'un remède connu sous le nom de *baume de soufre térébenthiné*.

(1) Nous avons cependant éprouvé très-souvent, sur les autres & sur nous-mêmes, que des frictions faites sur la partie malade d'un rhumatisme sans fièvre, avec des linges ou des étoffes de laine, chauffés, arrosés d'eau-de-vie, étoient un secours très-utile, très-prompt & commode.

On tirera encore plus d'avantage d'un liniment préparé avec une once d'huile d'olives, dans laquelle on aura fait fondre demi-once de camphre, & à laquelle on ajoutera trois dragmes d'esprit de sel ammoniac.

En 1750, je fus consulté trois jours avant la mort, pour une femme qui souffroit depuis longtemps des douleurs aiguës : on lui avoit fait différents remèdes, & entr'autres elle avoit pris beaucoup d'une tisane, dans laquelle entroit l'antimoine, avec quelques purgatifs, & on l'avoit frottée avec un baume gras & spiritueux. La fièvre, les douleurs, le dessèchement avoient augmenté ; les os des cuisses & des bras s'étoient cariés, & dans les mouvements nécessaires pour la secourir, elle s'étoit cassée, sans sortir de son lit, les deux cuisses & un bras. Un exemple aussi effrayant doit faire sentir le danger des remèdes administrés inconsidérément, même dans les maux qui paroissent les moins graves par eux-mêmes. Je dois encore avertir qu'il y a des douleurs de rhumatismes qui ne veulent aucune application, & que presque tous les remèdes irritent ; l'on doit alors se contenter de garantir la partie des impressions de l'air par une flanelle ou quelques peaux d'animaux avec le poil.

Il vaut aussi mieux quelquefois laisser une douleur médiocre & opiniâtre, sur-tout chez les vieillards ou les gens foibles, que d'employer trop de remèdes violents qui leur feroient plus de mal que la douleur.

§. 186. » Si la durée de la douleur, fixée
» dans le même endroit, occasionne un com-
» mencement de roideur à l'article qui en est
» affecté, il faut deux fois le jour exposer la
» partie à la vapeur d'eau chaude, la bien es-
» suyer après, avec des linges chauffés ; la
» frotter légèrement, & l'enduire ensuite d'on-
» guent d'alhéa. « La douche, jointe à cette
vapeur, augmente beaucoup son action. J'ai fait
faire, pour un cas de cette espèce, une machine
de fer-blanc très-simple, & qui réunit la vapeur
& la douche.

§. 187. Les enfants sont sujets à des douleurs si violentes & si générales qu'on ne peut les toucher dans aucun endroit sans leur faire jeter des cris violents. Il ne faut pas s'y méprendre, ni traiter ce mal comme rhumatisme, il dépend quelquefois des vers, & se dissipe quand ils les ont rendus.

CHAPITRE XII.

De la Rage.

§. 188. **L**es hommes peuvent devenir enragés sans aucune morsure ; mais ce cas est extrêmement rare. La rage est proprement une maladie du genre canin, c'est-à-dire, chiens, loups & renards ; ce n'est presque que chez eux qu'elle se produit naturellement. Quand elle s'est déclarée chez un, il en mord d'autres, plusieurs deviennent enragés ; les autres animaux & les hommes eux-mêmes sont mordus, & cette morsure produit quelquefois la rage ; car il ne faut point croire que cela arrive toujours.

§. 189. Si un chien qui étoit gai auparavant, devient en même-temps triste & hargneux, s'il a du dégoût, quelque chose d'extraordinaire dans les yeux, une inquiétude qui se manifeste par ses démarches, on doit craindre qu'il ne devienne enragé, & l'on doit dès cet instant l'attacher, afin de pouvoir le tuer dès que le mal sera tout-à-fait déclaré. Il seroit même plus prudent de le tuer d'abord.

Bientôt les symptomes augmentent. Son aversion pour les aliments, sur-tout liquides, devient plus forte ; il ne connoît plus son maître, sa voix change, il ne veut plus qu'on l'aborde, & mord

deux qui veulent le faire ; il s'éloigne de sa demeure , marchant la tête & la queue baissées , la langue à demi pendante & chargée d'écume , (ce qui arrive au reste assez ordinairement à tous les chiens.) Les autres le sentent , souvent d'assez loin , & le fuient avec un air d'effroi qui est une marque bien sûre de sa rage. Quelquefois il se contente de mordre ce qui se trouve près de lui ; d'autres fois plus furieux , il se jette à droite & à gauche sur tous les hommes & les animaux qu'il apperçoit ; il fuit avec horreur toutes les eaux qu'il rencontre ; enfin il tombe par épuisement , quelquefois il se relève , se traîne encore quelques instants , & périt ordinairement le troisieme , ou au plus tard le quatrieme jour de son évasion , souvent plutôt.

§. 190. Quand quelqu'un a été mordu , la plaie se referme ordinairement aussi aisément que si elle n'étoit point venimeuse ; mais au bout de quelque temps , plus ou moins , depuis trois semaines jusques à trois mois , le plus souvent six semaines , on commence à sentir dans l'endroit où étoit la plaie , une douleur sourde ; la cicatrice se gonfle , rougit , se r'ouvre , & laisse couler une humeur âcre , puante , rougeâtre. Dans le même temps le malade sent de la tristesse , de la nonchalance , un engourdissement général , un froid presque continuel , de la peine à respirer , une angoisse qui ne le quitte point , des douleurs dans les boyaux ; le pouls est foible & irrégulier ; le sommeil agité , inquiet , troublé par des rêves , des sursauts , des frayeurs ; les selles sont souvent dérangées ; il survient d'un moment à l'autre de petites sueurs froides ; l'on éprouve quelquefois une légère douleur dans la gorge. C'est-là le premier degré de la rage , ce que quelques Médecins appellent *rage mûre*.

§. 191. Le second degré , la rage confirmée ,

ou *rage blanche*, est accompagnée des symptômes suivants. Le malade est pressé par une soif ardente, & il souffre en buvant; bientôt il hait la boisson, particulièrement l'eau, & quelques heures après il l'abhorre; & cette horreur est si forte, que l'approche de l'eau près de ses lèvres, sa vue, son nom même ou celui de toute autre boisson, la vue des choses qui par leur transparence ont quelque rapport avec l'eau, comme la lumière, lui occasionnent une angoisse extrême, & quelquefois des convulsions. Ils avalent cependant, mais violemment, un peu de viande ou de pain, quelquefois de la soupe; plusieurs même, les boissons qu'on leur offre comme remède, moyennant que ce ne soit pas de l'eau, ou qu'en même temps on ne leur parle pas d'eau. L'urine s'épaissit & s'enflamme, quelquefois elle se supprime. La voix devient rauque, ou ils la perdent presque entièrement, mais ce qu'on dit de leurs aboiements semblables à ceux des chiens, sont des contes ridicules, superstitieux & dénués de tout fondement, aussi bien que plusieurs autres fables dont on a chargé l'histoire de cette maladie. L'aboiement des chiens leur fait peine. Ils ont des moments de délire, mêlés quelquefois de fureur. C'est dans ces moments qu'ils crachent autour d'eux, qu'ils cherchent même à mordre, & qu'ils ont mordu quelquefois. Le regard est fixe & un peu furieux; le visage souvent rouge. Ordinairement ces infortunés sentent venir l'accès, & conjurent les assistants d'être sur leurs gardes. Plusieurs n'ont jamais cette envie de mordre. Les angoisses & les douleurs qu'ils ressentent sont inexprimables; ils désirent ardemment la mort, & quelques-uns se sont tués eux-mêmes quand ils en ont eu les moyens.

§. 192. C'est à la salive, & à la salive seule,

que le venin s'allie. Voilà ce qui fait, 1. que si les plaies sont faites au travers des habits, elles sont moins dangereuses que celles qui ont atteint immédiatement la peau. 2. Que les animaux qui ont beaucoup de laine ou de poils épais, sont souvent préservés de l'impression du venin, parce que dans ces deux cas, les habits, le poil, la laine, ont effuyé les dents. 3. Les plaies que fait un animal, d'abord après en avoir déjà mordu beaucoup d'autres, sont moins dangereuses que les premières, parce que sa salive est épuisée. 4. S'il mord le visage ou le col, le danger est plus grand, & le mal se développe plus promptement, parce que la salive est plutôt infectée. Dans des cas de cette espèce on a vu la rage se déclarer le troisième jour. 5. Plus la rage est avancée, plus les morsures sont dangereuses. L'on comprend, par ce que je viens de dire, pourquoi de plusieurs personnes qui ont été mordues par la même personne, les unes tombent dans la rage & non pas les autres.

§. 193. L'on vante une foule de remèdes pour la rage, & sur-tout dans ce pays, la racine d'églantier ou rosier sauvage, cueillie dans certains temps, sous des aspects de la lune favorables, & séchée avec plusieurs précautions. Ailleurs c'est la poudre de *Paulmier*, celle de coquilles d'œuf calcinées, celle d'épatique terrestre mêlée avec un tiers de poivre, remède long-temps vanté en Angleterre; celle d'écailles d'huître, celle de verveine, le bain de mer, la clef de S. Hubert, &c. La mort d'une foule d'enragés qui les avoient presque tous pris, & la certitude qu'ils n'ont jamais guéri qui que ce soit, quand la rage étoit manifestée, en ont démontré l'inutilité à toute l'Europe. Il est certain qu'avant l'an 1730, il n'étoit réchappé aucun malade de ceux chez qui la maladie avoit commencé à se déclarer, & que

tous les remèdes leur étoient inutiles. Quand on leur donnoit les remèdes avant le mal, les uns enrageoient, les autres n'enrageoient pas; il en étoit de même de ceux qui ne prenoient point de remède; ainsi les remèdes ne servoient à rien. Depuis cette époque on a eu le bonheur d'en découvrir un sûr, qui est le mercure & quelques autres.

§. 194. Il faut détruire le venin, & le mercure produit cet effet, il en est le contrepoison. Le venin occasionne une irritation générale des nerfs; on la calme par des antispasmodiques; ainsi le mercure & les antispasmodiques sont tout ce qu'il y a à faire dans cette maladie. L'on a actuellement plusieurs exemples de gens véritablement enragés, guéris par ces heureux secours; & ceux qui ont le malheur d'être mordus, doivent être persuadés qu'en prenant les précautions nécessaires, ils sont entièrement à l'abri de la maladie. Ceux même chez qui elle s'est déjà manifestée, doivent employer ces mêmes remèdes avec une entière confiance, fondée sur le grand nombre de guérisons opérées par leurs secours. Il y a eu cependant des cas dans lesquels ils ont été inutiles; mais quelle est la maladie qui n'ait pas ses cas incurables?

§. 195. D'abord après la morsure, si elle est dans les chairs, & si on peut le faire sans danger, il faut couper tout ce qui a été touché; anciennement on le brûloit avec un fer rouge, car les scarifications sont assez inutiles, & cette méthode seroit peut-être la plus efficace; mais elle demande une fermeté qu'on ne trouve pas chez tous les malades. L'on doit laver long-temps la plaie avec de l'eau tiède légèrement salée; ensuite on en frotte les bords & les environs, à deux pouces de distance, avec un demi-quart d'once de l'onguent N° 28, & on la panse deux fois par jour avec un

Onguent fort doux, comme N^o 29, pour former une suppuration; mais l'on ne le sert de l'onguent N^o 28 qu'une fois par jour.

Par rapport au régime, il faut diminuer la quantité des aliments, & sur-tout de la viande, se priver de vin, de liqueurs, d'épiceries, de toutes les choses chaudes; ne boire qu'une tisane d'orge & de fleurs de tilleul; se tenir le ventre libre, par des aliments relâchans, ou des lavemens, mettre tous les jours les jambes dans l'eau tiède. L'on peut prendre, de trois en trois jours, une prise du remède N^o 30, qui est tout à la fois composé de mercure, qui détruit le venin, & de musc, qui empêche les spasmes; mais j'avoue cependant que je compte peu sur le mercure donné sous cette forme, & les frictions sont bien plus efficaces: elles suffiront toujours, j'espère, pour prévenir le mal. (1)

6. 296. S'il étoit déjà déclaré, & que le malade fût robuste & sanguin, il faudroit ordonner,
1. une très-ample saignée qu'on réitere jusques à deux, trois, quatre fois, si les circonstances paroissent le demander.

2. Un bain tiède, s'il est possible d'y faire entrer le malade, & le réitérer une, & même deux fois par jour.

3. Lui donner tous les jours deux ou même trois lavemens émolliens, N^o 5.

(1) L'utilité des frictions mercurielles, nous dirons même la sécurité dans laquelle doivent être les malades, si elles sont faites de bonne heure, peu de temps après la morsure, sont démontrées par les observations faites en Provence, à Lyon, à Montpellier, à Pondichery & ailleurs. Elles n'ont été démenties par aucune observation contraire; on ne sauroit donc inviter trop fortement tous ceux qui ont été mordus par des animaux enragés, à se soumettre à leur usage. Elles doivent être administrées de manière à exciter pendant quinze, vingt ou trente jours une salivation modérée.

4. Frotter la plaie r'ouverte & ses environs avec la pommade N^o 28, deux fois par jour.

5. Frotter d'huile tout le membre mordu, & le laisser enveloppé d'une flanelle huilée.

6. Prendre de trois en trois heures une prise du remede N^o 30, avec quelques tassies d'infusion de tilleul & de sureau.

7. Prendre tous les soirs le remede N^o 31, & même le réitérer le matin, si le malade n'est pas tranquille, & boire par-dessus de la même infusion.

8. S'il y a de grands soulèvements de cœur, de l'amertume dans la bouche, on peut donner la poudre N^o 35, qui fait rendre beaucoup de glaires & de bile.

9. Il est fort peu question de nourriture pour le malade; s'il en désire, on peut lui donner des panades, du bouillon, du pain, des soupes farineuses, du lait.

§. 197. En faisant usage de ces remedes, on pourra voir tous les symptomes disparoître peu à peu, & enfin la santé se rétablir tout-à-fait. Mais si le malade reste long-temps foible & craintif, on lui donnera une prise de la poudre N^o 14, trois fois par jour.

§. 198. L'on a vu un garçon, chez lequel la rage avoit commencé à se manifester, être très-bien guéri, en frottant le voisinage de la plaie avec de l'huile d'olive, dans laquelle on avoit dissous du camphre & de l'opium; en lui faisant faire quelques frictions avec la pommade N^o 28, & en lui faisant avaler de l'eau de Luce, (c'est une liqueur spiritueuse & antispasmodique) avec un peu de vin. Ce remede, dont on peut prendre une cuillerée à café de quatre en quatre heures, calma l'agitation, occasionna une sueur abondante, & fit disparoître tous les symptomes.

§. 199. On

§. 199. On guérit les chiens en les frottant avec des doses de pommade, triples de celles qu'on emploie pour les hommes, & en leur donnant le bol N^o 33; mais il faut employer ces remèdes dès qu'ils sont mordus. Quand la rage est déclarée, il y auroit trop de danger à les administrer, & il faut incessamment les tuer. L'on peut tenter cependant si, en leur jettant le bol, ils l'avalent.

Dès qu'ils sont mordus il faut les tenir enfermés, & ne les relâcher qu'au bout de trois ou quatre mois.

§. 200. L'on a sur la morsure des chiens un préjugé dangereux & faux; c'est que, si un chien qui a mordu quelqu'un sans être enragé, le devient un jour, la personne mordue le deviendra en même-temps. Une telle idée est aussi ridicule que si l'on disoit, que quand deux personnes ont couché dans le même lit, si l'une prend la gale ou la petite-vérole, ou quelque autre maladie contagieuse, au bout de dix à douze ans, l'autre en sera attaquée en même-temps.

De deux choses l'une, ou le chien qui mord est dans un commencement de rage; dans ce cas elle sera manifeste au bout de quelques jours, & l'on doit dire qu'on a été mordu par un chien enragé, ou il n'en a absolument aucun principe; dans ce second cas, je demande à tout homme sensé s'il peut la donner? Personne ne donne ce qu'il n'a pas. Cette idée fautive & baroque fait faire une action dangereuse à ceux qui en sont imbus; ils se servent du droit que malheureusement la loi leur accorde, de faire tuer le chien, & par-là ils restent dans l'incertitude sur son état & sur leur sort; incertitude effrayante, & qui peut avoir des suites fâcheuses, indépendantes de tout venin.

Le parti qu'on doit prendre, c'est de faire enfermer le chien sous ses yeux, afin de s'assurer s'il est enragé ou s'il ne l'est pas.

§. 201. Il n'est plus nécessaire aujourd'hui de montrer l'horreur, la barbarie & le crime de cette méthode qui étouffoit, il n'y a pas si longtemps, les malades entre des couvertures ou des matelas; elle est prohibée dans plusieurs pays, & sans doute elle seroit punie; au moins elle devroit l'être dans ceux même où elle ne l'est pas encore.

Une autre barbarie dont il faut espérer aussi qu'on ne verra plus d'exemple, c'est l'abandon de ces misérables, sans aucun secours; abandon odieux, lors même qu'on n'avoit pas d'espérance de les sauver, & qui seroit criminel aujourd'hui qu'on peut leur donner des secours efficaces. Je le réitere; les malades n'ont très-souvent aucune envie de mourir; lors même qu'ils y sont portés, ils craignent de le faire, & avertissent qu'on s'éloigne d'eux; ainsi il n'y a aucun danger à courir, ou lorsqu'il y en a, il est très-aisé de le prévenir par quelques précautions.

CHAPITRE XIII.

De la Petite-Vérole.

§. 202. **L**A petite-vérole est la plus générale de toutes les maladies, puisque de cent personnes il n'y en a que quatre ou cinq qui en soient exemptes; il est vrai que si elle attaque tout le monde, elle n'attaque qu'une fois, & que quand on l'a eue on est à l'abri pour toujours. (1) C'est en même-temps une des plus

(1) On a observé quelquefois, (& l'observation est telle qu'on ne peut en douter) que la petite-vérole la mieux caractérisée a attaqué deux fois la même personne; mais ces cas sont si rares qu'on peut dire en général, quand on l'a eue, qu'on ne l'aura plus.

meurtrières ; & si elle est souvent très-douce , elle est d'autres fois presque aussi ravageante que la peste. (1) Il est démontré qu'en combinant les ravages des épidémies mauvaises & des bénignes , cette maladie tue la septième partie de ceux qu'elle attaque. (2)

§. 203. On a ordinairement la petite-vérole dans l'enfance ; il est rare qu'elle n'attaque qu'une personne dans un endroit ; le plus souvent elle est épidémique , & saisit une grande partie de ceux qui ne l'ont pas eue. Elle cesse ordinairement au bout de quelques semaines ou de quelques mois , & ne reparoît dans le même endroit qu'au bout de quatre , cinq ou six ans.

§. 204. Le mal s'annonce souvent trois ou quatre jours avant que la fièvre paroisse , par un léger abattement , moins de vivacité , moins de gaieté , une grande facilité à suer , moins d'appétit , le visage un peu changé , les yeux battus. Cependant chez les enfants d'un tempérament lent & phlegmatique , j'ai vu qu'une légère agitation dans le sang , avant que le frisson eût paru , leur donnoit une vivacité , une gaieté & un coloris qu'ils n'avoient jamais eu.

Il survient ensuite des alternatives de froid & de chaud , & enfin un frisson bien marqué qui dure une , deux , trois , quatre heures , & qui est suivi d'une chaleur très-forte , accompagnée de maux de tête , de maux de reins , & de vomissements , ou au moins d'envies de vomir.

(1) Tout prouve une très-grande ressemblance entre la petite-vérole & la peste.

(2) Les calculs qu'on a faits dans les pays héréditaires de l'Impératrice-Reine de Hongrie , prouvent sûrement qu'il n'est pas vrai , dans ces Etats , que de sept malades de la petite-vérole , il en meurt un. Les observations multipliées dans les Hôpitaux de Lyon , établissent une proportion bien inférieure à celle de M. Tissot.

Cet état dure pendant quelques heures, au bout desquelles la fièvre diminue un peu par une sueur qui est quelquefois très-abondante; alors le malade se trouve mieux, mais il reste cependant accablé, engourdi, très-dégoûté, avec un mal de tête & de reins, & un penchant au sommeil; ce dernier symptôme n'est commun que chez les enfants au-dessous de sept ou huit ans.

Cette diminution dans la fièvre n'est pas longue, & au bout de quelques heures, ordinairement sur le soir, elle reparoît avec tous ses accidents, & se termine de la même façon.

Cet état dure trois ou quatre jours; au bout de ce temps, rarement plus tard, les premiers boutons paroissent parmi la sueur qui termine le redoublement. J'ai ordinairement vu les premiers au visage, ensuite aux mains, à l'avant-bras, au col, au haut de la poitrine. Dès que cette éruption est commencée, si la maladie doit être bénigne, la fièvre finit presque entièrement; l'on continue à transpirer, le nombre des boutons augmente, & il en vient au dos, aux flancs, au ventre, aux cuisses, aux jambes & aux pieds; quelquefois même il en pousse abondamment sous la plante des pieds, où, en grossissant, ils occasionnent fréquemment de très-grandes douleurs, à cause de la dureté de la sur-peau dans cette partie.

Souvent le premier & le second jour de l'éruption, (je parle toujours de la maladie bénigne,) il y a encore un très-leger mouvement de fièvre sur le soir, vers la fin duquel il sort beaucoup de boutons; mais quand la fièvre finit entièrement après la première éruption, l'on ne doit attendre qu'une petite-vérole très-peu abondante; car si l'éruption est ou doit être très-peu abondante, la fièvre, comme je l'ai dit, ne cesse pas tout-à-fait, mais il en reste toujours un peu, & elle redouble tous les soirs.

Les boutons naissants sont une très-petite tache rouge, assez ressemblante à la morsure d'une puce, mais marquée au milieu d'un petit point blanc, élevé, qui grossit peu à peu, & la rougeur s'étend autour. Ils deviennent plus blancs à mesure qu'ils grossissent, & ordinairement le sixième jour après leur sortie, ils sont à leur plus haut point de grandeur, & remplis de pus. Il y en a qui sont aussi gros qu'un pois & même plus; mais ce n'est pas le plus grand nombre. Dès ce moment ils commencent à jaunir, sechent & tombent en écailles brunes dix ou onze jours après leur sortie. Comme ils sont venus en différents temps, ils meurent, sechent & tombent inégalement. Le visage est quelquefois net pendant qu'il y a encore des boutons qui ne sont pas mûrs aux jambes; ceux de la plante des pieds durent très-long-temps.

§. 205. La peau est nécessairement tendue par les boutons, & dès qu'il y en a une certaine quantité, tous les intervalles sont rouges, luisants, & la peau très-enflée. Le visage est la première partie qui enfle, parce que c'est celle où les boutons sont parvenus le plutôt à leur grosseur; & l'enflure est quelquefois si considérable qu'il est monstrueux, aussi-bien que le col, & que les yeux sont absolument fermés. Le visage déenfle à mesure que le desséchement se fait, & alors les mains enflent prodigieusement, ensuite les jambes, parce que le gonflement est la suite du plus haut degré de la grosseur des boutons, & que ce degré a lieu successivement dans ces différentes parties.

§. 206. Quand on a beaucoup de boutons, la fièvre se relève dans le temps de la suppuration, & cela n'est point étonnant: un seul furoncle (clou en terme du pays) donne la fièvre; comment des centaines ou des milliers de ces petits

abcès ne la donneroient-ils pas ? Cette fièvre est le période le plus dangereux de la maladie, qui tombe entre le neuvième & le treizième jour ; car plusieurs circonstances varient de deux ou trois jours le temps de la maturité. Le malade, à cette époque, a de la chaleur, de la soif, des douleurs, de la peine à trouver une attitude favorable. Si le mal est considérable, il ne dort point ; il a des rêveries, de l'oppression, de l'assoupissement ; & quand il meurt, il meurt suffoqué ou léthargique, souvent tous les deux à la fois.

Le pouls dans cette fièvre de suppuration est quelquefois d'une vitesse étonnante, & l'enflure des poignets fait qu'il paroît dans quelques sujets très-petit. Le temps du plus grand danger, c'est quand le visage, la tête, le col sont extrêmement enflés. Dès que ces parties commencent à désenfler, que les croûtes du visage commencent à sécher, & que la peau se flétrit, le pouls devient un peu moins fréquent, & le danger diminue. Quand il n'y a que très-peu de boutons, cette seconde fièvre est si légère qu'il faut être attentif pour l'appercevoir, & elle n'est pas dangereuse.

§. 207. Outre tous ces symptômes, il y en a quelques autres qui demandent aussi beaucoup d'attention. L'un c'est le mal de gorge, dont plusieurs malades sont atteints dès que la fièvre est un peu forte. Il dure deux ou trois jours, gêne quand on veut avaler, & même quand la maladie est extrêmement grave, il en empêche absolument. On l'attribue ordinairement aux boutons qui poussent dans la gorge ; mais c'est une erreur, & ces boutons sont presque toujours une chimère. Il naît, le plus souvent, avant le temps de l'éruption ; si le mal est léger, il finit quand elle est faite ; & quand il reparoît dans le courant de la maladie, il est toujours proportionné au degré de la fièvre ; ainsi il ne dépend point des

boutons, mais de l'inflammation; & s'il est de durée, il est presque toujours suivi du second symptôme, qui est la salivation, c'est-à-dire, le crachement d'une grande quantité de salive. Elle a rarement lieu quand la maladie est très-légère, ou le malade très-jeune; elle manque rarement quand la maladie est considérable, & que le malade a plus de sept ou huit ans; elle est prodigieuse quand la petite-vérole est très-abondante & le malade adulte. Dans ce dernier cas elle est continuelle, elle ne laisse aucun repos au malade, & souvent elle l'incommode plus qu'aucun des autres symptomes de la maladie, d'autant plus qu'au bout de quelques jours les levres, l'intérieur des joues, la langue, le palais sont entièrement écorchés. Quelqu'incommode que soit cette évacuation, elle est très-salutaire. Les petits enfants y étant moins sujets, quelques-uns en échange ont la diarrhée; mais j'ai vu que cette dernière évacuation est beaucoup plus rare chez eux que la salivation chez les adultes.

§. 208. Les enfants, jusqu'à l'âge de cinq ou six ans, sont sujets aux convulsions avant la sortie des boutons; elles ne sont point dangereuses, à moins qu'elles ne soient accompagnées d'autres symptomes violents & fâcheux. Celles qui surviennent, ou quand l'éruption déjà faite rentre tout à coup, ou dans le temps de la fièvre de suppuration, sont beaucoup plus à craindre.

Il survient souvent des saignements de nez, les premiers jours de la maladie, qui sont extrêmement utiles, & qui diminuent ordinairement le mal de tête. Les très-petits enfants y sont moins sujets; ils en ont cependant quelquefois, & j'ai vu des assoupissements considérables finir d'abord après le saignement.

§. 209. L'on distingue ordinairement la petite-vérole en deux especes, la confluyente & la dif-

crete ; & cette division est dans la nature ; mais comme le traitement de l'une est le même que celui de l'autre , & qu'il ne faut que proportionner la dose des remèdes au danger , pour ne pas entrer dans des détails trop longs , & trop difficiles à saisir pour la plupart des Lecteurs , aussi bien que tout ce qui regarde les petites-véroles malignes , je me bornerai à la description que j'ai donnée , qui contient les symptômes essentiels , communs à l'une & à l'autre espèce. Je me contente d'ajouter que l'on doit s'attendre à une petite-vérole très-abondante , si dès le commencement le malade est attaqué brusquement par plusieurs symptômes violents ; sur-tout si les yeux sont extrêmement vifs , les vomissements continuels , les maux de reins forts , & s'il a en même-temps beaucoup d'angoisse & d'inquiétude ; si les enfants ont beaucoup d'assoupissement , si l'éruption se fait dès le troisième jour , quelquefois même dès le second ; car plus l'éruption est prompte dans cette maladie , plus la maladie est dangereuse ; au contraire , plus l'éruption est tardive , & mieux c'est ; à moins que ce retardement ne fût causé par une très-grande foiblesse , ou par quelque violente douleur intérieure.

§. 210. La maladie est quelquefois si légère que l'éruption se fait presque sans qu'on ait soupçonné que l'enfant étoit malade , & la suite répond au commencement. Les boutons sortent , grossissent , suppurent & mûrissent sans que le malade garde le lit , dorme moins , & ait moins d'appétit.

Il est très-commun dans les campagnes de voir des enfants , & ce n'est presque que les enfants qui l'ont si légère , passer en plein air tout le temps de leur maladie , courant & mangeant comme en santé. Ceux même qui l'ont eue un peu plus grave , sortent ordinairement dès que l'éruption

l'éruption est entièrement finie, & se livrent sans ménagement à la voracité de leur appétit. Nonobstant ce peu de soin, plusieurs se guérissent parfaitement, mais ce n'est cependant point un exemple qu'on doive suivre, parce qu'un grand nombre éprouve des suites très-fâcheuses; & l'on m'a amené une foule de ces enfants, sur-tout du *Jurat*, qui, après avoir eu de ces petites véroles heureuses, mais mal soignées, étoient tombés dans des infirmités de différentes especes, qu'il est très-difficile de détruire.

§. 211. C'est encore ici une de ces maladies dont le mauvais traitement, & sur-tout l'envie de faire suer, a augmenté le danger pendant longtemps, & l'augmente encore parmi le peuple, sur-tout dans les campagnes. L'on voit que l'éruption se fait pendant que le malade sue, & qu'il se trouve mieux quand l'éruption est faite; l'on conclut qu'en hâtant cette éruption, l'on contribue au soulagement du malade, & l'on imagine qu'en augmentant la quantité de la sueur & des boutons, le sang se dépure mieux de tout le venin. Ce sont des erreurs funestes, dont de tristes exemples prouvent tous les jours le danger.

Quand le venin a passé dans le sang, il faut un certain temps pour qu'il produise son effet; alors le sang étant gâté par le venin qui y est entré, & par celui qui s'est formé, la nature fait effort pour s'en débarrasser, & le jeter à la peau, précisément dans le moment où tout est disposé pour cela. Ordinairement cet effort est suffisant, & très-souvent même trop violent, très-rarement trop foible. L'on voit par-là, que quand l'effort est suffisant, il ne faut point l'augmenter par des remèdes chauds, qui le rendroient trop violent & dangereux. Quand il est déjà trop violent, l'augmenter, c'est le rendre mortel.

Les cas où il est trop foible sont très-rares , surtout dans les campagnes , & très-difficiles à juger ; aussi faut-il être très-réservé sur l'usage des remèdes chauds , qui peuvent être meurtriers dans cette maladie.

Le vin , la thériaque , la confection , l'air chaud , les couvertures pesantes , fauchent annuellement des milliers d'enfants , qui auroient été guéris si on ne leur avoit donné que de l'eau tiède ; & toutes les personnes qui s'intéressent à la conservation de ceux qui sont atteints de cette maladie , doivent soigneusement empêcher qu'ils ne fassent aucun usage de ces drogues , qui lors même qu'elles ne rendent pas la maladie mortelle , la rendent cruelle & accompagnée des suites les plus funestes.

Le préjugé est enraciné , il se détruira difficilement ; mais je ne souhaite que de faire ouvrir les yeux sur le succès de la méthode chaude , & celui de celle que je vais proposer ; le jugement alors ne restera pas long-temps suspendu. Je dois même dire que j'ai trouvé parmi le peuple de la ville plus de docilité à cet égard , surtout dans la dernière épidémie , que je n'aurois osé l'espérer. Non-seulement ceux qui me consultoient dès le commencement , observoient avec assez d'exactitude le régime rafraîchissant que je leur conseillois , mais leurs voisins même l'employoient quand leurs enfants étoient attaqués ; & ayant été souvent appelé après plusieurs jours de maladie , j'ai vu avec plaisir , dans plusieurs maisons , qu'on n'avoit donné aucun remède chaud , & qu'on avoit eu grand soin de rafraîchir l'air. J'ai lieu d'espérer que cette méthode sera bientôt générale ici ; & ce qui l'accréditera , c'est que cette dernière épidémie , quoiqu'aussi nombreuse , a été moins meurtrière que les précédentes.

§. 212. Dès que la maladie commence, ce qu'on soupçonne si l'on trouve les signes que j'ai décrits plus haut; si le malade ne l'a pas eue, & si elle est actuellement dans le lieu, on le met très-exactement au régime, & on lui donne soir & matin un bain de jambes tiède; c'est le remède le plus propre à diminuer le nombre des boutons à la tête, & à faciliter l'éruption dans le reste du corps. Les lavements contribuent aussi beaucoup à abattre le mal de tête, & à diminuer les envies de vomir & les vomissements, qui incommodent beaucoup le malade; mais qu'on cherche très-mal-à-propos à arrêter par la confection ou la thériaque, & dont il est plus dangereux encore de vouloir emporter la cause avec un émétique ou un purgatif, qui sont des remèdes pernicious dans les commencements de cette maladie. (1)

Si la fièvre est légère, les bains de jambes du

(1) On craint communément les purgatifs par le bas dans le temps de l'éruption de la petite-vérole, & on est fondé, pour peu qu'ils soient actifs, parce que leur effet ordinaire est de rappeler, en irritant les intestins, toutes les humeurs au-dedans, d'arrêter par-là les sueurs & l'éruption. Quant à l'effet des émétiques dans ces moments, ils sont inutiles & même nuisibles, si l'estomac est vuide d'aliments corrompus, de matière putride, si le malade est sobre, si la maladie se présente avantageusement; mais dans les cas opposés, un léger émétique adouci, si l'on veut, avec un peu de manne, réunit plusieurs avantages. Il vuide doucement l'estomac & les intestins, il diminue les dangers de la fièvre secondaire, il pousse l'humeur variolique à la peau. Cette pratique est confirmée par les succès qu'elle a dans un grand nombre de pays par l'avis de Sydenham, & de plusieurs autres célèbres Médecins. Elle est aussi souvent utile dans les villes où l'air & les aliments produisent beaucoup de putridité, qu'elle l'est rarement à la campagne. Dans le cas où elle paroît convenir, on se décidera de bonne heure pour les plus petites doses de kermès minéral ou d'ipécacuanha.

premier jour, & le premier lavement suffisent ; alors on se contente du régime, & l'on peut même, au lieu des tisanes N^o 1, 2, 4, ne donner à l'enfant que du lait coupé avec les deux tiers ou la moitié de thé de sureau ou de tilleul, ou même, s'il n'a point du tout de fièvre, de mélisse ; enfin s'ils craignent tous ces goûts, avec de l'eau de fontaine. On peut joindre à cela quelques pommes cuites, & s'ils ont faim, quelques tranches de pain ; mais il ne leur faut ni viande, ni bouillon à la viande, ni œufs, ni vin ; parce qu'une observation réitérée a prouvé que les enfants qui avoient pris de ces nourritures étoient plus mal, & se remettoient plus lentement que les autres. L'on peut aussi à cette époque leur donner pour toute boisson du petit-lait, dont j'ai vu souvent de très-bons effets, ou de la battue (lait de beurre.) Quand la maladie n'est pas forte, elle se guérit parfaitement sans aucun autre secours & sans aucun autre remède : mais il faut toujours avoir soin de purger, dès que les boutons du visage sont en partie secs, avec le remède N^o 11, & de réitérer la même purgation six jours après. Il ne faut accorder de la viande qu'après cette dernière purgation ; mais après la première on peut donner des légumes ou jardinages & du pain, assez pour que les convalescents ne souffrent pas de la faim.

§. 213. Quand la fièvre est forte, le pouls dur, le mal de tête & de reins violent, il faut 1^o sur le champ faire une saignée au bras, donner deux heures après un lavement, & si la fièvre continue réitérer la saignée. J'en ai fait faire jusqu'à quatre les deux premiers jours, à des gens qui n'avoient pas dix-huit ans ; elle est sur-tout nécessaire quand avec un pouls dur & plein il y a assoupissement ou rêveries.

2° L'on donne, tant que la fièvre est trop forte, deux, trois, & même quatre lavements par jour, & deux bains de jambes.

3° On sort le malade du lit, & on le tient sur une chaise aussi long-temps que l'on peut.

4° On renouvelle fréquemment l'air de la chambre, & s'il est trop chaud, comme cela arrive souvent en été, on emploie pour le rafraîchir les moyens décrits (§. 36.)

5° Le malade ne boit que des tisanes N° 2 ou 4; & si cela ne modere pas suffisamment la fièvre, on lui donne toutes les heures ou toutes les deux heures, suivant le besoin, une cuillerée de la potion N° 10, mêlée avec une tasse de la tisane. (1) Après l'éruption, la fièvre

(1) La petite-vérole exige pour sa guérison, (comme la plus grande partie des maladies humorales) que la coction de l'humeur viciée se fasse. Cette coction s'opere avec le temps, & un degré de chaleur un peu supérieur à celui que l'on éprouve dant l'état de santé, par les efforts répétés de la nature. Pour que le malade se guérisse, il est nécessaire que la nature ne succombe pas sous le poids, & que ses efforts soient modérés. S'ils sont trop foibles, l'humeur viciée de la petite-vérole peut rentrer, & en se portant sur des parties nécessaires à la vie, faire périr le malade; s'ils sont trop forts, l'excès de chaleur & de mouvement augmente l'inflammation & la putréfaction de toutes les humeurs; il supprime les évacuations douces par les sueurs, les crachats, les urines & les selles qui doivent se faire pendant le cours de la petite-vérole, pour enlever continuellement la partie la plus mobile des humeurs viciées; il met la vie du malade dans le plus grand danger.

Dans l'un & dans l'autre cas, le Médecin doit régler la marche de la nature; & lorsque le malade pâle, affoibli, inquiet, n'a pas plus, ou a moins de chaleur que ceux qui sont en santé, lorsqu'il fait voir des pustules, qui s'élevent trop lentement, ou qui s'affaissent, il l'accéléra par des cordiaux, par des boissons, des couvertures & un air chaud. Lorsqu'au contraire l'excès de chaleur, de rougeur, la douleur de tête, la dureté & la fréquence du pouls font connoître son excès, il la modérera en renou-

étant moins forte, on diminue la quantité des secours, & même si elle cessoit entièrement, on se conduiroit de la manière indiquée dans le §. 212.

§. 214. Quand, après quelques jours de calme, la suppuration renouvelle la fièvre, l'on doit 1^o & sur-tout, avoir soin d'entretenir le ventre très-libre; pour cela on doit *a.* mettre dans les lavements une once de catholicon, ou simplement les faire de petit-lait, avec du miel, de l'huile & du sel; *b.* donner trois fois par jour dans la matinée, à deux heures de distance l'un de l'autre, trois verres de la tisane N^o 32; *c.* purger de deux jours l'un avec la potion N^o 23; mais ce jour-là on ne prendra pas celle N^o 32. 2^o Il faut, si le mal est violent, donner même à double dose le remède N^o 10.

3^o. L'on doit sortir le malade du lit, & le tenir levé dans une chambre bien aérée, jour & nuit, jusqu'à ce que la fièvre ait baissé. Plusieurs personnes s'étonneront de ce conseil; cependant c'est celui qui m'a paru souvent le plus efficace, & sans lequel les autres sont inutiles. Comment dormira le malade, dira-t-on? Il n'est pas nécessaire qu'il dorme à cette époque, au contraire, le sommeil lui nuiroit; d'ailleurs il ne peut pas

vellant l'air de la chambre, ouvrant la veine, donnant du petit lait, de l'eau de poulet, la tisane nitrée ou émulsionnée, & même des acides.

Mais soit qu'il faille donner des cordiaux, soit qu'il faille employer des rafraîchissants, on doit toujours commencer par les plus petites doses, en observer avec soin l'effet, & les augmenter peu à peu, suivant le besoin. On doit plus craindre d'aller trop avant que de rester en arrière. Nous croyons donc qu'il ne faut se décider à mettre en usage les acides les plus forts, tels que celui de la potion N^o 10, que lorsqu'on aura employé sans succès & successivement les plus foibles. Cette attention est encore plus importante dans les lieux où la putridité & la viscosité des humeurs sont fréquentes, comme à Lyon.

dormir ; la salivation qui est continuelle l'en empêche, & il est très-important de l'entretenir ; on la facilite en injectant souvent dans la gorge de l'eau miellée. Il est aussi très-utile d'en injecter dans les narines, & de les nettoyer souvent des croûtes qui s'y amassent. Ces attentions diminuent non-seulement le mal-aise du malade, mais elles contribuent même très-efficacement à la guérison.

4° Si le visage & le col sont fort enflés, on met des cataplasmes émollients à la plante des pieds ; & si cela ne suffit pas, l'on y applique des sinapismes ; ce sont des emplâtres faites avec du levain, de la moutarde & du vinaigre. Ils y occasionnent quelquefois des douleurs excessives & brûlantes ; mais à mesure que ces douleurs augmentent, la tête & le col se dégageront d'une façon marquée.

§. 215. Les paupières s'enflent quand la maladie est grave, au point de couvrir les yeux, qui restent fermés pendant plusieurs jours. Il ne faut rien faire que de les arroser souvent avec un peu de lait & d'eau tiède. Ces précautions qu'on prend de les frotter avec du safran, un ducat, de l'eau rose, sont aussi inutiles que puériles. Ce qui contribue le plus à prévenir la rougeur des yeux après la maladie, & en général toutes les autres suites, c'est de se contenter pendant longtemps de très-peu d'aliments, & sur-tout de ne prendre ni viande ni vin. Dans les petites-véroles mauvaises, & chez les petits enfants, les yeux se ferment dès le commencement de l'éruption.

§. 216. Un secours extrêmement efficace, & qui n'avoit été employé, pendant long-temps, que comme un moyen de conserver le visage, mais qui a les plus grandes influences sur la conservation de la vie, c'est d'ouvrir les boutons, non-seulement au visage, mais par-tout le corps.

En les ouvrant , premièrement , on prévient le séjour du pus ; & par-là on empêche qu'il ne ronge , & ne laisse des cicatrices , des creux profonds ou d'autres défigurations de cette espece. En second lieu , en donnant ainsi issue au venin , on empêche qu'il ne repasse dans le sang , & par-là on enleve une des grandes causes du danger. Troisièmement on détend la peau , l'enflure du visage , celle du col , diminuent à mesure qu'on ouvre , & l'on facilite ainsi le retour du sang du cerveau ; ce qui est un très-grand avantage. Il faut ouvrir successivement par-tout à mesure que les boutons sont mûrs. Le moment de le faire , c'est quand ils sont tout-à-fait blancs , qu'ils commencent à jaunir tant soit peu , & que le cercle rouge qui les entoure a entièrement pâli. On les ouvre avec des ciseaux très-pointus ; ce qui n'est absolument point douloureux pour le malade , & quand on en a coupé une certaine quantité , on applique plusieurs fois une éponge trempée dans de l'eau tiède , pour enlever ce pus , qui se forme aisément en croûtes. Mais comme les boutons vidés se remplissent assez vite , il faut réitérer l'ouverture au bout de quelques heures , & y revenir quelquefois cinq ou six fois de suite. Ces soins paroîtront minutieux , & ne deviendront sans doute jamais une pratique générale ; mais je répete qu'ils sont beaucoup plus importants qu'on ne l'imagine , & que dans une fièvre de suppuration fort grave , une ouverture générale , exacte & réitérée des boutons mûrs , est le remede le plus efficace , parce qu'elle ôte les deux causes du danger , qui sont le pus & la tension de la peau.

§. 217. Je n'ai point parlé dans le traitement des remedes anodins ou propres à faire dormir , qu'on emploie généralement , mais que je n'emploie presque jamais dans cette espece , & dont

J'ai prouvé tout le danger dans cette même lettre à M. HALLER, dont j'ai déjà parlé. Ainsi, par-tout où l'on n'a point de Médecin, on doit éviter avec le plus grand soin, la thériaque, le laudanum, le sirop de pavot blanc, celui même de pavot rouge, celui de karabé, les pilules de styrax, ou de cynoglosse; en un mot tout ce qui peut faire dormir. On doit sur-tout les bannir absolument dans le temps de la seconde fièvre, pendant laquelle le sommeil, même naturel, est dangereux. Un cas dans lequel il est quelquefois permis de les employer, c'est pour les enfants foibles ou sujets aux convulsions, chez lesquels l'éruption se fait avec peine; mais je le répète, il faut être circonspect dans l'usage de ces remèdes, qui sont mortels quand les vaisseaux sont pleins, quand il y a de l'inflammation, de la fièvre, quand la peau est tendue, quand le malade a des rêveries ou de l'oppression, & quand il convient que le ventre soit libre, que les urines coulent abondamment, & qu'on salive beaucoup.

§. 218. Si l'éruption commencée rentroit tout-à-coup, il faudroit bien se garder de donner des remèdes sudorifiques, chauds, spiritueux, volatils; (1) mais il faut donner beaucoup du remède N^o 12, qu'on boira chaudement, & appliquer des vésicatoires aux gras des jambes. (2)

(1) Si le pouls languit dans ce moment, & si le malade affoibli éprouve des frissons, avec une diminution considérable dans sa chaleur; on sent que les cordiaux, les sudorifiques & les remèdes échauffants conviennent; l'expérience confirme cette vérité, & M. Tissot conseille une tisane sudorifique échauffante.

(2) On hésitera d'autant moins d'appliquer des vésicatoires, que tout concourt à prouver que les petites-véroles seroient en général beaucoup plus bénignes & bien moins meurtrières, si on les appliquoit dès le principe de

Ce cas est fâcheux, & les différentes circonstances qui l'accompagnent, peuvent exiger quelques secours, dans le détail desquels je ne puis pas entrer ici. Quelquefois une saignée fait reparoître l'éruption sur le champ. (1)

§. 219. Le seul moyen sûr d'éloigner tout le danger de cette maladie, c'est de l'inoculer; mais ce moyen salutaire, qu'on doit regarder comme une grace particulière de la Providence, ne peut être à l'usage du peuple que dans les pays où l'on a fondé des hôpitaux pour l'inoculation. (2) Dans ceux où il n'y en a point encore, la seule ressource qu'on ait pour les enfants qu'on ne fait pas inoculer chez eux, c'est de les disposer à avoir cette maladie heureusement par une préparation aisée.

la maladie. Il a même paru à plusieurs Médecins que la suppuration des plaies des inoculés formoit le principal avantage de l'inoculation.

(1) La saignée n'opéreroit cet effet que dans les cas où la grandeur de l'inflammation & la pléthore s'annonceroient par la dureté du pouls, la couleur du visage, la chaleur brûlante, l'altération, l'âge, le tempérament, &c. du malade.

(2) Les observations faites dans les hôpitaux d'inoculation à Londres, prouvent qu'il meurt beaucoup moins d'inoculés que des autres malades de la petite-vérole. Sous ce point de vue, l'inoculation paroît avantageuse aux hommes; cependant comme on a tout lieu de craindre qu'elle ne nuise à la société en multipliant les sources de contagion & les épidémies, en les renouvelant dans des temps où l'air est peu propre à favoriser les efforts de la nature, en communiquant la petite-vérole à des personnes qui ne l'auroient eue de leur vie, ou qui n'en auroient été attaquées que beaucoup plus tard, en perpétuant un mal qui pourroit avoir sa fin, comme il a eu, depuis quelques siècles seulement, son origine, &c. Nous croyons qu'on doit à cet égard suspendre son jugement jusqu'à ce que le Parlement ait fait connoître la vérité, par la sagesse de l'Arrêt qu'il doit rendre à ce sujet.

§. 220. Cette préparation consiste en général, à corriger les vices de la santé du sujet, s'il en a, & à le rendre bien portant sans être excessivement vigoureux, parce que chez les sujets très-vigoureux, la maladie est quelquefois trop violente.

L'on sent que les dérangements de la santé étant très-différents, les préparations ne peuvent pas être les mêmes, & qu'un enfant sujet à une maladie habituelle, ne peut pas être préparé comme celui qui est sujet à une maladie toute différente, & les détails nécessaires sur cet important objet, seroient déplacés ici, soit par leur longueur, soit parce qu'il n'est pas possible de donner à des personnes qui ne sont pas Médecins, des connoissances suffisantes pour se décider sur le choix des secours dans plusieurs cas; mais j'en indiquerai quelques-uns qui conviendront assez généralement aux enfants bien portants & robustes.

Le premier, c'est une diminution dans la quantité des aliments. Les enfants mangent généralement un peu trop; il faudroit les réduire à leur juste mesure, si l'on pouvoit l'assigner exactement; mais l'on peut presque pour tous réduire le souper à très-peu de chose.

Le second secours consiste dans le choix des aliments; il est moins à la portée du peuple, qui est borné à un petit nombre, qu'à celle du riche qui a beaucoup de retranchement à faire, mais aussi il lui est moins nécessaire. Ses aliments plus simples & presque tous tirés des végétaux & des laitages, sont ceux qui conviennent le mieux; il n'est presque question pour lui que de les choisir bien conditionnés; du pain bien cuit, des légumes préparés sans lard & sans graisses rances, des fruits bien mûrs, point de gâteaux ou tartes, peu de fromage; voilà à-peu-près à quoi l'on

peut réduire cet article de leur préparation.

On jugera des bons effets des attentions à ces deux égards, par la diminution de leur ventre, parce qu'ils seront plus gais & plus agiles, qu'avec un peu moins de couleur, & quelquefois d'embonpoint, ils auront un meilleur visage.

Le troisieme secours, c'est de leur donner quelques bains de jambes tiedes, le soir en les couchant; ce remede favorise la transpiration, rafraîchit, délaie le sang & en diminue l'âcreté, toutes les fois qu'il est ordonné à propos.

Le quatrieme, c'est l'usage du petit-lait bien clair; ce remede, qui est un suc d'herbes filtré & adouci par les organes de l'animal, remplit toutes les indications qui se présentent, (je parle toujours des enfants sains & robustes;) il donne de la souplesse aux vaisseaux, il diminue la densité du sang, qui augmentée par l'action du venin, dégènereroit en un épaisissement inflammatoire trop dangereux; il détruit tous les engorgements qui peuvent se trouver dans les visceres du bas-ventre, il ouvre les couloirs de la bile, il en émousse l'âcreté, il lui donne de la fluidité; il prévient la putridité, adoucit ce que la masse des humeurs pourroit avoir de trop âcre; il facilite les selles, les urines, la transpiration; en un mot, il donne au corps la disposition la plus favorable pour n'être pas trop violemment agité par l'effet d'un venin inflammatoire; & pour les enfants dont je parle, ceux qui sont sanguins, ceux qui sont bilieux, il est sans contredit le remede préparatoire le plus efficace & le plus propre à les dédommager de la privation de l'inoculation.

J'ai déjà dit qu'on pouvoit aussi l'employer avec beaucoup de succès pendant le cours de la maladie; mais j'avertis que quelque salutaire qu'il soit, dans les cas indiqués, il y en a beaucoup dans lesquels il nuiroit. L'on auroit très-grand

est de l'ordonner à des enfants foibles, languissans, noués, pâles, sujets aux vomissemens, à la diarrhée, aux aigreurs, à toutes les maladies qui prouvent qu'ils ont les vaisseaux foibles & les humeurs aigres; ainsi il faut bien se garder de le regarder comme un secours universel & immanquable. On peut en faire prendre tous les matins quelques verres ou en donner pendant tout le jour, au lieu d'autre boisson, ou le donner en soupe avec du pain, à déjeuner, à souper, & même plus souvent.

Si le paysan vouloit suivre ces directions, qui sont très-aisées & très à sa portée, toutes les fois que la petite-vérole regne, je suis persuadé qu'on en diminueroit les ravages. Quelques-uns en profiteront; il y en a qui sont extrêmement sensés, & remplis d'un véritable amour paternel; il y en a d'autres qui sont trop brutes pour en sentir l'utilité, & trop féroces pour donner quelques soins à leurs familles.

CHAPITRE XIV.]

De la Rougeole.

§. 221. **L**A rougeole, à laquelle les hommes sont aussi généralement assujettis qu'à la petite-vérole, est une maladie à peu près de la même espece, mais moins meurtriere, quoique dans quelques pays elle fasse d'assez grands ravages. Dans celui-ci l'on meurt plus rarement de la maladie que de ses suites.

Quelquefois il y a en même-temps épidémie de petite-vérole & de rougeole dans le même endroit; plus souvent cependant j'ai vu qu'elles régnoient dans des années différentes. Il arrive aussi

que les deux maladies se mêlent, & que l'une survient à l'autre avant qu'elle soit finie, ce qui est dangereux.

§. 222. Chez quelques malades, le mal s'annonce plusieurs jours à l'avance, par une petite toux fréquente & sèche, sans aucun autre mal; plus ordinairement par un mal-aise général, des alternatives de frissons & de chaleur, un mal de tête violent chez les adultes, un assoupissement chez les enfants, un mal de gorge très-fort, & ce qui caractérise la maladie, une rougeur & une chaleur considérables dans les yeux, accompagnées d'un gonflement des paupières, d'un écoulement de larmes extrêmement âcres, & d'une si grande sensibilité des yeux qu'ils ne peuvent pas soutenir la lumière, par des éternuements très-fréquents, & un écoulement par le nez de la même matière qui coule des yeux.

La chaleur & la fièvre augmentent rapidement, le malade a de la toux, de l'oppression, de l'angoisse, des envies de vomir continuelles, de violentes douleurs dans les reins, quelquefois la diarrhée, & alors les vomissements sont moins considérables; d'autres fois des sueurs, mais moins abondantes que dans la petite-vérole; la langue est blanche, la soif est souvent ardente, les accidents sont généralement plus violents qu'avant les petites-véroles bénignes.

Enfin le quatrième ou le cinquième jour, quelquefois sur la fin du troisième, l'éruption se fait très-promptement & très-abondamment sur tout le visage, qui dans peu d'heures est couvert de taches dont chacune ressemble à une morsure de puce, mais d'un rouge plus foncé, & dont plusieurs se réunissant forment des plaques rouges plus ou moins larges, & qui enflammant la peau, produisent une enflure sensible au visage; quel-

quelquefois même les yeux sont fermés. Chaque petite tache est un peu élevée, sur-tout au visage, où l'on s'en apperçoit à l'œil & au doigt; dans le reste du corps cette élévation n'est presque sensible que par la rudesse qu'elle donne à la peau.

Après avoir commencé par le visage, l'éruption se continue sur la poitrine, le dos, les bras, les cuisses, les jambes. Elle est ordinairement très-abondante sur la poitrine & sur le dos; il arrive même quelquefois qu'on trouve des plaques rouges sur la poitrine avant qu'il se soit fait aucune éruption sur le visage.

Le malade a souvent, comme dans les petites-véroles, des saignements de nez abondants qui emportent le mal de tête, d'yeux & de gorge.

Quand la maladie est fort douce, presque tous les accidents diminuent après l'éruption, comme dans la petite-vérole; mais ordinairement le changement en bien n'est pas aussi sensible que dans cette première maladie. Les vomissements cessent, il est vrai, presque entièrement, mais la fièvre, la toux, le mal de tête continuent, & j'ai vu quelquefois qu'un vomissement de matières bilieuses, un ou deux jours après l'éruption, soulageoit beaucoup plus que l'éruption même. Le troisième ou le quatrième jour de l'éruption, la rougeur diminue, les taches ou boutons se dessèchent & tombent en petites écailles; la peau même intermédiaire tombe de la même manière, & se trouve remplacée par une nouvelle qui s'est formée dessous. Le neuvième jour quand la maladie est allée vite, le onzième quand elle a été fort lente, il ne reste aucun vestige des rougeurs, & la peau est d'abord très-bien raccommodée.

§. 223. Mais le malade n'est pas guéri, à moins que pendant le temps de la maladie, ou d'abord après, il n'ait eu quelqu'évacuation considérable,

comme les vomissements dont j'ai parlé tout à l'heure, ou une diarrhée bilieuse, ou les urines, ou des sueurs abondantes; car quand il survient quelque une de ces évacuations, la fièvre disparoît, le malade reprend des forces, & se guérit entièrement. Quelquefois aussi, sans aucune de ces évacuations, la transpiration insensible dissipe les restes du venin, & le malade se porte très-bien. Mais d'autres fois ce venin, s'il ne s'évacue pas entièrement, se jette sur le poumon, & y produit une légère inflammation; l'oppression, la toux, l'angoisse, la fièvre reviennent, & le malade est dans un grand danger. Souvent l'orage est moins violent, mais il est long, & il reste des toux très-opiniâtres qui ont plusieurs caractères de coqueluches. En 1758, il y eut ici une épidémie de rougeoles extrêmement nombreuses; presque tous ceux qui l'eurent, & qui ne furent pas extrêmement bien soignés, prirent cette toux qui étoit très-forte & très-rebelle.

§. 224. Quoique ce soit là la marche de la maladie abandonnée à elle-même ou mal soignée, & sur-tout traitée par un régime chaud, quand on a soin de modérer la fièvre dans les commencements, de délayer & d'entretenir les évacuations, ces mauvaises suites sont extrêmement rares.

§. 225. La façon de traiter cette maladie est la même que pour la petite-vérole.

1. Si la fièvre est forte, le pouls dur, l'oppression violente, tous les symptômes graves, on fait une ou deux saignées.

2. L'on donne des lavements & des bains de jambes; la violence du mal en règle la quantité.

3. L'on ordonne les tisanes N° 2 ou 4, ou un thé de fureau ou de tilleul, auquel on mêle une cinquième partie de lait.

4. On

4. On emploie
sont très-utiles po
toux & l'oppressi
5. Dès que la
on purge avec la
6. On tient le
couple de jours a
on le met à celui
7. Si survien
doit se faire, des
surviennent dan
de la même ma
§. 226. Quand
que les accid
il faut traiter la
tion commençan
dit §. 225. Si le r
passer de la saigi
dans des enfants
pâles, il faut
saignées, la pi
jambes.
§. 227. Il au
secours fait qu
l'adie, sur-tout
véritable suppu
fièvre lente. J'ai
l'ages périr de c
me nature que
de même, souve
heureuse, & qu
malade. Dans ce
secours prescrit
N° 14, le lait &
le faire prendre
quelquefois se b
dans ces cas, il
difficiles. J'averti
Tome I.

4. On emploie les parfums d'eau chaude qui sont très-utiles pour soulager le mal de gorge, la toux & l'oppression.

5. Dès que les rougeurs commencent à pâlir, on purge avec la potion N° 23.

6. On tient le malade au régime encore une couple de jours après cette purgation, & ensuite on le met à celui des convalescents.

7. S'il survient dans le temps que l'éruption doit se faire, des accidents semblables à ceux qui surviennent dans la petite-vérole, on y remédie de la même manière.

§. 226. Quand on n'a pas suivi cette méthode, & que les accidents décrits §. 223 surviennent, il faut traiter la maladie comme une inflammation commencante, & faire tout ce qui vient d'être dit §. 225. Si le mal n'est pas violent, l'on peut se passer de la saignée. S'il y a long-temps qu'il dure dans des enfants gras, chargés d'humeurs, lents, pâles, il faut joindre aux mêmes secours, sans saignées, la potion N° 8, & les vésicatoires aux jambes.

§. 227. Il arrive souvent que l'éloignement des secours fait qu'on néglige trop les restes de la maladie, sur-tout la toux, & alors il se forme une véritable suppuration dans le poumon, avec une fièvre lente. J'ai vu plusieurs enfants dans des villages périr de cette façon; cet état est de la même nature que celui décrit §. 68 & 82, & finit de même, souvent par une diarrhée très-peu douloureuse, & quelquefois puante, qui emmène le malade. Dans ces cas, il faut employer tous les secours prescrits §. 74, art. 3, 4, 5, la poudre N° 14, le lait & l'exercice. Mais il est si difficile de faire prendre la poudre aux enfants, qu'il faut quelquefois se borner au lait, & j'ai vu souvent que, dans ces cas, il opéroit seul des guérisons très-difficiles. J'avertis que jamais il n'opere aussi effica-

cement que quand on le prend seul sans aucun autre aliment, & qu'il est très-important de ne lui en associer aucun qui ait le plus petit degré d'aigreur. Les personnes aisées peuvent prendre en même-temps avec succès, pour leur boisson, les eaux de Pfeffer, de Seltzer, de Petersthal, ou quelques autres très-légères, & qui n'ont que très-peu de minéral; on les emploie également avec succès dans tous les cas dans lesquels la cure dont je parle est nécessaire.

§. 228. Quelquefois il reste une toux fort sèche, avec beaucoup de chaleur dans la poitrine & dans tout le corps, de l'altération, la langue & la peau extrêmement sèches. J'ai guéri cet état en faisant respirer la vapeur d'eau chaude, en faisant prendre des bains tièdes, & en ne donnant pendant plusieurs jours que de l'eau & du lait.

Je réitere encore, avant que de quitter cette matière, que le venin de la rougeole est extrêmement âcre; il paroît avoir quelque rapport avec l'humeur bilieuse qui produit les érysipelles, & par-là même cette maladie demande des soins, sans quoi il est à craindre qu'elle n'ait des suites fâcheuses. J'ai vu depuis peu une jeune fille qui avoit languie depuis une rougeole essuyée il y a trois ans, & chez laquelle il s'étoit enfin formé une ulcération au col, que le lait coupé avec la falsépareille a rétablie.

§. 229. L'on a inoculé la rougeole dans les pays où elle est très-mauvaise, & cette méthode auroit aussi de grands avantages dans celui-ci; mais il en est comme de l'inoculation de la petite-vérole, elle ne peut être utile au peuple qu'au moyen d'un hôpital.

Fin du Tome premier.



T A B L E
D E S C H A P I T R E S

*Et des principaux Articles contenus dans
ce premier Volume.*

I NTRODUCTION,	page 1
Premiere cause de dépopulation, les émigra- tions,	<i>ibid.</i>
Seconde cause, le luxe,	4
Troisieme cause, décadence de l'agriculture,	7
Quatrieme cause, le mauvais traitement des maladies,	8
Moyens de rendre ce livre utile,	11
Définition de quelques termes,	18
C HAPITRE I. <i>Causes communes des maladies du peuple,</i>	21
Premiere cause, excès du travail,	<i>ibid.</i>
Seconde cause, l'air froid quand on a chaud,	22
Troisieme cause, boisson froide quand on a chaud,	23
Quatrieme cause, inconstance des temps,	<i>ibid.</i>
Cinquieme cause, l'emplacement des fumiers & les mares, le mauvais air des mai- sons,	25
Sixieme cause, l'ivrognerie,	26
Septieme cause, les aliments,	27

T A B L E.

Huitieme cause , l'emplacement des mai- sons ,	29
Des boissons du peuple ,	30
CHAP. II. <i>Causes qui augmentent les maladies du peuple. Attentions générales.</i>	
Premiere cause , les soins qu'on prend pour faire suer , & les moyens qu'on emploie pour cela ,	ibid.
Danger des chambres chaudes ,	33
Danger des choses chaudes ,	34
Seconde cause , la quantité & la qualité des aliments qu'on donne ,	36
Troisieme cause , les émétiques & les purgatifs au commencement de la maladie ,	40
CHAP. III. <i>Ce qu'il faut faire dans les commen- cements des maladies. Dietes des maladies ai- guës.</i>	43
Signes qui annoncent les maladies ; moyens de les prévenir ,	ibid.
Régime des malades ,	44
Utilité des fruits ,	48
Soins dans la convalescence ,	51
CHAP. IV. <i>Inflammation de poitrine ,</i>	55
Symptomes de la maladie ,	ibid.
Usage de la saignée ,	59
Signes d'amendement ,	61
Crises , symptomes qui les précédent ,	62
Dangers des émétiques , des purgatifs , des anodins ,	63
Suppression des crachats , moyens d'y remé- dier ,	64
Formation des abcès dans le poumon ou vo- miques , leur traitement ,	ibid.
Danger des remedes balsamiques ,	74
Inutilité de l'antiétique ,	75
L'Empyeme ,	77
Gangrene du poumon ,	ibid.

T A B L E.

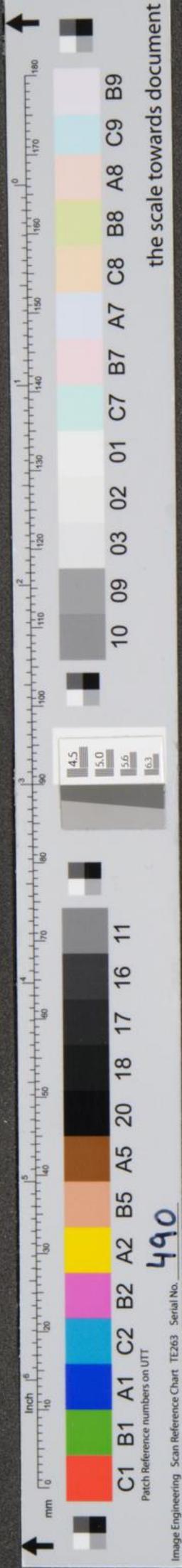
Squirrhe du poumon,	<i>ibid.</i>
CHAP. V. <i>De la Pleurésie,</i>	78
Danger des remedes chauds,	81
Pleurésies habituelles,	85
Le sang de bouquetin, la suie, le genipi,	<i>ibid.</i>
CHAP. VI. <i>Des maux de gorge,</i>	86
Traitement qu'on doit employer,	89
Formation de l'abcès,	92
Les ourles ou oreillons,	95
Epidémie de maux de gorge putrides qui a régné à Lausanne en 1761,	<i>ibid.</i>
CHAP. VII. <i>Des Rhumes,</i>	101
Différents préjugés sur les rhumes,	<i>ibid.</i>
Danger des eaux chaudes,	106
Moyens de guérir les personnes catharreuses ou fluxionnaires,	107
CHAP. VIII. <i>Des maux de dents,</i>	108
CHAP. IX. <i>De l'Apoplexie,</i>	114
Apoplexie sanguine, coup de sang,	<i>ibid.</i>
Apoplexie séreuse,	117
Moyens de prévenir les rechûtes,	118
CHAP. X. <i>Coups de Soleil,</i>	120
CHAP. XI. <i>Du Rhumatisme,</i>	127
Rhumatisme aigu ou avec fièvre,	<i>ibid.</i>
Rhumatisme chronique sans fièvre,	134
Danger des remedes spiritueux & gras,	138
CHAP. XII. <i>De la Rage,</i>	140
CHAP. XIII. <i>De la Petite-Vérole,</i>	148
Symptomes de cette maladie,	149
Danger des remedes sudorifiques,	155
Traitement de la petite-vérole bénigne,	157
Usage de la saignée,	158
Fièvre de suppuration,	160
Nécessité d'ouvrir les boutons,	162
Danger des remedes qui font dormir,	163
Petite-vérole rentrée,	164

T A B L E

Préparation pour l'avoir heureuse ,	165
CHAP. XIV. De la Rougeole ,	167
Moyens de remédier aux suites qu'elle laisse ,	170

Fin de la Table du Tome premier.

ent des mē
 29
 les maladies le
 30
 n prend pour
 31
 on emploie
 32
 33
 34
 qualité des
 35
 les purgatif
 36
 die, 40
 les commes-
 41
 maladies ai-
 42
 43
 moyens de
 44
 48
 51
 55
 59
 61
 62
 63
 d'y reme-
 64
 mon ou vo-
 74
 75
 77



ibid.
 78
 81
 85
 e, le genipi,
ibid.
 86
 r,
 89
 92
 95
 putrides qui a
ibid.
 101
 nes,
ibid.
 106
 es catharreuses
 107
 ts,
 108
 114
 ang,
ibid.
 117
 es,
 118
 120
 127
 e,
ibid.
 evre,
 134
 & gras,
 138
 140
 148
 149
 es,
 155
 bénigne,
 157
 158
 160
 162
 dormir,
 163
 164